

Hayom

TODAY היום

25
ans
2001 - 2026

N°
101

automne
2026

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui



INTERVIEW EXCLUSIVE
Dana Ivgy

INTERVIEW EXCLUSIVE
Roger Fajnzylberg:
ce que j'ai vu
à Auschwitz

EXPO
Simone Veil
et ses sœurs

CINÉMA
Gros plan de
la Berlinale

GIL

MONTURE + 2 VERRRES À VOTRE VUE

CHF 60.-

Vision de près ou de loin



EXAMEN
DE VUE
OFFERT

PRENDRE
RENDEZ-VOUS
EN MAISON



CONTHEY • FRIBOURG • GENÈVE • LAUSANNE • MARIN CENTRE
MONTHEY • MORGES • NYON • NEUCHÂTEL • SION • VEVEY

ACUITIS.COM

Acuitis 
Maison d'Optique et d'Audition



Réparer le monde : un geste à la fois !

Chaque année, les Grandes Fêtes nous offrent un rendez-vous particulier avec nous-mêmes. À l'heure où les sonneries du chofar vont résonner à nouveau, elles nous invitent à marquer une pause dans le tumulte du quotidien pour prendre le temps de regarder le chemin parcouru, d'interroger nos choix et d'imaginer celui que nous souhaitons emprunter demain.

Cette année encore, cette invitation prend une résonance toute particulière. Le monde qui nous entoure semble parfois vaciller sous le poids des conflits, des tensions, des fractures sociales, des inquiétudes climatiques et des incertitudes économiques. Les réseaux sociaux amplifient souvent les oppositions, les débats se radicalisent, les discours se durcissent. Partout, ou presque, le dialogue semble céder du terrain à l'affrontement.

Face à cette pénible réalité, la tradition juive nous propose une voie exigeante mais profondément porteuse d'espérance. Roch Hachana et Yom Kippour ne nous demandent pas d'ignorer les difficultés du monde. Bien au contraire. Ils nous invitent à les regarder avec lucidité tout en refusant le fatalisme. Car le judaïsme enseigne depuis toujours que l'être humain n'est jamais condamné à subir l'histoire. Au contraire, il possède la capacité, et même la responsabilité, de la transformer.

C'est précisément le sens du *Tikoun Olam*, cette notion fondamentale que l'on traduit généralement par « réparation du monde ». Réparer le monde ne signifie pas accomplir des gestes extraordinaires ou porter seul le poids des défis de notre époque. Il s'agit d'abord de reconnaître que chacun d'entre nous détient une part de responsabilité dans la construction d'une société plus juste, plus humaine et plus fraternelle.

Cette réparation commence souvent à proximité immédiate de nous-mêmes. Dans notre manière d'écouter plutôt que de juger. Dans notre capacité à tendre la main à une personne isolée. Dans notre volonté de défendre la dignité de celles et ceux qui sont vulnérables. Dans notre engagement à transmettre des valeurs de respect, de connaissance et de dialogue aux générations qui nous suivent.

Le judaïsme libéral porte avec force cette conviction que la tradition n'est jamais figée. Elle est un héritage vivant qui nous invite à conjuguer fidélité et ouverture, mémoire et modernité, identité et universalisme. Être attaché à ses racines ne signifie pas se fermer aux autres. Au contraire, cela nous donne la confiance nécessaire pour aller à leur rencontre. Nos textes nous rappellent d'ailleurs sans cesse que la diversité humaine n'est pas une menace, mais une richesse.

À l'approche de Kippour, nous sommes également invités à pratiquer l'introspection. Non pour nourrir la culpabilité, mais pour retrouver notre capacité à progresser. Reconnaître nos erreurs, demander pardon lorsque cela est nécessaire, réparer les liens abîmés : autant d'actes qui participent eux aussi au *Tikoun Olam*. Car il n'existe pas de réparation du monde sans réparation des relations humaines.

Alors que s'ouvre cette nouvelle année, puisse chacun trouver la force de croire encore en la possibilité du changement. Puisse notre communauté continuer à être un lieu d'accueil, d'écoute, de transmission et d'engagement. Puisse-t-elle contribuer, modestement – mais résolument –, à faire rayonner les valeurs de justice, de compassion et de paix qui sont au cœur de notre tradition.

À toutes et à tous, je souhaite une année douce, sereine et porteuse de sens.

Chana Tova Oumetouka et Gmar 'Hatima Tova ! 

Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef



VOTRE EXIGENCE



CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e;
confiance XIII^e; du lat.
confidentia, d'apr. l'a fr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières

sécurité. ♦ *Homme per-
sonne de confiance*, à qui
l'on se fie entièrement. -
fiable, sûr.



SELVI
& CIE



24. INNOVATION
NeuroKaire



22. PÊCHEURS PASSEURS
Du Léman

ERRATUM

Dans notre numéro 100, à la page 4, une erreur s'est glissée: ce n'est pas Albert Cohen qui figure aux côtés d'Anne Frank. La rédaction présente ses excuses à ses lecteurs pour cette erreur.

Communauté juive libérale de Genève – GIL
Chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef, responsable de l'édition & publicité
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Agence Hémisphère
Genève

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir? N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à: HAYOM – Courrier des lecteurs: hayom@gil.ch

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Automne 2026
Tirage: 2650 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution:
Hayom 102
Hiver 2026

© Photo couverture:
Ella Barak

14. J'AIME TEL-AVIV

Yossef et Zeev Berlin



1. ÉDITO
Réparer le monde: un geste à la fois!

DU CÔTÉ DU GIL

4. LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS
Tikkoun Olam 2.0

5. LES MOTS DE RABBI NATHAN
Le shofar: matrice de renouveau

6. LES MOTS DE RABBI JOSUÉ
La soukka et la construction de l'espace

8. GIL VAUD
Endingen et Lengnau: au cœur de l'histoire juive suisse

10. LIRE LE TALMUD AVEC
Constance Debré

MONDE JUIF

12. ONG ISRAÉLIENNES
Tikkoun Olam: ces ONG israéliennes qui refusent de détourner le regard

14. J'AIME TEL-AVIV
Yossef et Zeev Berlin, architectes de la diversité

17. ISRAËL
Le pouvoir guérisseur de la nature

18. DIPLOMATIE
L'Ambassadeur des États-Unis, Charles Kushner

19. INFLUENCEURS
Les nouveaux visages francophones de la défense d'Israël

22. PÊCHEURS PASSEURS
En mémoire des pêcheurs-passeurs du Léman

24. INNOVATION
NeuroKaire, une start-up israélienne

26. RECENSION
Le cri de Rachel Goldberg-Polin

27. À LA RECHERCHE DES TRIBUS PERDUES
Les Lemba, les Juifs Noirs d'Afrique

CULTURE

30. HÉROS DE BD
Superman, le Golem et les autres

34. CULTURE EN VRAC
Notre sélection

44. CULTURE
Dernière minute

45. MUSIQUE
Esther Abrami, violoniste

46. CINÉMA BERLINALE
Un Israélien, un Palestinien et les nuits de Berlin

49. CINÉMA
Ces Juifs qui font le 7^e art aujourd'hui

54. EXPOSITION
Simone Veil et ses sœurs, le temps du bonheur enfui

PERSONNALITÉS

56. RENCONTRE
Quand le corps et l'esprit dialoguent: le pouvoir de l'autoguérison

58. ENTRETIEN
Les Racines et branches du mal

60. RÉFLEXION
L'habit fait-il le moine?

62. INTERVIEW EXCLUSIVE
Dana Ivgy

66. PEOPLE
Les News

68. CONTEUSE
« Mon héritage sonore »

69. INTERVIEW EXCLUSIVE
Roger Fajnzylberg: le poids des cahiers, le devoir du fils



LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

Tikkoun Olam 2.0

Rabbin François Garaï

Dans son éditorial, notre président évoque le Tikkoun Olam dans son acception actuelle. Le terme apparaît dans la Mishnah (2^{ème} S), à propos du « Gueth »¹ — acte libérant la femme du lien matrimonial —, du « Prosbul »² — acte libérant d'une dette à l'approche de l'année sabbatique — et de l'affranchissement de l'esclave³. Ces documents devaient être rédigés avec une grande exactitude et donner toutes les indications nécessaires pour identifier sans ambiguïté la femme répudiée, désormais libre de se remarier, et l'esclave qui retrouvait ses droits d'homme libre. Ces précisions étaient nécessaires pour « *Mipené Tikoun haOlam* / pour la réparation du monde ». Aujourd'hui, nous dirions pour la protection des individus et la paix sociale.

À l'heure actuelle, l'expression Tikkoun Olam a changé de sens : elle affirme notre responsabilité de créer une société apaisée et juste, tout en maîtrisant les changements climatiques.

Quelles références bibliques peuvent-elles être invoquées ? Pour le Tikkoun Olam social, on peut se référer au verset : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même »⁴. Or ce n'est qu'une partie du verset qui commence ainsi : « Pas de vengeance ni de rancune pour les fils de ton peuple. » Pour savoir et pouvoir aimer l'autre, il faut donc écarter tout regret et tout désir de représailles. Selon un commentateur⁵ : « Tu aimeras pour ton prochain, comme toi » signifie que la capacité d'aimer l'autre suppose d'abord une capacité d'amour pour soi, et qu'on ne peut aimer les autres si l'on ne s'aime pas soi-même. Ce devoir d'amour et de considération est si important qu'il prend le pas sur les devoirs envers Dieu : « accueillir des invités est plus important que recevoir la présence divine »⁶.

Cependant, comme en toute chose, il faut mesurer ses actes. Dans son commentaire, Na'hmanide⁷ rappelle les paroles de rabbi Akiva⁸ : « Ta vie prime sur celle de ton frère »⁹. Il ajoute : « Par nature, on ne souhaite pas que l'autre soit son égal, car demeure en soi le désir de posséder davantage. Néanmoins, l'amour porté au prochain doit être égal à celui que l'on se porte à soi-même ».

Et le verset s'achève par : « Je suis l'Éternel », ce qui inspire à un commentateur cette lecture : « si tu ressens de la haine pour l'autre, que ton amour pour Moi l'emporte sur cette haine »¹⁰. Le rabbin David Zvi Hoffmann¹¹ ajoute que « la bonté est à la fois un devoir et une possibilité offerte à chacun de faire du bien à l'autre comme à soi-même ». Il faut donc trouver un équilibre délicat, afin que l'amour de l'autre ne devienne pas oubli de soi.

Le Tikkoun Olam nous invite aussi à prendre soin de la Création. Deux versets fondent cette notion : lorsque Dieu crée l'humain, Il lui propose de « *khivshouah* / maîtriser » la nature¹² et, lorsqu'Il le place dans le jardin d'Éden, Il le charge de « *leovdah* / le servir et de *leshomerah* / le préserver »¹³.

Adam s'est peut-être demandé : « puisque Dieu a créé le monde, il doit être parfait. Pourquoi faut-il en prendre soin ? » Le Zohar répond que « cultiver le Jardin produit le même effet spirituel que les 248 commandements positifs, et le protéger celui des 365 commandements négatifs »¹⁴. Dans le même esprit, Sforino¹⁵ affirme que « prendre soin du monde nous élève et permet de parfaire notre personnalité ». Samson Raphaël Hirsch¹⁶ ajoute que « la *avodah* / travail et la *shemirah* / préservation, englobent non seulement la culture et l'entretien de la terre, mais aussi la conduite morale de l'humanité ». L'écologie peut ouvrir vers le développement moral et spirituel de l'humain.

Au seuil de l'année nouvelle, qu'à sa manière, chacun participe au Tikkoun Olam, pour le bien de la planète, le bien-être de l'humanité et son propre bonheur.

Shanah Tovah. 🍀

¹ Gittin 4:1

² dem 3

³ idem 5

⁴ Lévitique. 19:18

⁵ Bekhor Shor, France 12^{ème} S

⁶ Sefer ha'Hassidim 56:1

⁷ Gérone-Acre, 1194-1270

⁸ Judée 1^{er}-2^{ème} S

⁹ TB BM 62a

¹⁰ Bekhor Shor

¹¹ Slovaquie-Berlin 1843-1921

¹² Genèse 1:27

¹³ id. 2:15

¹⁴ Zohar 1:27a

¹⁵ Italie 1470-1550

¹⁶ Allemagne 1808-1888



LES MOTS DE RABBI NATHAN

Le shofar: matrice de renouveau

Rabbin Nathan Alfred

Notre magnifique synagogue, le bâtiment qui abrite le GIL depuis 2010, est célèbre pour sa forme de shofar. Mais quelle est la symbolique du shofar ? Comment devons-nous imaginer cet espace ?

Un shofar est fabriqué à partir de la corne d'un animal. On utilise souvent la corne d'un bélier, ce qui le relie au récit de l'Akedah (le sacrifice d'Isaac – Genèse 22) que nous lisons à Rosh Hashanah, où un bélier est pris dans un buisson et sacrifié à la place d'Isaac. En fait, un shofar peut être fabriqué à partir de nombreuses espèces animales différentes, et si vous visitez le Musée biblique d'histoire naturelle à Beit Chemech, vous pourrez admirer une collection de shofars provenant de plus d'une centaine d'animaux différents. Seules les cornes de vache sont exclues (« Mishnah Rosh Hashanah » 3.2), peut-être en raison de leur association avec l'histoire du veau d'or (Exode 32).

Les cornes sont, disons, « horny », et dégagent, à première vue, une aura masculine. Une corne est liée à l'énergie masculine et à la virilité. Dans la poésie d'Amir Gilboa, poète israélien du XX^e siècle, le shofar est exploré comme un symbole phallique. Un shofar est une corne coupée, un peu comme si elle avait subi une circoncision. Et le mot araméen « דכרתא » peut désigner à la fois les organes génitaux mâles d'un bélier et la partie étroite de la corne d'un bélier.

Et pourtant, en termes freudiens, un shofar n'est pas un cigare. Il est creux, et c'est précisément cette cavité qui produit le son puissant qui en émerge. Cet aspect féminin du shofar est souligné par l'interprétation rabbinique de ces sons, qui les assimile à des lamentations maternelles pour des enfants perdus. Dans le traité « Rosh Hashanah » 33b du Bavli, les cent sonneries du shofar que nous devons faire retentir à Rosh Hashanah s'inspirent des cent cris de la mère de Sisera qui, dans Juges 5, 28-30, attend son retour de la guerre. Elle perd tout espoir de le voir revenir et comprend que son fils a été tué au combat.

Se penchant par la fenêtre de sa maison, elle se met à gémir. Les rabbins du Talmud débattent pour savoir si ses cris ressemblent à des « shevarim » ou à des « teruah », mais il ne fait aucun doute que les sons du shofar représentent le cri de deuil d'une mère pour son fils. Un autre midrash (« Pirkei de-Rabbi Eliezer » 32.8) raconte comment Sarah sanglote en pensant que son mari Abraham a sacrifié Isaac, leur fils. Sarah pleure et émet trois sons différents, qui sont comparés aux trois sons distincts du shofar.

Plutôt qu'à un phallus, avec son embouchure étroite et son ouverture évasée, la forme du shofar est, dans la tradition juive, plus souvent comparée à un canal de naissance. Elle est associée à la sage-femme biblique, Chifra, dont le nom est apparenté à celui du shofar. Tout comme une sage-femme aide à mettre un bébé au monde, le shofar aide à faire passer nos âmes par le canal de naissance pour entrer dans la nouvelle année. Roch Hachana est en effet l'anniversaire du monde et le renouveau de toutes nos âmes. Le mot « shofar » est également lié à l'idée d'amélioration, « lechaper ».

Alors, lorsque nous imaginons le bâtiment de notre synagogue en cette occasion de Roch Hachana, que doit-il être ? Masculin ou féminin, phallus ou canal de naissance ? Quoi qu'il en soit, puisse-t-il être un espace créatif qui génère de nouvelles idées et nous améliore tous ! 🍷





LES MOTS DE RABBI JOSUÉ

La soukka et la construction de l'espace

Rabbin Josué Ferreira

Pourquoi, pendant la fête de Soukkot, construisons-nous des cabanes ? D'après la Torah¹, c'est pour rappeler que l'Éternel a fait résider les Hébreux dans des cabanes², pendant leur traversée du désert. Si Rabbi Akiva affirme qu'il s'agissait de vraies cabanes, Rabbi Eliezer, quant à lui, estime qu'elles correspondaient à la nuée de gloire³.

Ainsi, selon Rabbi Eliezer, les soukkot originelles étaient immatérielles. Son avis souligne la dimension symbolique de la soukka, qui représenterait la protection de l'Éternel. En comparaison, Rabbi Akiva adopte une compréhension de la soukka ancrée dans la matérialité.

Ces avis mettent l'accent sur deux aspects complémentaires qui permettent aux humains d'investir l'espace : le caractère physique de l'espace – et donc, les possibilités concrètes qu'il offre – et la dimension symbolique qui lui est attribuée.

L'ensemble des lois permettant de déterminer si une soukka est valide ou non témoigne de cet entrelacement entre les dimensions physique et abstraite d'un espace construit. Par exemple, la voix anonyme de la Mishna Soukka 1:1 affirme qu'une soukka d'une hauteur supérieure à vingt coudées (soit environ dix mètres) est invalide. Dans le Talmud⁴, plusieurs raisons sont invoquées pour justifier cette limite : selon Rabbah, au-delà de vingt coudées, l'œil n'a plus de prise sur le toit de branchages de la soukka, qui est sa partie essentielle, et donc la personne n'a plus conscience d'être dans une soukka. Rabbi Zeira considère qu'au-delà de vingt coudées, la personne n'est plus à l'ombre du toit de la soukka, mais à l'ombre de ses parois. Enfin, Rava souligne que la soukka doit être une habitation temporaire : or, une habitation dont la hauteur dépasserait vingt coudées serait forcément une habitation permanente.

Cette limite fixée à vingt coudées peut sembler arbitraire : par exemple, une habitation de dix coudées (soit environ cinq mètres) de haut aurait pu être aussi considérée comme « permanente » a priori. Ces justifications avaient donc sans doute pour objectif de donner un sens à la manière dont l'espace de la soukka était défini, limité et investi : c'était un espace temporaire,

dans lequel il était important d'avoir conscience de se trouver et dont le toit devait procurer de l'ombre.

Cependant, les rabbins trouvaient des moyens de s'arranger avec la hauteur effective de la soukka, afin de la rendre valide. Par exemple : dans le cas d'une soukka d'une hauteur supérieure à vingt coudées, mais dotée d'une estrade contre sa paroi centrale – celle face à l'entrée, ayant un angle commun avec chacune des deux parois latérales de la soukka –, si cette estrade touchait, sur les côtés, chacune des deux parois latérales et si la largeur de l'estrade correspondait à la dimension minimale d'une soukka valide, alors l'estrade était assimilée au sol de la soukka, ce qui permettait de réduire la hauteur de la soukka.

Bien sûr, la hauteur de la soukka dans son ensemble ne changeait pas, mais le fait de définir l'estrade comme le niveau du sol permettait de considérer la soukka entière comme moins haute qu'elle ne l'était en réalité.

Cet exemple montre l'importance de la créativité humaine qui, en s'appuyant sur quelques conventions, permet de (ré)inventer le monde. 🍷



ANIMATION MUSICALE

Patrick Amsellem gratte sa guitare pour vous

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu'il porte les offices du Chabbat en l'absence de rabbi Nathan. On l'entend lorsqu'il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières.

Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushing stylisé...

Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonnances et rythmes juifs.

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d'autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amsellem

Guitariste chanteur | CMT Club Med talents

pat.amsellem@gmail.com | T. +33 6 11 19 15 44



¹ Lévitique chapitre 23, versets 42 et 43.

² En hébreu : « soukkot ».

³ Talmud de Babylone, Soukka 11b.

⁴ Talmud de Babylone, Soukka 2a.

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Léo KOIFMAN
21.03.2026



Elise PEYROT
30.05.26



Clara et Linus BEER
6.06.2026

NAISSANCES



**Liam Victor
FATHI**
30.06.2025
Fils de Yaël Fathi
et Marc Tellenbach



**Eyal Dan Miron
WIGGER HALPERIN**
15.04.2026
Fils de Shirane Halpérin
et Raphaël Wigger



**Simon Ouri Bruno
ASSOULINE**
2.06.2026
Fils de Marie et Benjamin
Assouline-Reinmann

MARIAGE



Roxane MATTHEY et Maurice DWEK
22.03.2026

IL NOUS A QUITTÉS

Meyer SALFATI
14.01.1934 - 7.07.2026



RETROUVEZ LE CERCLE
DE BRIDGE DU GIL SUR
WWW.BRIDGE-GIL.CH



GIL VAUD

Endingen et Lengnau: au cœur de l'histoire juive suisse

Frédéric Hayat

Le 7 juin dernier, la section vaudoise du GIL a organisé une excursion culturelle intitulée « Sur les traces des communautés juives suisses ». Environ vingt-cinq participants ont pris part à cette journée en Argovie, dont près d'un tiers depuis Genève. Une participation qui nous a réjouis et témoigne de l'intérêt suscité par l'histoire, souvent méconnue, des communautés juives d'Endingen et de Lengnau.

La journée a débuté par un pique-nique sur les hauteurs d'Endingen, avant de partir à pied à la découverte de l'ancien cœur du judaïsme suisse.

Pour comprendre l'importance de ces villages, rappelons que, durant plusieurs siècles, la présence juive en Suisse fut limitée et concentrée dans le Surbtal.

En 1776, les autorités décidèrent de concentrer les Juifs autorisés à s'établir en Suisse dans deux villages : Endingen et Lengnau. Jusqu'à la liberté d'établissement obtenue en 1866, ces localités furent les seuls lieux où ils pouvaient résider légalement dans la Confédération.

Accompagnés de notre guide, nous avons commencé la visite par la synagogue d'Endingen. Construite en 1852, elle constitue l'un des témoignages les plus remarquables de la présence juive dans le Surbtal. Son architecture imposante

témoigne de l'importance des communautés locales. Au milieu du XIX^e siècle, près de 2'500 Juifs vivaient dans la région, soit la majorité de la population juive suisse.

Fait peu connu, lors de sa construction, les autorités exigèrent que la synagogue soit équipée de cloches, Endingen ne possédant alors aucune église. Elles sonnent encore aujourd'hui tous les quarts d'heure.

Malgré de nombreuses restrictions, les communautés développèrent une vie religieuse, sociale et économique dynamique.

À Endingen comme à Lengnau, les participants ont également visité les anciens mikvés, parmi les mieux conservés de Suisse. Ces bains rituels témoignent de la vie quotidienne des communautés du Surbtal et de l'importance accordée aux traditions religieuses.

Les célèbres maisons à double porte (Doppeltürhäuser) témoignent encore aujourd'hui de la cohabitation imposée entre familles juives et chrétiennes sous un même toit.

Le groupe s'est ensuite rendu au cimetière juif, entre Endingen et Lengnau. Ce lieu demeure un site d'inhumation pour des descendants de familles du Surbtal vivant en Suisse, en Israël, aux États-Unis ou ailleurs.

L'après-midi s'est poursuivi à Lengnau, où les participants ont découvert la seconde synagogue historique et plusieurs bâtiments emblématiques. Parmi eux figure la maison de la famille Guggenheim. Originaire de Lengnau, cette famille émigra au XIX^e siècle vers les États-Unis, où plusieurs de ses membres firent fortune. Son nom demeure associé à la Fondation Guggenheim et aux musées qui lui sont liés, notamment à New York.

L'histoire juive du Surbtal continue de s'écrire. Nous avons pris contact avec la Geschäftsstelle Jüdischer Kulturweg Endingen-Lengnau et découvert le projet « Doppeltür », en construction à Lengnau.

Prévu pour 2028, ce futur centre de visiteurs présentera l'histoire des communautés juives du Surbtal à travers des expositions multimédias, des activités pédagogiques et des espaces de rencontre. Il constituera aussi le point de départ des visites de la synagogue, du cimetière et du parcours culturel.

Son ouverture nous donnera l'occasion de revenir dans le Surbtal afin de découvrir ce nouvel espace consacré à une page essentielle de l'histoire juive suisse.

Cette journée aura permis aux participants de mesurer combien l'histoire du judaïsme suisse s'est construite dans cette vallée argovienne. Derrière les synagogues, les maisons à double porte, les mikvés et les pierres du cimetière apparaît une histoire faite de restrictions, de résilience, d'intégration et de transmission. Une histoire qui continue de relier la Suisse aux descendants des familles qui vécurent jadis dans le Surbtal. 



Synagogue d'Endingen



Fabien Gaeng
Couple et synagogue
2025

55x45 cm, huile sur toile

Fabien

LIRE LE TALMUD AVEC

Constance Debré

(T.B. *Makkot* 7a)

La loi rend toute littérature obsolète. Voilà ce que nous assène Constance Debré sans s'encombrer de protocoles¹. Affirmation lapidaire que la chronique que l'on s'apprête à lire fera sienne.

On donnera donc aujourd'hui dans la sobriété. Minimalisme choisi qui pourra à l'occasion verser dans le brutalisme. Je vous demanderais de m'en excuser si j'en étais responsable. Mais tel n'est pas le cas. Alors je ne m'excuse pas. Ni ne vous demande rien.

Gérard Manent



Véracité de procès-verbal oblige, je me vois contraint de citer *verbatim*, longuement, sans fioriture aucune, ladite Constance Debré. La chaise est en bois de chêne avec dos ajustable. Le casque est constitué d'une partie extérieure en cuir et d'une partie intérieure en maille de cuivre. Le mode d'emploi indique que le voltage nécessaire à l'arrêt du cœur d'un homme moyen d'environ 70 kilos est de 2000 volts. Mais que, d'une part, afin de couvrir la possibilité de sujets plus résistants, il convient d'augmenter le voltage de 20 %. Et que, d'autre part, une fois le voltage appliqué, le corps du sujet est saturé de sorte que le voltage baisse d'environ 10 % selon la résistance du contact avec l'électrode et du corps du sujet et qu'il convient, par conséquent, d'augmenter le voltage de 10 %. Que, par conséquent, le voltage à appliquer doit être de 2640 volts. Le mode d'emploi indique en outre que le courant doit être maintenu à 6 ampères pour minimiser le risque de dommages corporels, le risque de cuisson.

L'homme est tondu. L'éponge du casque entre l'électrode et le crâne est mouillée. Les jambes sont rasées et enduites d'un gel conducteur aussi appelé électro-crème. L'homme est sanglé à la chaise par le torse, le cou, les jambes, les bras. Le chef d'équipe d'exécution appuie sur l'interrupteur. Une première décharge est appliquée. Une pause. Pour que le corps refroidisse. Ne prenne pas feu. Une deuxième décharge. Parfois moins forte, parfois plus longue. Ça dépend des protocoles. Parfois une troisième décharge. Un médecin entre dans la chambre et examine l'homme, constate la mort².

La chaise est entendue et, quoiqu'elle fasse partie intégrante du paysage judiciaire contemporain, elle n'en possède pas moins son pendant talmudique. J'ai nommé la lapidation. L'aire de lapidation s'élève à une hauteur qui représente le double de la taille du condamné. On amènera le condamné au lieu de son exécution avant de le précipiter en contrebas. C'est l'un des témoins de l'accusation qui lui donnera la pichenette fatale au niveau du bassin afin de lui faire

perdre immédiatement l'équilibre. S'il devait tomber de face, on le retournera sur le dos. Si la chute ne l'a pas tué, on lui assènera le coup de grâce par l'entremise d'une lourde pierre qui viendra lui écraser la cage thoracique et provoquer l'arrêt cardiaque, la suffocation ou les deux. Si cela devait ne pas suffire, tout *quidam* assistant à l'exécution pourra lui jeter sa pierre jusqu'à ce que mort s'ensuive. Une fois la mort constatée, on ne lui fera plus rien³.

Peu disert parce que peut-être impressionnée, la *Gemarah* cite un enseignement dont la leçon diverge légèrement. On pousse le condamné de toute sa hauteur qui, pour un homme moyen, s'élève à 3 *'amot*, soit 3 coudées, soit 145 centimètres selon le calcul de Rachbam. La poussée verticale qu'a connue depuis l'espèce humaine exigerait de revoir ce calcul à la hausse. Nous ne sommes pas à *Pessah* mais, qu'à cela ne tienne, demandons-nous en quoi cet enseignement diffère du premier. Si, dans le premier cas de figure, la hauteur totale représente le double de la taille, dans le second elle représente le triple. À qui voudrait savoir pourquoi tous ces calculs, on répondra qu'il s'agit de lui assurer une mort rapide et certaine. Pourquoi alors, objectera-t-on, ne pas le faire tomber du haut d'un gratte-ciel ou de la Tour Eiffel ? Impossible, rétorquera-t-on, car si la mort s'ensuivait de manière certaine, cela le défigurerait inmanquablement. Le condamné en serait alors réduit à l'état de pantin désarticulé, ce qui, au bout du compte, contreviendrait à l'injonction

célèbre qui s'énonce dans la règle d'or. Tu aimeras ton prochain comme toi-même⁴.

Vous avez bien lu. Je n'invente rien. Du verset « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », on déduit sans vergogne qu'il s'agit de trucider son prochain avec dignité. Beauté du droit, pour paraphraser Anne-Marie Le Pourhiet⁵ qui, tranquillement, assène que de la loi, la norme et la beauté ne sont jamais ignorées. De cette beauté morale, on serait en droit de douter car enfin le condamné, en dépit de toutes les précautions prises, finit passablement esquinaté.

Trop de droit tue le droit, comme aurait dit le doyen Carbonnier⁶. Ou, pour le dire une ultime fois avec Constance Debré, la meilleure manière de tuer est une quête. Rechercher la méthode la plus humaine est pratique connue de la science moderne pour mettre en œuvre la peine de mort⁷. La cour a considéré que la pendaison judiciaire telle que prévue par le manuel ne constitue pas une peine cruelle⁸. Quelle constance dans l'amour du prochain. *O brave new world that has such people in it*⁹. Je pense à la phrase de Wittgenstein au début du *Tractatus* : Le monde est tout ce qui a lieu, le monde est la totalité des faits¹⁰.

La littérature est peut-être rendue obso-lète. Pas le *Talmud*. Je pense à R. Tarfon et R. Akiba, qui s'émeuvent : « Si nous avions été membres du tribunal jamais personne n'aurait été condamné à mort¹¹. » On se surprend à respirer un peu moins mal. 🍷

¹ Constance Debré, *Protocoles*, Flammarion, 2026, p. 11.

² *Ibid.*, pp. 14-16.

³ *Michnah Sanhedrin* 6:4.

⁴ T.B. *Sanhedrin* 45a.

⁵ Anne-Marie Le Pourhiet, « La Beauté du droit », in Maryse Deguerge (dir.), *L'Art et le droit*, Éditions de la Sorbonne, 2010, pp. 195-201.

⁶ Jean Carbonnier, juriste français (1908-2003).

⁷ Constance Debré, *ibid.*, p. 21.

⁸ *Ibid.*, p. 28.

⁹ William Shakespeare, *The Tempest*, acte 5, scene 1. Conformément à l'étymologie de son beau prénom Miranda s'esbaudit : « Ô quel monde merveilleux d'abriter de si belles personnes ! ».

¹⁰ Constance Debré, *ibid.*, p. 128.

¹¹ *Michnah Makkot* 1:10. T.B. *Makkot* 7a.



ONG ISRAÉLIENNES

Tikkoun Olam: ces ONG israéliennes qui refusent de détourner le regard

Alors que la guerre s'est élargie au front iranien au printemps 2026, et que l'attention se concentre sur la sécurité et les lignes de front, une autre réalité se joue, plus discrète. Celle d'hommes et de femmes qui continuent de regarder au-delà des frontières, fidèles à une idée simple et exigeante : on ne suspend pas le devoir d'aider parce que le monde vacille.

Léa Avisar

C'est au nom du tikkoun olam, cette injonction juive à « réparer le monde », que plusieurs ONG israéliennes poursuivent leurs missions, y compris dans l'un des terrains les plus sensibles aujourd'hui : Gaza. Depuis plus de vingt ans, IsraAID intervient dans les grandes catastrophes internationales. Séismes, conflits, crises sanitaires... L'organisation a bâti sa réputation loin d'Israël. Mais depuis le 7 octobre 2023, c'est à domicile que la crise s'est imposée, bouleversant ses priorités.

Après avoir pris en charge les besoins des communautés israéliennes déplacées ou traumatisées, l'ONG a progressivement étendu son action à Gaza. Une évolution loin d'être évidente pour une organisation israélienne, confrontée aux contraintes

sécuritaires et à un environnement politique explosif. Son directeur général, Yotam Polizer, revendique une ligne claire, volontairement apolitique.

« Cette guerre d'accusations n'aide personne, ni les habitants de Gaza, ni ceux d'Israël », explique-t-il, en insistant sur la nécessité de se concentrer sur l'urgence humanitaire. Dans la bande de Gaza, l'ONG joue d'abord un rôle de facilitateur, aidant des organisations internationales à naviguer entre contraintes administratives israéliennes et exigences de sécurité. Elle participe ensuite directement à l'acheminement de médicaments, à la coordination logistique et à la mise en place de projets d'accès à l'eau potable et aux soins.

« Nous faisons venir des médecins étrangers pour effectuer des opérations vitales, précise Yotam Polizer. Nous travaillons aussi avec des partenaires locaux pour fournir de l'eau potable à des milliers de personnes chaque jour. » L'essentiel se fait dans la discrétion : pas de logo, peu de communication, des partenaires anonymisés pour des raisons de sécurité. Pourtant, l'organisation estime que son action a déjà touché des dizaines de milliers de civils à Gaza.

À ses côtés, SmartAID incarne une nouvelle génération d'aide humanitaire israélienne, qui tente d'articuler innovation et intervention de terrain. Fondée par Shahr Zahavi, l'organisation mise sur des solutions concrètes, adaptées aux contraintes locales. À Gaza, l'urgence a dicté les priorités. Distribution de nourriture, produits d'hygiène, installation de camps pour déplacés. Des dizaines de milliers de personnes en bénéficient, dans un contexte où l'acheminement de l'aide reste un défi permanent.

Mais au-delà de l'aide matérielle, ces ONG jouent un rôle de passerelle : entre autorités israéliennes et organisations internationales, entre impératifs sécuritaires et urgences humanitaires. Une fonction essentielle dans un environnement où la méfiance est devenue la norme.

Cet engagement se poursuit pourtant dans un climat de plus en plus difficile. Une étude récente de SID Israel, l'organisation qui fédère les ONG israéliennes actives à l'international, met en lumière un recul significatif des partenariats depuis le déclenchement de la guerre à Gaza. De nombreuses organisations décrivent des collaborations interrompues sans explication, des échanges qui s'éteignent, des projets suspendus. La capacité de collecte de fonds est également affectée, y compris auprès de donateurs traditionnels.

Sa directrice générale, Ayelet Levin Karp, évoque des ruptures souvent silencieuses, perceptibles à travers des partenariats qui cessent simplement de fonctionner et des interlocuteurs qui ne répondent plus. Elle souligne aussi une

évolution des priorités chez certains donateurs, notamment au sein des communautés juives.

Malgré ce contexte, la grande majorité des organisations poursuivent leurs activités, témoignant d'une résilience remarquable. Ce qui frappe, dans cet écosystème, c'est la persistance. Peu d'organisations ont cessé leurs activités. Beaucoup ont réduit la voilure, adapté leurs modes d'intervention, mais aucune n'a renoncé à sa mission.

Ce choix n'a rien d'évident. Il suppose de maintenir une ouverture au monde au moment même où le pays se replie sur ses urgences internes. Il implique aussi d'assumer un décalage, parfois incompris, entre engagement humanitaire et perception extérieure d'Israël. Pour Ayelet Levin Karp, cette tension révèle une forme de détermination profonde à continuer d'agir, indépendamment des pressions extérieures.

Dans le sud d'Israël, certaines communautés touchées par les attaques ont exprimé leur soutien à ces initiatives tournées vers Gaza. Pour elles, cette démarche ne relève pas de la naïveté mais d'une projection vers l'avenir, une manière de ne pas enfermer le conflit dans une logique sans issue. C'est peut-être là que se joue l'essentiel : dans cette volonté de maintenir, au cœur de la guerre, une forme d'exigence morale.

Refuser de choisir entre sécurité et humanité. Continuer à penser aux civils de l'autre côté, même lorsque tout pousse à se détourner d'eux. À l'heure où le conflit s'étend et redessine les équilibres régionaux, ces ONG rappellent qu'il existe une autre ligne de conduite. Une ligne fragile, parfois critiquée, mais tenace. Réparer le monde, même imparfaitement, même partiellement, même au milieu du chaos. 

DIPLÔME

„Si vous le voulez, ce n'est pas un rêve.“
Theodor Herzl

Grâce à vous,
le KKL-JNF restaure les forêts d'Israël.

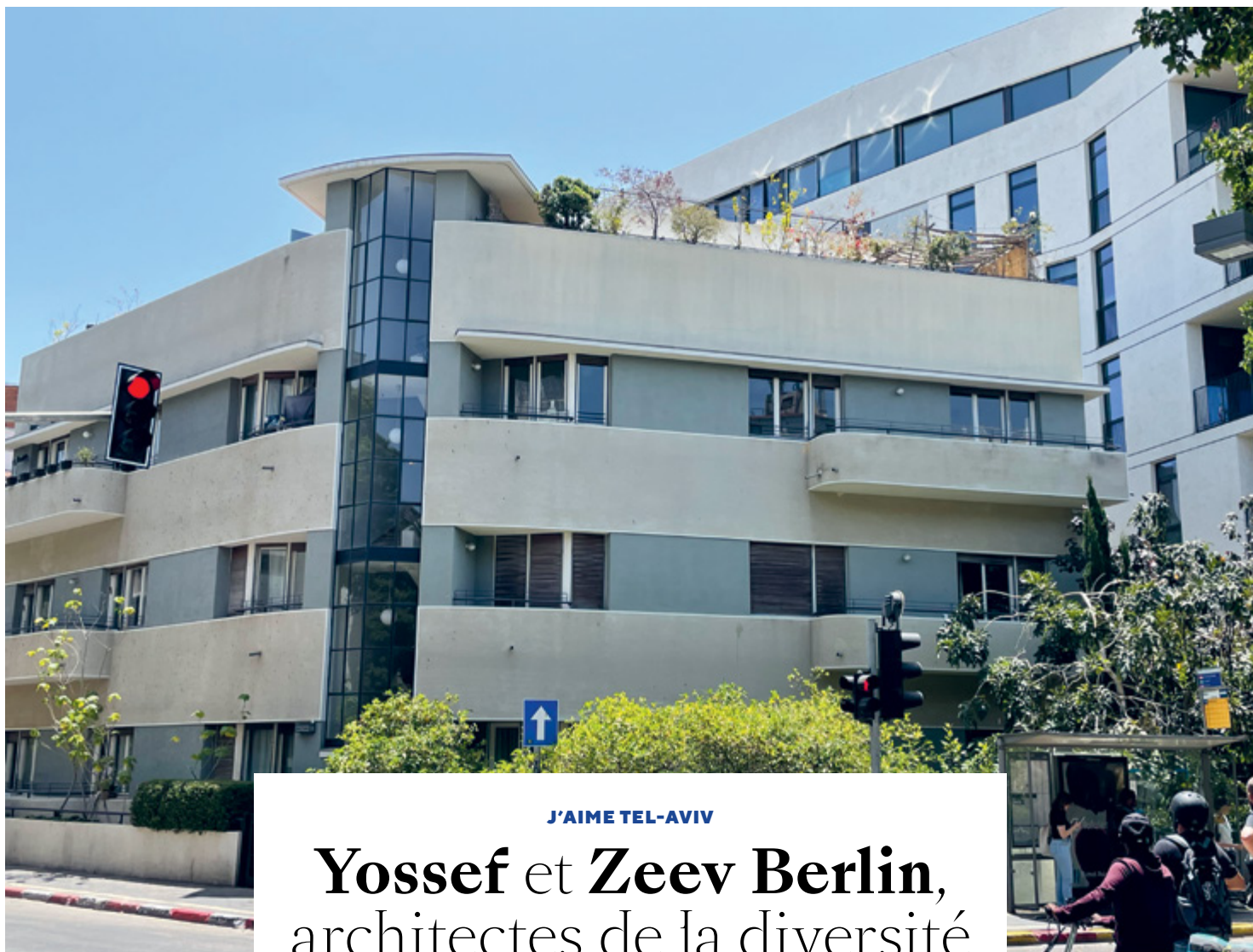
Faites établir un certificat en l'honneur ou
à la mémoire d'un être cher en le personnalisant.

Un geste durable en faveur de la nature et des habitants d'Israël !



Fonds National Juif (Suisse)
Keren Kayemeth Lelsraël
Rue Pedro-Meylan 1, 1208 Genève
Tel. 022 347 96 76 / E-Mail: info@kklsuisse.ch
IBAN CH14 0900 0000 1200 3244 7





J'AIME TEL-AVIV

Yossef et Zeev Berlin, architectes de la diversité

Karin Rivollet

Fondée en 1909 sur les dunes de sable, à peu de distance de la ville antique de Jaffa, Tel Aviv représente une rupture idéologique totale avec l'étroite et traditionnelle cité du Proche-Orient.

« Tel Aviv superpose les plans rêvés par ses fondateurs, la ville projetée par ses concepteurs et la ville réalisée par ses édiles. L'occasion unique de mettre en œuvre les théories les plus audacieuses et les plus novatrices élaborées d'abord dans les cercles intellectuels européens et notamment dans la mouvance du Bauhaus. »¹

La ville s'étend vite. En 1921, 12 ans à peine après sa fondation, elle se détache de

Jaffa et devient une commune autonome. Meïr Dizengoff, son maire, prend conscience de la nécessité de suivre un plan urbanistique pour organiser cette croissance frénétique et fait appel à l'urbaniste écossais Patrick Geddes, qui conçoit un plan de développement en 1925. Cette même année, dans cette Palestine administrée par les autorités mandataires britanniques, Tel Aviv compte 35'000 habitants ; dix ans plus tard, on en recensera 120'000.

Le rêve d'une cité du renouveau hébraïque se réalise : en quelques années, Tel Aviv est devenue une ville moderne dans tous les sens du terme. Elle possède son système d'alimentation en eau courante et ses égouts, ses rues sont goudronnées et parcourues par les transports en commun. Les enfants juifs suivent une scolarité en hébreu, leurs parents parlent hébreu, ont leur presse en hébreu, allemand, russe et yiddish.

← 82 rue Rothschild

Les concerts de l'Orchestre symphonique de Palestine affichent complet, de même que les représentations théâtrales en hébreu et les expositions du musée.

L'arrivée en nombre de réfugiés allemands, autrichiens et tchèques fuyant le nazisme va imprimer un caractère résolument contemporain à l'architecture de la ville dès les années 1920 et particulièrement dans les années 1930. Ces nouveaux arrivants n'ont qu'une idée : tourner le dos à l'Europe qui les a contraints à l'exil. Tel Aviv devient l'emblème du sionisme et le cœur battant d'un pays nouveau en rupture avec l'ancien monde des ghettos.

La municipalité de Tel Aviv négocie avec les autorités mandataires britanniques la création de nouveaux quartiers, de voies urbaines et d'espaces de verdure. Le plan de Patrick Geddes est dessiné au sol, les tentes et cabanes qui abritent les nouveaux arrivés sont petit à petit remplacées par des immeubles à deux ou trois étages complétés par un toit-terrasse.

La ville est une page blanche, le rêve pour ces architectes qui voient l'occasion de mettre en pratique les concepts de fonctionnalité et de bien-être social appris

notamment à l'école allemande du Bauhaus. Les matériaux de construction et les budgets sont limités ; par conséquent, on fait simple, rapide et économique pour loger au plus vite tous ceux qui aspirent à un toit.

C'est ainsi que naît la Ville blanche de Tel Aviv, un ensemble de quelque 4'000 bâtiments blancs entourés de jardins, de style moderniste ou international, aux lignes cubiques, aux balcons arrondis, aux fenêtres des cages d'escalier en thermomètre, surmontés d'un toit plat adapté au climat local. « Cette construction permet une intimité nouvelle dans les appartements, une version urbaine du kibboutz, la campagne à la ville, grâce aux jardins. La communication entre voisins se développe par le contact dans la rue, par les balcons »².

Parmi les architectes qui en ont signé les plans, on compte Erich Mendelsohn, Zeev Rechter, Yitzhak Rapoport, Shlomo Gepstein, Sam Barkai, Carl Rubin, Moshe Tchermer, Richard Kauffmann, pour n'en citer que quelques-uns. Ils sont environ 120 architectes et ingénieurs recensés en 1933. Une femme, Genia Averbuch, se distingue dans ce sérail masculin. Elle remporte en 1934 le concours pour la conception de la place Zina Dizengoff, un

terre-plein rond agrémenté d'une fontaine centrale, d'où partent six avenues desservant le cœur de la ville.

La croissance de Tel Aviv s'accélère encore avec la construction, en 1937 et 1938, des aéroports de Sde Dov et Lod. Ils seront visés par les bombardements de l'aviation italienne pendant la Deuxième Guerre mondiale, faisant plus d'une centaine de victimes civiles. En mai 1948, lors de la Déclaration d'indépendance d'Israël, Tel Aviv approche le quart de million d'habitants. En 1950, les communes de Jaffa et de Tel Aviv seront à nouveau fusionnées.

L'architecte Yossef Berlin est l'un des acteurs majeurs de cette effervescence urbaine. Né dans l'Empire russe en 1877, il entame sa formation à Saint-Petersbourg, sa ville natale, puis poursuit ses études à Berlin. En 1921, il émigre en Palestine et s'installe à Tel Aviv. Son fils Zeev rejoint le bureau d'architectes en 1930. Père et fils vont dessiner des bâtiments publics et des maisons d'habitation privées aux lignes géométriques pures, reconnaissables à l'emploi de briques de silicate, un mélange de sable et de chaux, qui viennent rythmer les façades et en assurer l'isolation.

→ Cinéma Moghrabi



¹ L'Atlas de Tel Aviv 1908-2008, Catherine Weill-Brochant, Dijon, 2008.

² Jérémie Hoffmann. Histoire de la ville blanche de Tel-Aviv : l'adaptation d'un site moderne et de son architecture. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2014.

suite →



↑ 80 rue Ehad Haam

En 1925, Yossef Berlin dessine les plans du cinéma Moghrabi, qui fut longtemps un centre culturel populaire. Les quatre hautes colonnes de sa façade se voyant de loin, il servait de repère et de lieu de rendez-vous. Le cinéma a depuis fait place à un complexe d'habitations. Les Berlin, père et fils, ont signé les plans de plusieurs bâtiments, aujourd'hui protégés, dans le quartier délimité par le boulevard Rothschild, les rues Mazeh et Ehad Haam. Le 82, boulevard Rothschild, occupe l'angle avec la rue Mazeh. À cet emplacement, les Berlin dessinent en 1932 un bâtiment iconique dont la ligne des balcons vient s'effacer en direction de la cage d'escalier vitrée, formant un contraste de lignes horizontales douces soulignées par la verticalité de l'escalier.

En 1934 naît le bâtiment qui abrite le quotidien « Haaretz », au 56, rue Mazeh. La verticalité vitrée de la cage d'escalier souligne ici également l'horizontalité immaculée des balcons. Yossef Berlin dessine en 1929 les plans de la maison d'habitation de son ami écrivain et éditeur Yehoshua Ravnitzsky, au 80, rue Ehad Haam. La disposition en éventail, au-dessus de la porte d'entrée, des briques de silicate vient ici adoucir la géométrie cubique de l'ensemble du bâtiment. Lors de la restauration, le muret qui borde le

jardin côté rue a retrouvé son motif de briques si caractéristique de l'œuvre de Berlin.

On doit également au crayon de Yossef et Zeev Berlin les bâtiments d'habitations collectives des 7-9 et 27, rue Mazeh, ainsi que des 64, 79 et 126-128, boulevard Rothschild. La synagogue sépharade Ohel Moed, 5, rue Shadai, est moins connue, mais néanmoins reconnaissable par l'emploi de briques de silicate couvrant l'intérieur de son dôme. À l'origine, elle était entourée d'un jardin d'amandiers ceint d'un muret de briques.

Les amateurs d'architecture de style Bauhaus et international pourront suivre la promenade proposée dans le dépliant édité par la municipalité de Tel Aviv : « The White City, a Tour of Rothschild Boulevard and Bialik Street ». La promenade débute au bas du boulevard Rothschild, à l'emplacement d'une plaque apposée sur le trottoir commémorant la cérémonie qui a eu lieu en juillet 2003, officialisant l'inscription de la Ville blanche de Tel Aviv au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Au cœur de Tel Aviv, seul un petit nombre de bâtiments font actuellement l'objet d'une protection totale, ne permettant aucune modification visible. Pendant

longtemps, les responsables de la conservation du domaine bâti ne pouvaient qu'assister, impuissants, aux transformations sauvages et à la décrépitude des bâtiments. Le classement de la Ville blanche par l'UNESCO, en 2003, a été un véritable moteur pour que les habitants prennent conscience de la valeur de l'ensemble. La loi autorise maintenant les propriétaires de certains bâtiments à ajouter un ou deux étages lors des travaux pour absorber le coût de la rénovation et de l'adaptation aux normes antisismiques. La municipalité de Tel Aviv a réalisé un inventaire minutieux de la valeur architecturale de chaque bâtiment ; il en résulte une gradation de protection qui permet ou non de modifier le bâtiment d'origine afin de conserver ce patrimoine. Chaque rénovation donne lieu à un panneau explicatif à l'extérieur du bâtiment. Sous l'esquisse du bâtiment d'origine figurent le nom du commanditaire, de l'architecte qui a conçu le projet, ainsi que le nom du bureau qui a suivi la rénovation. La promenade architecturale au cœur de Tel Aviv est aussi intéressante de nuit, l'éclairage nocturne mettant en valeur certains détails moins perceptibles sous l'écrasant soleil proche-oriental. Le soir venu, la promenade s'accompagne du ballet et des cris des chauves-souris qui nichent dans les ficus bordant les rues. Tel Aviv compte 12 espèces de chauves-souris protégées. 🦇

The White City, self-guided walking tours, dépliant édité par la Municipalité de Tel Aviv.

The Bauhaus Center
77 Dizengoff St.

The Bauhaus Museum
21 Bialik St, 03-6204664

Preservation and Renewal, Bauhaus and International Style Buildings in Tel Aviv, the Bauhaus Center Tel Aviv, 2020.



ISRAËL

Le pouvoir **guérisseur** de la nature

Réfaëla Trochery

Au carrefour de l'histoire, des cultures et des paysages, Israël offre, malgré sa petite superficie, des paysages contrastés : déserts, montagnes, forêts, mers et vallées fertiles. Cette nature riche et millénaire offre aux habitants et aux visiteurs un environnement propice au ressourcement et à la transformation intérieure.

Depuis le 7 octobre 2023, la relation entre les habitants d'Israël et leur environnement naturel a pris une dimension nouvelle, plus profonde et plus fragile à la fois. Les attaques menées par le Hamas ont laissé une empreinte durable dans la société. À ce traumatisme s'est ajouté celui de la guerre contre l'Iran. Dans ce contexte, la nature est devenue bien plus qu'un simple espace de détente : elle est un refuge, parfois même un lieu de reconstruction intérieure.

Dans le sud et le nord d'Israël, réhabiliter les forêts, les zones de culture et les communautés s'apparente à une forme de résilience. Réhabiliter un lieu blessé, c'est refuser qu'il soit défini uniquement par le traumatisme, c'est préserver une forme de normalité.

Le pouvoir guérisseur de la nature en Israël s'illustre également dans la vallée de la Hula, une réserve naturelle située sur l'une des plus importantes routes migratoires au monde, où des milliers d'oiseaux viennent faire une halte entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique pour restaurer leurs forces et poursuivre leur voyage.

Dans un pays marqué par les tensions et les traumatismes récents, ces éléments naturels sont des lieux de respiration, de décompression émotionnelle, de méditation, où l'esprit peut se reconnecter à la source de l'être et participer à un début de reconstruction intérieure.

Partout dans le pays, les forêts du KKL-JNF demeurent des espaces de vie, des havres de paix. Au-delà, elles offrent une protection contre l'érosion et la désertification. Leur destruction touche autant la nature que les hommes. Leur reconstruction est donc un acte de responsabilité écologique et d'humanité.

Aujourd'hui, le reboisement va bien au-delà de la simple plantation d'arbres. Il inclut la régénération des sols, la gestion

de l'eau, la plantation d'espèces résistantes aux changements climatiques ainsi qu'un suivi écologique à long terme. L'objectif : créer des forêts diversifiées et résilientes, capables de faire face aux défis futurs et d'apporter des solutions contre le réchauffement de la planète. En dépit de la guerre, le KKL-JNF poursuit ces travaux de restauration et des chemins ont été sécurisés, des sols stabilisés, des terrains préparés et des premiers jeunes plants mis en terre.

Le travail de reforestation rappelle que, même après les blessures les plus profondes, la nature possède une incroyable capacité de régénération. En la protégeant et en l'accompagnant, nous cultivons aussi notre propre espoir de guérison et d'équilibre pour l'avenir. 🌱

↓ Retrouver la joie sur les sentiers du KKL-JNF



DIPLOMATIE

L'Ambassadeur des États-Unis, **Charles Kushner**, en visite dans la région Auvergne-Rhône-Alpes

Patricia Draï



↑ Charles Kushner, ambassadeur des États-Unis en France et à Monaco

Nommé ambassadeur des États-Unis en France en 2025, Charles Kushner a été accueilli à l'Hôtel de Région Auvergne-Rhône-Alpes dans le cadre des échanges institutionnels entre les États-Unis et les autorités locales.

De passage à Lyon, il a pu découvrir les traces de la présence juive historique en déambulant dans le Vieux Lyon accompagné de Boris Klein de l'équipe des « Racines de demain », association dirigée par Ruth et Michaël Barer, qui a pour mission de lutter contre l'antisémitisme et le racisme.

L'Ambassadeur a ensuite rencontré les responsables de la communauté juive, notamment les représentants de la Grande Synagogue de Lyon, le Grand Rabbin régional, Daniel Dahan, et le Directeur général du Consistoire régional, Marcel Malka.

Il a également visité l'Institut Culturel du Judaïsme, lieu unique en Europe, situé dans les locaux de la Maison du Consistoire et conçu par Alain Sebban, Président du Consistoire régional, et dirigé par Henri Fitouchi durant 5 ans, tous deux, hélas, récemment disparus et dont la mémoire a été saluée.

À l'issue de la visite de l'ICJ, Charles Kushner a accordé une interview exclusive pour Radio Judaïca Lyon. Le Président de la radio lyonnaise, Richard Benitah, et Patricia Draï ont eu le privilège d'échanger avec l'Ambassadeur et d'évoquer différents sujets.

Né dans le New Jersey de parents survivants de la Shoah qui lui ont enseigné que « la vie est un miracle », Charles Kushner a rappelé que sa famille a payé un lourd tribut à la guerre et fait de la « tsedaka » (justice) une valeur essentielle.

De fait, la lutte contre l'antisémitisme constitue l'un de ses combats. Aussi l'Institut Culturel du Judaïsme a-t-il suscité son admiration pour la qualité de ses outils et concepts. La communauté lyonnaise l'a également beaucoup impressionné. Néanmoins, compte tenu de la vague d'antisémitisme qui sévit en France et dans le monde, notamment depuis le 7 octobre 2023, sans doute faut-il aller encore plus loin pour

éradiquer ce fléau : l'éducation demeure le principal vecteur pour lutter contre l'antisémitisme tant en Europe qu'aux États-Unis.

Une date importante et symbolique pour les États-Unis a été évoquée. En effet, 2026 – le 4 juillet précisément – marque le 250^e anniversaire de l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

L'occasion de rappeler que la France fut le premier allié de la nouvelle puissance et que des liens historiques unissent depuis longtemps les deux pays et ce, en dépit de quelques dissensions récentes...

« Les États-Unis ont besoin d'une France et d'une Europe fortes et vice-versa », a-t-il affirmé. Et d'évoquer enfin la belle dynamique qui unit les communautés juives dans le monde, rappelant que la population juive est de 15 millions dont 7 en Israël, 6,5 millions aux États-Unis et environ 450'000 en France. Au cours des dernières années, de nombreux Juifs français ont fait le choix de l'alya.

À la fin de notre entretien, l'Ambassadeur a évoqué son fils Jared Kushner (époux d'Ivanka Trump), conseiller du Président Trump, et ce souvenir personnel : lorsque Jared s'est vu confier la mission de conseiller du Président Trump, son père lui a remis une photo de ses parents en lui recommandant de ne jamais oublier l'Histoire. Jared a toujours conservé cette photo.

Fier d'être juif, Charles Kushner conclut par ces simples mots, prononcés avec force et conviction, qui témoignent de son attachement indéfectible au peuple juif : « Am Israël 'haï ! ».



↑ Bob Hasbara



↑ Samuel Madar



↑ Simon Moos

INFLUENCEURS

Les **nouveaux visages** francophones de la défense d'Israël

Ilan Levy

Bob Hasbara, Simon Moos et Samuel Madar sont des trentenaires engagés aux côtés d'Israël et du peuple juif. Sur les réseaux sociaux, ils «debunkent» (démystifient), le plus souvent avec humour, en s'appuyant sur les faits et l'information. Ils n'hésitent pas à se confronter à l'adversité.

Lors de la seconde Intifada, les amis d'Israël réfutaient les informations diffusées dans les médias écrits et audiovisuels. Durant les opérations militaires des années 2000, c'est sur Internet que circulaient mensonges et approximations. Aujourd'hui, le combat pour la vérité se joue sur les réseaux sociaux qui inondent la planète de fake news et d'autres propagandes anti-israéliennes.

Après les massacres du 7 octobre, Bob Hasbara, Simon Moos et Samuel Madar ont pris en main claviers et caméras pour débusquer les fausses vérités et aller au combat, parfois au péril de leur sécurité, afin de défendre Israël et la réalité d'un conflit voulu par le Hamas.

suite →

« La peur ne peut justifier l'inaction ! »

Simon Moos

Le tournant du 7 octobre

Le 7 octobre 2023 marque un tournant pour une génération de jeunes Juifs francophones. Entre choc et sidération face à la violence du pogrom et aux réactions en Occident, trois figures émergent sur les réseaux sociaux, transformant leur traumatisme en combat.

Bob Hasbara, entrepreneur dans la cybersécurité, se lance presque par accident : « J'avais quelques followers sur les réseaux sociaux. J'ai fait une vidéo pour répondre à une amie non juive qui voulait comprendre. Je ne pensais pas que ça buzzerait à ce point. » En quelques jours, ses vidéos, partagées massivement, le propulsent malgré lui sur le devant de la scène. « Je suis tombé dedans par hasard », confie-t-il, soulignant que son engagement n'était pas prémédité, mais une réponse à un devoir moral.

Journaliste dès son plus jeune âge, Simon Moos, 27 ans, était en échange universitaire en Inde. « Le 7 octobre a été une épreuve terrible. J'ai choisi de m'engager sur le terrain médiatique, celui de ma génération : les réseaux sociaux. » Son héritage culturel, son amour pour le cinéma et la politique l'ont conduit à défendre Israël « avec méthode, en évitant les arguments fragiles ou spectaculaires, en s'appuyant sur la politique, l'histoire et le droit international ».

Samuel Madar, lui, traverse une phase de « tétanie » avant de se mobiliser. « Il fallait que je me bouge, ne serait-ce que pour sortir de mon état dépressif. » Il part en Israël en décembre 2023 pour un volontariat à la frontière de Gaza et en revient transformé. « J'ai appris la résilience et l'union sacrée du peuple israélien. » Ces expériences le poussent à créer sa page Instagram, « L'Édito Madar », pour « informer et convaincre bien au-delà du cercle communautaire ».

Un engagement sans filet de protection

Aucun des trois ne se définit comme un influenceur au sens classique. « Je ne donne pas de codes promo pour aller au spa », ironise Bob Hasbara. « Je suis un activiste, un défenseur d'Israël. Les réseaux sociaux sont un canal, pas une fin. » Samuel Madar préfère le terme d'éditorialiste : « Je décrypte l'actualité avec un parti pris, mais en m'appuyant sur des sources solides. » Simon Moos, lui, évoque une « lutte politique moderne, dans sa forme la plus noble ».

Leur jeunesse est à la fois une force et une vulnérabilité. « On nous menace tous les jours », confie Samuel Madar. « Je vérifie que je ne suis pas suivi dans la rue. C'est ma nouvelle routine ! » Bob Hasbara a dû quitter la Belgique après des menaces de mort et des tracts divulguant son adresse. « La police ne nous protégeait plus. En Israël, au moins, je me sens en sécurité. » Simon Moos, malgré les risques, installe sa table en pleine rue à Paris et n'hésite pas à interpeller les passants, engageant un dialogue parfois rugueux : « La peur ne peut justifier l'inaction ! »

Des audiences variées et complémentaires

Chacun des trois s'adresse à un public différent, avec un ton et une méthode qui lui sont propres. Proches amis, ils se définissent comme complémentaires : ironique pour Bob Hasbara, politique pour Simon Moos et humoristique pour Samuel Madar.

Bob Hasbara mise sur un style « direct, parfois vulgaire », assumant un ton provocateur pour « dire les vérités qui dérangent. Je mets des mots sur des maux ! » « Les gens aiment ce côté cash ! Je ne veux pas être consensuel. Si ça marche, c'est parce que c'est authentique. » Son audience est clivée : « Sur Instagram, je suis suivi par des Juifs et des amis d'Israël. Sur X, TikTok et Facebook, soit près de 50 % de mon audience, ce sont à 90 % des pro-palestiniens. Et là, je reçois des tombereaux d'insultes, voire des menaces de mort. » Il assume ce rôle de « thérapeute » pour la communauté juive, tout en cherchant à « faire c... » ses détracteurs.

Simon Moos privilégie la « préparation d'un débat frontal » à la « démonstration verticale ». « Je passe du temps à analyser mes interlocuteurs, leurs arguments, leur style rhétorique. » Son objectif ? « Structurer un échange qui permette d'aller au fond des désaccords. Il produit des vidéos pour « comprendre les racines du conflit israélo-arabe », en s'appuyant sur l'histoire, le droit international et la politique. En France, il est l'un des rares à ne pas hésiter à débattre avec des interlocuteurs très anti-israéliens de la gauche islamisée, comme Thomas Guénolé.

« Je suis un activiste, un défenseur d'Israël. Les réseaux sociaux sont un canal, pas une fin. »

Bob Hasbara

Samuel Madar, qui compte 40'000 abonnés sur Instagram et 7 000 sur X, utilise l'humour comme «élément différenciant». «L'information prime, mais l'humour la rend accessible.» Il vise un public jeune et cherche à «toucher au-delà de la communauté juive». «Quand on s'attache à un personnage, on a envie de s'abonner et de partager ses contenus.» Son approche est pédagogique: «Je veux que les gens se fassent leur propre idée, mais en ayant accès à des arguments solides.»

Un travail plus discret

Leur travail ne se limite pas aux réseaux sociaux. «Il y a tout un travail dans l'ombre, avec les politiciens, les diplomates», révèle Bob Hasbara. «Par exemple, quand Rima Hassan a voulu venir en Israël, c'est nous qui avons fourni le dossier pour qu'elle soit refusée à l'entrée.» Samuel Madar, désormais directeur exécutif de l'ONG EU Watch, lutte contre «la montée de l'islamisme et de l'antisémitisme au

Parlement européen». Simon Moos prépare, quant à lui, un essai politique. «L'heure est venue de m'engager plus directement dans la conquête politique», explique-t-il. Il veut démontrer comment Israël joue un rôle fondamental dans la lutte civilisationnelle, la défense de l'Occident et des libertés.

Entre humour, journalisme et ironie, Samuel Madar, Simon Moos et Bob Hasbara proposent trois voix différentes pour une cause commune: la défense d'Israël par les faits, les sources, l'histoire et la vérité de l'information. Bien qu'influents et très suivis dans le monde francophone, les trois «hasbaristes» engagés sont bien moins nombreux que leurs homologues américains qui comptent des millions de followers et, surtout, que les ennemis d'Israël. Pourtant, ils apportent du réconfort aux soutiens d'Israël et proposent un autre regard, loin des discours dominants, à une majorité silencieuse. 

«Il fallait que je me bouge, ne serait-ce que pour sortir de mon état dépressif.»

Samuel Madar



L'ABRI DU KEREN HAYESSOD QUI A SAUVÉ DES VIES

Six adolescents ont eu la vie sauve grâce à un abri mobile à Karmiel. Surpris par la sirène en plein match de football, ils n'ont eu que quelques secondes pour s'y réfugier. Efi a mis ses amis à l'abri juste avant que le missile tiré du Liban ne s'abatte à dix mètres de là où ils se trouvaient.

Un abri mobile coûte CHF 15'000. Grâce aux donateurs du Keren Hayessod, davantage de vies peuvent être protégées.



Don en ligne
www.keren.ch

“

Je suis entré le dernier. J'ai poussé mes amis dans l'abri et fermé la porte juste avant l'explosion.

Efi Schwartz, 12 ans
Habitant de Karmiel

”





PÊCHEURS PASSEURS

En mémoire des pêcheurs-passeurs du Léman

Martine Urli

Durant la Seconde Guerre mondiale, des réfugiés – dont de nombreux Juifs – ont rejoint clandestinement la Suisse en passant par les frontières terrestres ou lacustres de la Haute-Savoie. L'action, restée méconnue, des pêcheurs-passeurs du lac Léman vient d'être mise en lumière grâce au travail de certains de leurs descendants, aidés d'historiens...

D'août à septembre 1942, le lac Léman fut le théâtre d'une intense activité clandestine, principalement menée de nuit. À cette période, la France était sous l'administration des autorités de Vichy. La population juive, persécutée et traquée à la suite des rafles de l'été, cherchait alors à se mettre à l'abri en Suisse, en franchissant la frontière par tous les moyens.

Des réfugiés venus de toute la France affluaient. Sur les 110 traversées de 400 Juifs recensées durant la guerre, au moins 78 – assurant la traversée de près de 300 Juifs – eurent lieu durant ces deux

mois en zone libre. C'est à Thonon-les-Bains que la plupart embarquaient. En septembre 1942, presque chaque soir, une barque appareillait des rives thononaises ou toutes proches. Les embarcations étaient conduites par des pêcheurs locaux qui connaissaient le lac comme nul autre.

Antoine Lugrin et Louis Duchêne, père et oncle respectifs de Jean-Paul Lugrin et de Marie-Claude Nabet, étaient de ceux-là. Tous deux avaient aidé l'homme politique français Pierre Mendès France à fuir le gouvernement de Vichy en 1941. Les deux pêcheurs avaient compris qu'il s'agissait d'une personnalité, mais ils

n'apprirent son identité que plus tard. J.-P. Lugrin affirme avoir conservé peu de souvenirs de cette période de la vie de son père. « Nous n'avons jamais été bercés par les exploits de notre oncle durant notre enfance », témoigne de son côté Mme Nabet. Les lèvres étaient scellées du sceau du secret. La réussite des opérations individuelles ou collectives que les pêcheurs menaient reposait – il en va de soi – sur la discrétion de chacun. « Et puis, l'engagement de Louis allait dans le sens de ses valeurs, c'était normal pour lui », indique Mme Nabet.



Nombre de pêcheurs étaient affiliés ou sympathisants des partis de gauche. Aussi, quand la guerre survint, c'est tout naturellement que la profession, dans son ensemble, apporta son soutien à la Résistance. À l'automne 1942, s'ils étaient arrêtés, ces hommes risquaient deux à trois mois de prison, une amende et la confiscation de leur bateau en Suisse. Ils pouvaient également encore écoper de deux mois de prison supplémentaires en France. Les arrestations ont permis de connaître certaines identités; les autres, passés entre les mailles du filet, sont restés anonymes.

Travail de mémoire

Deux passages trouvèrent une issue dramatique : le 11 septembre 1942, Léon Moille, pêcheur de 17 ans, fut tué par un douanier suisse, et Hildegard Landau, Juive allemande refoulée à son entrée en Suisse le 5 octobre 1942, fut assassinée en déportation. Hildegard était partie trop tard car, dès le 26 septembre 1942, les Suisses n'acceptaient plus sur leur sol que les individus jugés vulnérables par les autorités de Berne (femmes enceintes, malades, vieillards, enfants), rejetant les autres avec, souvent, en corollaire, des conséquences dramatiques. La Suisse ne fut pas toujours la terre d'asile espérée...

Les passages sur le lac devinrent ainsi plus rares durant la première occupation allemande (novembre 1942 à janvier 1943) et pendant la période italienne

(février à juillet 1943). Ils reprirent en août 1943 avant une nouvelle occupation des Allemands, durant laquelle toute traversée se fit sous la lourde menace de la déportation, aussi bien pour les passeurs que pour les fuyards.

En 2024, lors du 80^e anniversaire de la Libération de Thonon, lorsque M.-C. Nabet et M. Lugrin firent des interventions dans les écoles, ils constatèrent qu'il n'existait pas d'éléments de mémoire sur ces passages clandestins sur le lac, hormis des articles de journaux retraçant la fuite de Pierre Mendès France. Avec l'aide de Gérard Capon, président de l'Association des Amis de la Fondation pour la mémoire de la déportation de la Haute-Savoie, et de Pierre Guédu, historien local, ils rassemblèrent alors des informations. « Le collectif que nous avons formé a également pu s'appuyer sur les travaux de Ruth Fivaz-Silbermann, historienne et auteure d'une thèse de doctorat sur la fuite des Juifs en Suisse et d'un livre* sur le même sujet. Elle a été notre caution historique », souligne M. Lugrin. Ce dernier a retrouvé d'autres descendants de pêcheurs-passeurs, de fugitifs et de Pierre Mendès France, dont sa belle-fille qui a assisté à la conférence organisée par le collectif à Thonon fin 2025 ainsi qu'à la cérémonie d'hommage rendue par la municipalité au port de Rives. Là-bas est amarrée la barque à bord de laquelle Pierre Mendès France avait pris place. Un pupitre, une plaque mémorielle et cinq panneaux explicatifs, installés dans

une tourelle, rappellent aujourd'hui l'engagement de ces pêcheurs qui n'écoutaient que leur courage et leur sens du devoir. Une commission parlementaire suisse les a réhabilités au début des années 2000. Leur reconnaissance a été longue.

Des contrevérités

Les recherches menées par Mme Fivaz-Silbermann et le travail du collectif ont permis de rétablir la vérité. « L'argent des Juifs a été récupéré par les passeurs qui les ont noyés au milieu du lac »; « ils doubleraient leurs tarifs », etc. Même le biopic réalisé en 2007 par Étienne Comar sur la vie du guitariste Django Reinhardt y fait référence. Si, certes, les traversées étaient souvent monnayées, les pêcheurs ne se sont pas enrichis. 🇫🇷

Notes

Le collectif invite les descendants de réfugiés restés en Suisse après la guerre à se faire connaître.

* « La fuite en Suisse »
de R. Fivaz-Silbermann.
Éd. Calmann-Lévy.

www.lespecheurspasseursduleman.fr



INNOVATION

NeuroKaire, une start-up israélienne qui veut sortir la dépression de l'ère du tâtonnement

Nathalie Hamou



Trouver le bon antidépresseur peut prendre des mois, parfois des années. Une start-up israélienne propose de tester des médicaments sur un « double » du cerveau du patient, recréé en laboratoire à partir de ses propres cellules...

À Tel-Aviv, NeuroKaire développe une technologie qui pourrait transformer en profondeur la manière dont la dépression est traitée. Fondée en 2018, l'entreprise s'est donné pour mission de personnaliser les traitements antidépresseurs à partir d'une simple prise de sang. Son idée est à la fois ambitieuse et concrète : produire en laboratoire un modèle de cerveau propre à chaque patient afin de tester, hors du corps, les médicaments les plus susceptibles d'agir efficacement.

Le sujet prend une résonance particulière dans l'Israël d'aujourd'hui. À la fin de 2025, après des années de tensions et une guerre prolongée, la santé mentale s'est imposée comme une urgence nationale. Selon les données disponibles, près d'un tiers des personnes interrogées dans le cadre d'une enquête officielle présentent des symptômes modérés ou sévères de stress post-traumatique ou de dépression, et environ un cinquième souffre d'anxiété. Dans le même temps, les délais d'attente pour une prise en charge dans les caisses d'assurance-maladie dépassent six mois. Dans ce contexte, toute innovation permettant de raccourcir l'accès à un traitement efficace est particulièrement attendue.

À l'origine de NeuroKaire, deux scientifiques aux parcours complémentaires : le

Dr Talia Cohen Solal, directrice générale, pilote la recherche, et le Dr Daphna Laifenfeld, directrice de la stratégie, supervise le développement de l'entreprise. Leur rencontre, lors d'événements consacrés aux femmes dans la tech, a été déterminante. « Quand Talia m'a parlé de cette technologie, j'ai été stupéfaite. J'ai réagi exactement comme les gens aujourd'hui lorsqu'ils en entendent parler pour la première fois », raconte Daphna Laifenfeld.

Leur innovation repose sur une avancée majeure de la biologie moderne, issue des travaux du prix Nobel Shinya Yamanaka, qui a démontré qu'il était possible de reprogrammer des cellules adultes en cellules souches. NeuroKaire pousse ce principe plus loin en transformant des cellules sanguines en neurones. « Nous créons une sorte de "cerveau dans une boîte" », expliquent les fondatrices. Ce modèle permet de reproduire, en laboratoire, le fonctionnement cérébral propre à chaque patient.

Concrètement, un prélèvement sanguin est effectué puis transformé en cellules cérébrales. Ces neurones sont ensuite exposés à différents antidépresseurs afin d'observer leur réaction. « Ce qui est à la base des troubles dépressifs, c'est une altération de la communication entre les neurones », explique le Dr Laifenfeld. « Lorsque les neurones sont exposés à un

médicament efficace, nous observons une amélioration de leur connectivité et un retour à des schémas de communication sains.»

Après environ quarante jours, un rapport détaillé est transmis au médecin, classant les traitements les plus adaptés et ceux à éviter. L'objectif est de mettre fin à une pratique encore largement fondée sur l'essai et l'erreur. Aujourd'hui, il existe environ soixante-dix antidépresseurs, mais aucun outil fiable ne permet de prédire lequel fonctionnera pour un patient donné. Dans la majorité des cas, les médecins prescrivent un médicament, attendent plusieurs semaines pour en évaluer l'effet, puis en changent si nécessaire. Selon les données citées, il faut en moyenne douze à dix-huit mois pour trouver un traitement efficace, et, dans 67 % des cas, le premier antidépresseur prescrit ne fonctionne pas.

Ce parcours est éprouvant pour les patients. Il peut entraîner des effets secondaires importants et renforcer le découragement. « Chaque changement d'antidépresseur augmente le risque de pensées suicidaires », rappelle le Dr Cohen Solal.

Pour les fondatrices, cette situation souligne les limites d'une approche standardisée en psychiatrie. « Nos cerveaux sont tous construits différemment ; les traitements ne peuvent donc pas être universels comme un simple antalgique », ajoute le Dr Cohen Solal. Elle insiste sur la singularité de chaque individu, évoquant « le concert unique que chaque personne crée » pour décrire la diversité des formes de dépression.

NeuroKaire s'inscrit ainsi dans le mouvement plus large de la médecine personnalisée, déjà bien établie en oncologie. « Ce que fait notre test sanguin, c'est en quelque sorte une biopsie du cerveau », souligne le Dr Laifenfeld. « C'est ce qui permet d'adapter les traitements de la manière la plus précise possible. »

Après plusieurs années de recherche, la start-up entre aujourd'hui dans une phase de déploiement. Son test est déjà utilisé dans plusieurs caisses d'assurance-maladie en Israël, avec une couverture qui devrait concerner environ 75 % de la population via les assurances complémentaires. Aux États-Unis, l'entreprise a franchi une étape importante en obtenant une autorisation d'utilisation dans le cadre de Medicare et Medicaid.

Le coût du test est estimé entre 600 et 1'000 dollars, selon les données disponibles, mais il est en grande partie pris en charge par les assurances. Les fondatrices soulignent que le coût du tâtonnement thérapeutique atteint en moyenne 7'000 dollars pour les assureurs, ce qui rend leur solution économiquement pertinente.

NeuroKaire a levé à ce jour 25 millions de dollars et se prépare à accélérer sa commercialisation, notamment aux États-Unis. L'entreprise n'a pas encore de revenus, mais elle prévoit de vendre plusieurs milliers de tests par an à court terme. Son développement dépendra toutefois de l'adoption par les médecins, qui restent souvent attachés à leurs habitudes de prescription.

Au-delà de la dépression, la start-up envisage déjà d'étendre sa technologie à d'autres troubles, notamment l'anxiété et le trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité. Elle travaille également avec Compass Therapeutics, une entreprise britannique développant de nouvelles thérapies psychédéliques.

« Les antidépresseurs ne sont que notre point de départ », expliquent les fondatrices. À terme, elles évoquent des applications possibles dans des pathologies comme Alzheimer, Parkinson ou la schizophrénie.

Dans un Israël marqué par la durée de la guerre et l'ampleur des traumatismes psychiques, NeuroKaire apparaît comme une réponse à la fois scientifique et sociétale. En réduisant le temps nécessaire pour trouver un traitement efficace, la start-up ne propose pas seulement une innovation technologique. Elle tente d'apporter une réponse concrète à une détresse largement partagée, dans un pays où la santé mentale est devenue un enjeu collectif majeur. 🧠



← **Dr Daphna Laifenfeld** (à gauche) et **Dr Talia Cohen Solal**, cofondatrices de la start-up israélienne de technologie de la santé NeuroKaire.



RECENSION

Le cri de Rachel Goldberg-Polin

Nathalie Harel

Capturé au festival Nova, Hersh Goldberg-Polin a été exécuté voilà plus de deux ans avec cinq autres otages dans un tunnel de Gaza, après 328 jours de captivité. Sa mère, Rachel, raconte sa douleur et sa discipline pour réapprendre à vivre dans « *When We See You Again* » (Random House, avril 2026).

Il y a le livre du Dalaï-Lama que Hersh lisait avant d'être enlevé par le Hamas, le bras gauche arraché par une grenade, le 7 octobre 2023. Il y a ce roman d'anticipation qu'il a réussi à soutirer à ses geôliers, qu'il transmet à un autre otage, au moment même où on lui fait croire qu'il va être libéré. Il y a cette citation fétiche du psychiatre autrichien Viktor Frankl, survivant d'Auschwitz, que le jeune homme répétait pour tenir et faire tenir les autres : « He who has a why, can bear almost any how ». Et puis il y a le livre de sa mère : 270 pages rédigées dans les larmes et dans le sang.

Née en 1969 aux États-Unis, élevée à Chicago, Rachel Goldberg s'installe à Jérusalem en 2008 avec son mari, Jon Polin, et leurs trois enfants : Hersh, né en 2000 à Berkeley, et ses deux jeunes sœurs. Après le 7 octobre 2023 et l'enlèvement de son fils, elle appose à son nom celui de son mari. Dans la mémoire juive,

Rachel est celle qui pleure ses enfants et refuse d'être consolée. « Une voix se fait entendre à Rama... » Ce verset de Jérémie n'est pas une simple référence : ici, c'est une matrice.

Son récit se glisse, en l'occurrence, sous une couverture bleu ciel (beige dans l'édition hébraïque sortie en mai) dont le titre est posé sur un sparadrap blanc, le ruban adhésif que Rachel et Jon collaient chaque jour sur leurs vêtements, en y inscrivant le nombre de jours de captivité endurés par leur fils et les autres otages. Un décompte devenu une prière.

Dès les premières pages, cette éducatrice prévient : « Attachez vos ceintures. » Paru en mai en Israël, son livre, qui s'est écoulé à 50'000 exemplaires en une semaine dans sa version anglophone, au point de figurer en tête des ventes d'essais du New York Times, n'est pas un témoignage de plus. C'est une voix puissante. Une matière brûlante. Un texte sans politique apparente, mais saturé de douleur, de souvenirs, de répétitions, de mots en majuscules comme des cris. Hersh est partout : dans les souvenirs d'enfance, dans les détails minuscules, dans cette capacité à tenir pour les autres jusque dans les tunnels. Selon Or Levy, otage libéré en février 2025, dont le prénom signifie « lumière » en hébreu, Hersh savait que ses parents se battaient pour lui. Il lui a confié que ce combat lui avait donné de la force.

Pendant des mois, Rachel lui parle sans relâche, par médias interposés. « I love you. Stay strong. Survive. » Une phrase

répétée comme une incantation. Pour lui, mais aussi pour elle. Dans une interview bouleversante accordée fin avril à l'émission « 60 Minutes » de CBS, au moment de la parution du livre, cette mère-courage explique qu'elle s'interdisait de s'effondrer, même lorsque la douleur la submergeait physiquement et psychologiquement. Tenir était devenu une discipline.

Rachel raconte ce moment, fin août 2024, à la frontière de Gaza, où elle hurle le prénom de son fils dans un haut-parleur avec d'autres familles. Quelques heures plus tard, il est exécuté. Le livre dit une douleur animale. Mais aussi quelque chose d'autre. Le rôle de l'éducation et de la foi, le tout avec une forme d'éléance presque irréelle. Ici, on ne trouvera pas de règlements de comptes frontaux. Seulement des « Very Important People » évoquées en creux. Et, à l'inverse, une gratitude précise pour ceux qui ont aidé.

« Hope is mandatory » est le mantra de Rachel Goldberg-Polin. Dans la postface, son époux Jon rappelle la phrase qu'il avait prononcée lors des funérailles de leur fils : « May your memory be a revolution », avant d'ajouter : « For good ! ». Dans le monde juif, la mémoire n'est pas seulement souvenir. Elle est acte. Transmission. Ici, elle devient aussi une responsabilité. Ce livre ne console pas. Il ne répare pas. Il ne cherche même pas à le faire. Il relie l'Avant, l'Après et l'au-delà de l'Après. Et dans ce monde brisé, c'est peut-être déjà immense. 🕊

↓ Rachel Goldberg-Polin



© Chen G. Schimmel



À LA RECHERCHE DES TRIBUS PERDUES

Les Lemba, les Juifs Noirs d'Afrique

Armand Schmidt

Ishe P.F. Mutenda, président de l'Association culturelle des Lemba, costume-cravate, kippa sur la tête et talith (châle de prière) sur les épaules, nous accueille à « Sweetwaters », dans la province du Limpopo (Afrique du Sud), pour leur réunion annuelle. Des ouvriers sont à l'œuvre pour ériger le grand chapiteau qui accueillera près d'un millier de participants venus d'Afrique du Sud et du Zimbabwe. Mais qui sont donc ces Lemba, tribu ethnique endogame, d'ascendance mixte bantoue et yéménite, qui compte environ 50'000 à 70'000 membres, majoritairement chrétiens, dont certains adhèrent aux croyances, pratiquent et respectent les coutumes juives, revendiquant une ascendance juive ?

Dr Magdel le Roux, dans son ouvrage « The Lemba, a Lost Tribe of Israel in Southern Africa ? », définit les Lemba comme une communauté soudée, riche d'une culture, d'un patrimoine et d'une histoire, connue pour sa musique et ses danses traditionnelles, se distinguant des Venda environnants par leur mode de vie. Leur attachement aux collines sacrées, les sacrifices et l'abattage rituel des animaux, les strictes règles alimentaires, les rites de circoncision indiquent de fortes ressemblances et des influences sémitiques.

Migration vers le Yémen et l'Afrique.

Selon la tradition lembo, et des données historiques et archéologiques, leurs ancêtres auraient quitté la Judée il y a 2'500 ans pour s'installer comme commerçants dans une ville appelée « Sena » au Yémen. Ils ont ensuite débarqué en Afrique australe – Tanzanie, Kenya, Malawi, Mozambique – et dans le sud du Zimbabwe, où ils auraient participé au projet architectural du Grand Zimbabwe, sauf la construction de l'enceinte attribuable aux ancêtres des Shonas. Ils ont conservé les traditions de leurs ancêtres yéménites et, par des mariages endogames, préservé des coutumes, des structures claniques et des pratiques culturelles qu'ils associent au judaïsme.

suite →

Pour Edith Bruder, ces coutumes et rituels révèlent le pluralisme religieux et l'interdépendance de ces diverses pratiques, considérant l'appartenance aux religions en termes culturels plutôt que religieux. Les Lemba, qui se perçoivent comme ethniquement juifs, ne voient aucune contradiction à fréquenter une église chrétienne, tout en respectant des traditions sémitiques, sans que l'on puisse distinguer si ces traditions ont une origine islamique ou juive, voire des coutumes bantoues locales. Ainsi, la circoncision, rite associé à l'alliance avec Dieu, serait similaire à celle pratiquée à l'époque biblique. Des mariages endogames, des noms de clans et de sous-clans à consonance sémitique – Hadzhi, Hamisi, Bakali, Sadiki, Seremane –, courants dans l'Hadramaout, le port de la « kippa » et du « talith », des pratiques funéraires très proches de celles de l'Israël primitif, et enfin, l'observation des règles alimentaires de la « cachrouit », telles que l'abstention de la consommation du porc et d'autres aliments interdits ainsi que des viandes non sacrifiées rituellement. Certains foyers lemba traditionnels utilisent des marmites séparées afin d'éviter le mélange de produits lactés et de viande.

« La génétique permet de retracer des lignées et des migrations, pas une affiliation religieuse. »

La génétique : influence sur l'identité religieuse, sans la définir

À la question de savoir comment ils se définissent comme juifs, la réponse est unanime : « par notre sang ». En effet, des tests ADN (Jenkins et Nabarro) ont mis en évidence la présence, sur le chromosome Y, de marqueurs génétiques (« haplotypes ») quasiment identiques, indiquant le partage d'un ancêtre masculin commun. Ce marqueur, appelé Haplotype Modal Cohen (HMC), se retrouve chez des cohanim, hommes se disant descendants d'Aaron, frère de Moïse. Tudor Parfitt et Mark Thomas, dans des études génétiques sur les Lemba, en particulier le sous-groupe Buba, ont montré des traces d'ancêtres du Proche-Orient, notamment des Yéménites de l'Hadramaout, sans que l'on puisse affirmer une identité « juive » au sens religieux, mais plutôt un héritage sémitique. Himla Soodyall confirme dans son étude une contribution importante du chromosome Y non africain, mais est d'avis que l'on ne peut assimiler des marqueurs tels que le HMC à une ascendance juive, l'existence de preuves de lignées paternelles moyen-orientales ne constituant pas une preuve génétique de l'appartenance au judaïsme en tant que religion ou identité culturelle. Pour lui, la génétique permet de retracer des lignées et des migrations, pas une affiliation religieuse.



Retour aux traditions juives ?

Les Lemba affirment qu'ils ont réussi à préserver leur identité juive pendant des siècles, malgré un environnement à prédominance chrétienne et musulmane, que leurs ancêtres ont toujours été juifs et qu'ils ont simplement renoué avec leur foi ancestrale. Il est vrai que, ces dernières années, on assiste à un regain d'intérêt de leur part pour renouer avec leurs racines juives par la célébration de fêtes religieuses, notamment le Seder de Pessa'h, et la construction de synagogues, dont celle de Mapakomhere, près du Grand Zimbabwe, et celle du district de Bluffhill, à Harare. Toutefois, la majorité privilégie l'identification ethnoculturelle indépendamment du statut halakhique ; seul un faible nombre est passé par une conversion formelle. Selon la Halakha, une filiation matrilineaire ininterrompue (ou la conversion) est la condition pour être reconnu comme juif et, en leur absence, les Lemba ne sont pas acceptés comme juifs par les orthodoxes. Quant aux Juifs sud-africains, ils les considèrent tout au plus comme une « curiosité intrigante ». Pendant l'apartheid, les Lemba n'étaient pas reconnus comme un groupe ethnique distinct des autres Africains noirs. Récemment encore, l'Association culturelle lemba (voir encadré) s'est plainte auprès du Conseil des députés juifs sud-africains du fait d'être discriminée et victime du racisme de la part de l'establishment juif et de l'absence de





« Les Lemba, qui se perçoivent comme ethniquement juifs, ne voient aucune contradiction à fréquenter une église chrétienne, tout en respectant des traditions sémitiques. »

reconnaissance par les institutions juives. Des tensions au sein de la communauté existent sur la signification « d'être juif », la nécessité d'une conversion et la conciliation des différentes pratiques religieuses.

Lors de leur réunion à « Sweetwaters », à l'exception de la kippa et du talith, et – Rosh Hashana oblige – de la sonnerie du « chofar », aucun signe ne les rattache au judaïsme traditionnel, et l'on note l'absence totale de représentants de la communauté juive sud-africaine. Il faut dire que la réunion s'est tenue un samedi, jour de chabbat. L'existence de similitudes étroites entre la culture des Lemba et celle de l'Israël primitif, non pas celle du judaïsme contemporain, se retrouve dans la préservation de coutumes du judaïsme ancien, même si nombre de leurs rituels et pratiques religieuses sont ancrés dans des coutumes traditionnelles africaines. Leur judéité n'est pas uniforme : certains s'identifient à leur judaïsme religieux, d'autres suivent des traditions chrétiennes, voire musulmanes.

En conclusion, les études génétiques et anthropologiques montrant la complexité de leur identité, il est difficile d'affirmer que les Lemba sont une tribu perdue d'Israël. Les Lemba, eux, se considèrent comme des Juifs « authentiques », n'ayant connu ni conversion ni métissage avec d'autres peuples. 🇮🇱



L'Association Culturelle Lemba

Organisation fondée en 1947 avec pour mission de préserver les traditions, la mémoire, l'identité communautaire et la culture lembo. Parmi ses activités, citons l'éducation culturelle, des projets patrimoniaux et la facilitation des contacts avec d'autres communautés juives. Elle agit à la fois comme organisme culturel (langue, tradition, patrimoine) et comme partie prenante de la négociation identitaire des Lemba. En matière de reconnaissance, son influence sur les institutions juives et l'autorité religieuse officielle est incertaine.





HÉROS DE BD

Superman, le Golem et les autres

Ou quand les héros de bande dessinée racontent une histoire juive...

Adam Schwartz



Il y a quelque chose d'amusant dans la question des personnages juifs de bande dessinée. À première vue, elle semble simple : il suffirait d'établir une liste, de cocher quelques noms et de refermer le dossier. Pourtant, dès que l'on s'y intéresse de plus près, les certitudes s'effritent.

Car les héros juifs du neuvième art ne se reconnaissent pas toujours au premier coup d'œil. Certains revendiquent clairement leur identité. D'autres la suggèrent discrètement. D'autres encore n'ont jamais été présentés comme juifs, mais portent en eux une histoire, des références ou des questionnements qui trouvent un écho évident dans l'expérience juive.

En réalité, l'histoire des personnages juifs de bande dessinée est moins celle d'une religion que celle d'une identité. Une identité parfois affirmée, parfois cachée, souvent complexe. Une identité qui se construit dans le regard des autres autant que dans le regard porté sur soi-même.

Et c'est peut-être pour cette raison que tant de héros de bande dessinée semblent familiers aux lecteurs juifs...

Superman ou l'éternel étranger

Commençons par le plus célèbre d'entre eux.

Officiellement, Superman n'est pas juif. Il est kryptonien. Pourtant, rares sont les personnages de fiction qui ont suscité autant de commentaires sur leurs racines juives. Lorsque Jerry Siegel et Joe Shuster créent Superman en 1938, ils sont les fils de familles juives ayant quitté l'Europe pour les États-Unis. Comme beaucoup de jeunes Juifs américains de leur génération, ils grandissent avec le sentiment d'appartenir pleinement à leur pays tout en demeurant, d'une certaine manière, différents. Cette tension se retrouve au cœur même de leur héros.

Kal-El est un enfant arraché à son monde d'origine. Il grandit dans une société dont il partage les valeurs sans jamais en être totalement issu. Il possède un nom secret, une double identité, une histoire familiale singulière. Il cherche constamment à concilier ce qu'il est avec ce qu'il souhaite devenir.

Difficile, dans ces conditions, de ne pas y voir une métaphore de l'expérience de nombreux immigrés, et particulièrement des Juifs américains du début du XX^e siècle. Plus encore, l'histoire de cet enfant sauvé de la destruction de son peuple évoque irrésistiblement le récit biblique de Moïse. Comme le futur libérateur des Hébreux, Superman est placé dans un véhicule de fortune et envoyé vers un avenir incertain. Comme lui, il devra apprendre à vivre entre plusieurs mondes.

Ben Grimm, ou l'art de rester fidèle à ses racines

À l'opposé de Superman se trouve Ben Grimm, membre fondateur des « Fantastic Four ».

Ici, nul besoin de déchiffrer des symboles ou d'interpréter des sous-entendus. Ben Grimm est explicitement juif. Son identité est connue, assumée et régulièrement évoquée dans les comics Marvel.

Ce qui rend le personnage particulièrement attachant, c'est le contraste entre son apparence et sa personnalité.

Transformé en créature de pierre à la suite d'un accident spatial, Ben Grimm pourrait facilement se résumer à sa force physique. Pourtant, ses auteurs en ont fait l'un des personnages les plus sensibles de l'univers Marvel.

Son apparence monstrueuse l'isole des autres. Il se sent différent, parfois rejeté, souvent incompris. Derrière ses plaisanteries et son caractère bourru se cache une profonde vulnérabilité.

Là encore, le parallèle avec certaines expériences minoritaires n'est jamais très loin. Ben Grimm n'est pas seulement un super-héros. Il est aussi une réflexion sur l'altérité et l'acceptation de soi.

Wolverine et les identités multiples

Si Superman incarne l'exilé et Ben Grimm la différence visible, Wolverine représente une autre facette de l'expérience humaine : la quête des origines.

Peu de personnages ont passé autant de temps à tenter de comprendre qui ils étaient réellement.

Au fil des décennies, les scénaristes ont construit autour de Logan une biographie volontairement fragmentée. Mémoire effacée, passé obscur, filiations incertaines : Wolverine avance dans l'existence comme un homme à la recherche des morceaux dispersés de son histoire.

Cette quête permanente résonne avec l'une des grandes préoccupations de la culture juive : la transmission. D'où venons-nous ? Que savons-nous de ceux qui nous ont précédés ? Comment construire notre avenir lorsque notre passé demeure incomplet ?

Ces questions traversent de nombreuses œuvres littéraires et historiques juives. Elles traversent aussi, à leur manière, les aventures du plus célèbre mutant canadien.



← Ben Grimm

suite →

→ Le Golem



Le Golem, l'ancêtre oublié des super-héros

Bien avant Superman, Batman ou Spider-Man, un autre protecteur veillait déjà sur les opprimés. Son nom : le Golem.

Issu de la tradition juive d'Europe centrale, le Golem de Prague est une créature façonnée dans l'argile par le Maharal afin de protéger la communauté juive des persécutions.

À bien des égards, il possède déjà toutes les caractéristiques du super-héros moderne. Il est doté d'une force exceptionnelle. Il intervient pour défendre les plus faibles. Il agit au nom d'une mission morale qui le dépasse.

Mais le Golem apporte également une question essentielle : jusqu'où peut-on aller lorsqu'on possède un pouvoir extraordinaire ?

Cette interrogation traversera ensuite toute l'histoire des comics américains. On la retrouve chez Superman, Hulk, les X-Men ou encore les Avengers.

Le Golem apparaît ainsi comme une sorte d'arrière-grand-père du super-héros contemporain.

Des héros qui cachent leur différence

Ce qui frappe lorsque l'on observe l'histoire de la bande dessinée américaine, c'est le nombre de personnages qui vivent avec une identité dissimulée.

Clark Kent cache Superman. Peter Parker cache Spider-Man. Bruce Wayne cache Batman. Les X-Men cachent leur nature de mutants.

Bien sûr, ces doubles identités servent avant tout des ressorts narratifs. Mais elles traduisent également quelque chose de plus profond.

Durant une grande partie du XX^e siècle, de nombreux auteurs juifs américains évoluent dans une société où l'assimilation est fortement valorisée. Ils connaissent les mécanismes de l'intégration, mais aussi ceux de la dissimulation, volontaire ou contrainte.

Le thème du personnage différent qui cherche à trouver sa place revient ainsi avec une étonnante régularité. Ce n'est probablement pas un hasard...

Quand la mémoire devient héroïque

Tous les personnages juifs de bande dessinée ne portent pas de cape. Certains n'ont même aucun pouvoir. C'est le cas de Yossel, héros du roman graphique de Joe Kubert. À travers lui, l'auteur imagine ce qu'aurait pu être sa propre vie s'il était resté en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale. Le récit plonge le lecteur dans le ghetto de Varsovie et dans l'univers tragique de la Shoah.

Ici, l'héroïsme ne réside plus dans la force physique mais dans la capacité à préserver sa dignité au cœur de l'inhumain. Cette évolution est significative. Elle montre que les personnages juifs de bande dessinée ne se limitent pas aux stéréotypes du héros d'action. Ils peuvent également être les porteurs d'une mémoire collective.

De Shaloman à Maus : la diversité des visages juifs

Au fil du temps, les auteurs ont développé des approches très différentes de l'identité juive. Certains ont choisi l'humour. Ainsi, Shaloman, improbable super-héros coiffé d'une kippa, joue avec les clichés communautaires pour mieux les détourner. D'autres ont privilégié une approche plus intime ou historique.

Avec Maus, Art Spiegelman révolutionne littéralement le neuvième art. Son récit sur la Shoah démontre qu'une bande dessinée peut aborder les sujets les plus graves avec profondeur et intelligence.

Entre ces deux extrêmes, une multitude de personnages et d'œuvres explorent les thèmes de la transmission, de la mémoire, de l'exil ou de l'appartenance.

→ Shaloman

Une galerie de portraits profondément humaine

Finalement, ce qui unit ces personnages n'est peut-être pas leur religion. C'est leur humanité.

Superman cherche sa place entre deux mondes. Ben Grimm tente d'accepter sa différence. Wolverine reconstruit son passé. Le Golem protège les siens. Yossel témoigne. Shaloman fait rire...

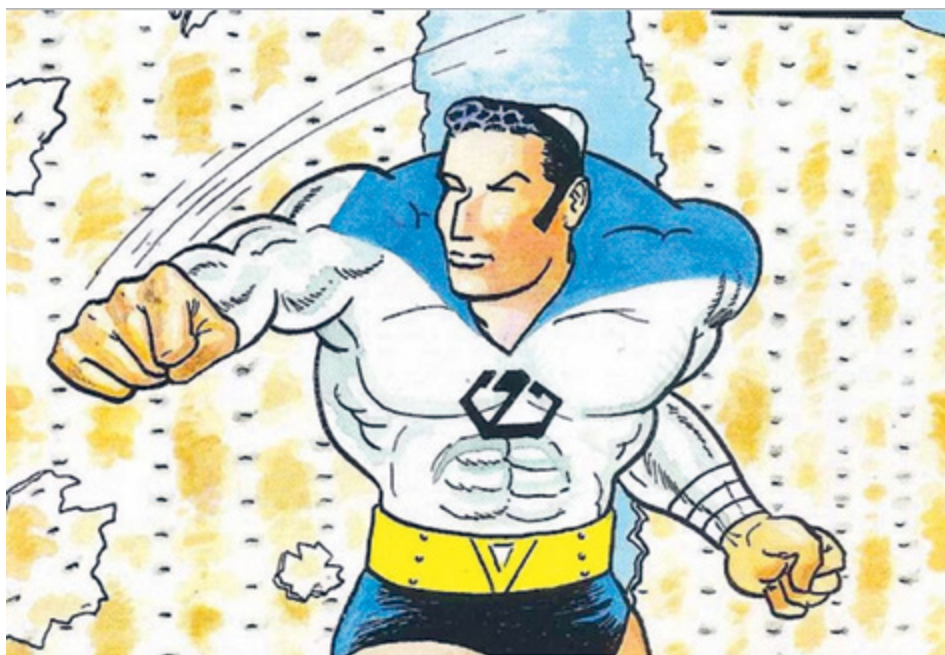
Tous racontent, à leur manière, une même histoire : celle d'individus confrontés à la question de leur identité. C'est sans doute là que réside la véritable contribution des personnages juifs à l'histoire de la bande dessinée. Ils ont permis d'introduire dans la culture populaire des thèmes universels — l'exil, la mémoire, la différence, la transmission — tout en leur donnant un visage singulier.

Et si Superman continue de voler au-dessus de Metropolis tandis que Ben Grimm arpente les rues de New York, ils nous



rappellent finalement une vérité assez simple : les meilleurs héros ne sont pas forcément ceux qui possèdent les plus grands pouvoirs. Ce sont souvent ceux qui, malgré leurs différences, choisissent de les mettre au service des autres.

Une définition qui, au fond, ne serait sans doute pas désavouée par bien des traditions juives... 🕍



Expo

Le verre au-delà de la matière

Jusqu'au 3 janvier 2027

Musée Ariana, Genève

Transparent, fragile, lumineux...

Le verre accompagne l'humanité depuis des millénaires. Mais au Musée Ariana, il révèle une dimension bien plus profonde. Avec cette exposition, le musée genevois propose une immersion dans un matériau qui ne cesse de fasciner, à la croisée de l'art, de la science et de l'innovation. Une expo qui dépasse la simple contemplation d'objets précieux. Elle invite à comprendre ce qui fait la singularité du verre, depuis sa fabrication jusqu'à ses propriétés physiques étonnantes. Matière solide aux allures de liquide, capable de transmettre la lumière tout en résistant au temps, le verre occupe une place unique dans notre quotidien comme dans l'histoire des techniques.

À travers une sélection d'œuvres contemporaines, d'objets historiques et de dispositifs pédagogiques, le parcours met en évidence l'extraordinaire diversité de ses usages.



Des vitraux aux fibres optiques, des flacons antiques aux créations d'artistes verriers, le visiteur découvre un matériau en perpétuelle réinvention, qui inspire aussi bien les artisans que les chercheurs.

L'exposition souligne également le dialogue constant entre tradition et innovation. Si les gestes des maîtres verriers demeurent proches de ceux pratiqués il y a plusieurs siècles, les applications du verre n'ont jamais été aussi nombreuses : architecture, médecine, télécommunications ou développement durable témoignent de son incroyable potentiel.

 **KEREN הָיֶסוֹד**
HAYESSOD היסוד
Pour le Peuple d'Israël

**LÉGUER AU
KEREN HAYESSOD
C'EST LÉGUER
À ISRAËL**



Plus
que
jamais,

soyez au
cœur d'Israël



*Faites votre legs, donation ou
assurance-vie au Keren Hayessod*



CONTACT EN TOUTE CONFIDENTIALITÉ :
Legs et donations -Suisse Romande
Iftah Frejlich : kerenge@keren.ch
Tel : 022 909 68 55
www.keren.ch

Le Keren Hayessod existe depuis 1920 et est l'organe officiel de collecte pour Israël. Il aide les populations les plus fragiles en Israël et agit dans les situations d'urgence.

Tender Buttons

Jusqu'au 4 octobre 2026

Musée Ariana, Genève

Quand le bouton raconte notre histoire

Il est l'un des objets les plus banals de notre quotidien. Petit, discret, souvent invisible, le bouton ne retient généralement notre attention que lorsqu'il manque à une chemise ou se détache d'un manteau. Pourtant, au Musée Ariana, à Genève, il devient le héros d'une exposition aussi surprenante qu'élégante et pose un regard neuf sur cet accessoire minuscule, dont l'histoire se révèle infiniment plus riche qu'on ne l'imagine.

Inspirée du célèbre recueil de poésie de Gertrude Stein, l'exposition dépasse largement la simple présentation d'objets décoratifs. Plus de trois cents boutons en verre et en céramique, datant du XVIII^e siècle à nos jours, dialoguent avec les collections du musée dans une scénographie raffinée évoquant les passages commerciaux du XIX^e siècle, époque où l'industrialisation transforme profondément leur fabrication.

Sous le commissariat de Claire FitzGerald, le parcours révèle combien ces petits objets sont les témoins silencieux des évolutions techniques, artistiques et sociales. Au fil des vitrines, le visiteur découvre que le bouton n'est pas seulement un accessoire vestimentaire : il devient marqueur social, expression identitaire, support d'innovation ou encore ressource précieuse en période de pénurie. Derrière chaque pièce se cache une histoire de savoir-faire, de mode, de commerce ou de survie.

L'exposition bénéficie également de prêts exceptionnels provenant notamment du MuMode d'Yverdon-les-Bains, du musée du Bouton d'Estévenans, des Musées de la Ville de Paris et de collections privées. Ce dialogue entre institutions offre un panorama inédit de la richesse esthétique et culturelle d'un objet longtemps considéré comme insignifiant.

Avec Tender Buttons, le Musée Ariana réussit un véritable tour de force : transformer l'infiniment petit en un fascinant récit de civilisation. Une démonstration brillante que les objets les plus ordinaires sont parfois ceux qui racontent le mieux notre histoire. En sortant de l'exposition, il y a fort à parier que vous ne regarderez plus jamais les boutons de votre veste de la même manière.



À l'ombre des découvertes

Jusqu'au 11 avril 2027

Musée d'histoire des sciences, Genève

Quand les sciences suivent leur part d'ombre

À première vue, l'ombre évoque ce qui dissimule, ce qui échappe au regard.



Pourtant, sans elle, nombre des plus grandes découvertes scientifiques n'auraient jamais vu le jour. C'est cette idée aussi simple que fascinante qu'explore l'exposition « À l'ombre des découvertes », présentée au Musée d'histoire des sciences de Genève. Une invitation à regarder autrement un phénomène quotidien qui a profondément façonné notre compréhension du monde.

Installée dans la magnifique villa Bartholoni, au cœur du parc de la Perle du Lac, l'exposition adopte une approche résolument interactive. Expériences, manipulations et jeux permettent aux visiteurs, petits comme grands, d'appréhender les propriétés de l'ombre tout en découvrant le rôle décisif qu'elle a joué dans l'histoire des sciences. Loin d'être une simple absence de lumière, l'ombre devient ici un véritable outil d'observation, de mesure et de raisonnement.

Depuis l'Antiquité, les savants ont appris à exploiter les ombres pour répondre à des questions fondamentales. C'est grâce à elles qu'Ératosthène calcula avec une remarquable précision la circonférence de la Terre il y a plus de deux mille ans. Les cadrans solaires ont permis de mesurer le temps, tandis que l'observation des ombres célestes a contribué à comprendre les mouvements des planètes. Plus tard, les jeux d'ombres ont également participé aux découvertes en physique, jusqu'à l'identification des électrons et à l'étude de la matière.

L'exposition réussit le pari de rendre accessibles des notions parfois complexes sans jamais sacrifier leur rigueur scientifique. Chaque installation invite le visiteur à expérimenter par lui-même, renouant avec l'esprit des premiers chercheurs qui observaient, questionnaient et tiraient leurs conclusions à partir de phénomènes simples. La science y apparaît moins comme un ensemble de connaissances figées que comme une aventure intellectuelle fondée sur la curiosité.

Gratuite et destinée à tous les publics, l'expo rappelle avec intelligence qu'il suffit parfois de porter son regard vers les endroits les moins éclairés pour mieux comprendre le monde. Une exposition ludique, élégante et particulièrement réussie, qui prouve que les plus grandes révélations naissent parfois... dans l'ombre.

Expo

Le futur c'est quoi ?

Jusqu'au 10 janvier 2027

MEG, Genève



Une exposition qui interroge demain...

Le futur est partout. Dans les progrès technologiques, les bouleversements climatiques, les

promesses de l'intelligence artificielle ou les rêves de conquête spatiale. Mais savons-nous réellement ce que nous entendons par « demain » ? Avec son exposition, le Musée d'ethnographie de Genève (MEG) propose une réflexion aussi originale qu'universelle sur notre manière d'imaginer l'avenir.

Loin d'offrir une vision uniquement tournée vers les nouvelles technologies, le parcours rappelle que toutes les sociétés, depuis des siècles, cherchent à apprivoiser l'inconnu. Robots, cartes de tarot, applications météo, porte-bonheurs, oracles africains ou statuettes bouddhiques se côtoient dans un étonnant cabinet de curiosités. Chacun de ces objets témoigne d'une même aspiration : comprendre ce qui nous attend et, peut-être, influencer le cours des événements.

L'exposition se déploie en quatre grandes sections qui explorent différentes conceptions du temps selon les cultures. Elle interroge notre confiance dans le progrès, nos façons de dialoguer avec l'avenir, les imaginaires artistiques qui inventent des mondes désirables et les futurs qui se construisent aujourd'hui, notamment à Genève. Plus qu'un discours sur le progrès, le MEG propose une réflexion profondément humaine sur nos espoirs, nos peurs et nos responsabilités.

La scénographie, immersive et colorée, mêle objets ethnographiques, pièces de pop culture, œuvres d'art contemporain et créations réalisées avec des élèves genevois. Pensée pour être accessible dès huit ans, elle multiplie les niveaux de lecture afin que chacun puisse construire sa propre réflexion. Cette collaboration avec des classes d'école rappelle d'ailleurs que le futur appartient avant tout à celles et ceux qui le façonneront demain.

Sans jamais prétendre prédire l'avenir, « Le futur, c'est quoi ? » invite chacun à s'interroger sur la place qu'il souhaite y occuper. Une exposition intelligente, ludique et stimulante, qui rappelle que le futur n'est peut-être pas ce que nous attend, mais ce que nous choisissons, dès aujourd'hui, de construire.



Les chats errants

Jusqu'au 20 décembre 2026

Musée d'Art et d'Histoire, Genève

Les chats ont toujours fasciné les artistes. Mystérieux, indépendants, tantôt vénérés, tantôt espiègles, ils s'invitent aujourd'hui au cœur d'un projet original du Musée d'art et d'histoire de Genève.

Une promenade ludique entre les collections du musée et l'espace

public. Imaginée par l'artiste Katharina Hohmann en collaboration avec le Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève, cette intervention fait sortir les félins des réserves et des vitrines grâce à des affiches disséminées en ville, une chatière intégrée au musée et une publication spécialement conçue pour l'occasion. Chats de l'Égypte antique, sculptures, gravures ou peintures dialoguent ainsi avec notre quotidien et rappellent la place singulière qu'occupe cet animal dans l'histoire de l'art. Une exposition gratuite, pleine d'humour et de poésie, qui invite petits et grands à porter un regard neuf sur les trésors du MAH... et sur les chats qui semblent n'en faire qu'à leur tête.



Schweizer Gesellschaft der Freunde
des Weizmann Institute of Science



European Committee of the
WEIZMANN INSTITUTE
OF SCIENCE

La Société Suisse des Amis et le Comité Européen
de l'Institut Weizmann des sciences vous
souhaitent une nouvelle année douce,
emplie de curiosité, de joie et de bonne santé.



Que l'année à venir soit animée par l'esprit de la découverte scientifique, permettant de faire progresser l'humanité grâce au savoir, à l'innovation et à l'engagement commun en faveur d'un avenir meilleur pour toutes et tous.



Spectacles



Stephan Eicher – Poussière d'Or

17 octobre 2026

Victoria Hall, Genève

Figure incontournable de la chanson suisse et européenne, Stephan Eicher revient sur scène avec Poussière d'Or, une tournée

qui accompagne son 18^e album studio. Fidèle à son art du renouvellement, le musicien bernois mêle chansons inédites et grands classiques, dans un spectacle où se croisent poésie, rock, pop et délicatesse acoustique. Depuis « Déjeuner en paix » jusqu'à « Combien de temps », Eicher n'a cessé d'explorer les émotions avec une élégance rare, franchissant les frontières linguistiques avec une étonnante liberté. Entouré de musiciens complices, il investira l'écran du Victoria Hall pour une soirée placée sous le signe de l'intimité et de l'authenticité. Les nouvelles compositions de « Poussière d'Or » promettent une atmosphère méditative et lumineuse, sans renoncer à l'énergie qui caractérise ses concerts. Une occasion privilégiée de retrouver l'un des artistes les plus singuliers de la scène francophone, dont chaque apparition sur scène est une véritable rencontre avec le public. L'un des grands rendez-vous de la chanson suisse francophone...



Laura Pausini – World Tour

1^{er} novembre 2026

Arena, Genève

Ikône de la chanson italienne depuis plus de trente ans, Laura Pausini fait escale à Genève dans le cadre de son nouveau World Tour. Révélée en 1993 grâce à « La solitudine »,

l'artiste a conquis le monde avec sa voix puissante, son émotion sincère et un répertoire interprété en italien, en espagnol et en anglais. Lauréate d'un Grammy Award, de plusieurs Latin Grammy Awards et d'un Golden Globe, elle s'est imposée comme l'une des chanteuses européennes les plus populaires de sa génération. À l'Arena Genève, le public retrouvera ses plus grands succès – « Strani amori », « Tra te e il mare », « Vivimi », « Invece no » – ainsi que les titres de son répertoire le plus récent, dans une mise en scène spectaculaire mêlant lumières, vidéos et orchestre. Entre puissance vocale, proximité avec le public et émotion à fleur de peau, Laura Pausini promet un concert généreux, à l'image d'une carrière bâtie sur la fidélité de millions de fans à travers le monde.

Théâtre



La demande en mariage et l'Ours

22 septembre –
29 novembre 2026

Théâtre de Carouge

Deux courtes comédies d'Anton Tchekhov réunies en une même

soirée : voilà le pari du Théâtre de Carouge pour ouvrir sa saison. Dans « La Demande en mariage » comme dans « L'Ours », les déclarations d'amour tournent rapidement à la dispute, révélant avec un humour irrésistible les travers de personnages aussi orgueilleux qu'attachants. Mise en scène par Tibor Ockenfels et Flavie Tapparel, cette création promet une lecture vive et contemporaine de deux classiques où le rire naît de l'absurdité des relations humaines.



La ménagerie de verre

25 septembre –
18 octobre 2026

Théâtre de Carouge

Chef-d'œuvre du théâtre américain, « La Ménagerie de verre » de Tennessee Williams ouvre la nouvelle saison du Théâtre de Carouge dans une mise en scène

de Jean Liermier. Entre souvenirs, désillusions et rêves d'évasion, l'auteur brosse le portrait bouleversant d'une famille enfermée dans ses fragilités. Portée par une écriture d'une grande sensibilité, cette pièce intemporelle interroge les liens familiaux, les renoncements et la quête de liberté. Une création très attendue qui promet d'être l'un des temps forts de la rentrée théâtrale genevoise.



La colère du Tigre

9-20 septembre 2026

La Traverse, Genève

Et si la naissance des « Nymphéas » de Claude Monet était le fruit d'une amitié hors

du commun ? « La Colère du Tigre » imagine les derniers échanges entre le peintre impressionniste et Georges Clemenceau, deux hommes au tempérament fougueux réunis par leur passion pour l'art et la France. Entre émotion, humour et réflexion historique, cette pièce de Philippe Madral offre un dialogue captivant sur la création, le pouvoir et le temps qui passe. Une belle proposition à découvrir à Genève en septembre.



Kugel : ou quand l'univers de Shtisel retrouve toute sa saveur

À voir sur : **IZZY**
(plateforme
internationale
spécialisée dans les
séries israéliennes)
– diffusion originale
sur YES Drama.

Les admirateurs de Shtisel attendaient ce rendez-vous avec impatience. Avec « Kugel », le scénariste Yehonatan Indursky nous invite à retrouver certains personnages emblématiques de cette saga devenue culte, tout en explorant une nouvelle facette de leur histoire.

L'action se déroule principalement à Anvers, au sein d'une importante communauté juive orthodoxe. Nous y retrouvons Nuchem et sa fille Libbi, bien avant les événements connus de « Shtisel ». Mais « Kugel » ne se limite pas à un simple exercice nostalgique. La série possède sa propre identité, son propre rythme et sa propre sensibilité.

Comme son illustre aînée, elle évite soigneusement les caricatures. Les personnages ne sont jamais réduits à leur pratique religieuse. Ils tombent amoureux, s'interrogent sur leur avenir, cherchent leur place dans leur famille et affrontent les défis de l'existence. Le spectateur découvre ainsi un univers souvent méconnu, mais à travers des émotions profondément universelles.

Le titre de la série n'a rien d'anodin. Le kugel, plat traditionnel ashkénaze servi lors des fêtes et des repas familiaux, symbolise ici la transmission, les racines et les liens qui unissent les générations. Comme ce mets populaire, la série mêle douceur, humour, nostalgie et parfois une légère mélancolie.

Au fil des épisodes, le spectateur découvre une Europe juive rarement représentée à l'écran. Anvers apparaît comme un personnage à part entière, avec ses rues, ses traditions et ses communautés.

À une époque où les productions audiovisuelles privilégient souvent le spectaculaire, « Kugel » fait le pari de l'intime et de l'authentique. Un pari largement réussi qui séduira aussi bien les connaisseurs du monde juif que les simples amateurs de belles histoires humaines.

© Hulu



We were the lucky ones : une saga familiale bouleversante au cœur de la Shoah

À voir sur : **Disney+**

Inspirée du roman à succès de Georgia Hunter, « We Were the Lucky Ones » raconte l'histoire vraie de la famille Kurc, une famille juive polonaise dispersée par la Seconde Guerre mondiale. Dès les premiers épisodes, le spectateur comprend qu'il ne s'agit pas seulement d'une œuvre historique, mais avant tout d'une grande histoire de famille.

À travers plusieurs continents et sur plusieurs années, la série suit le destin des différents membres de cette famille confrontée à l'effondrement brutal du monde qu'elle connaissait. Certains prennent le chemin de l'exil, d'autres tentent de survivre dans une Europe plongée dans la barbarie nazie.

Ce qui frappe immédiatement, c'est la volonté des auteurs de montrer non seulement les souffrances de la guerre mais aussi la force extraordinaire des liens familiaux. Malgré les distances, les séparations et les incertitudes, chacun s'efforce de préserver l'espoir de retrouver un jour les siens.

La série évite le piège du pathos excessif. Elle montre la tragédie sans complaisance, mais laisse également une place importante à la résilience, à la solidarité et à la capacité humaine à reconstruire malgré les épreuves.

Pour les spectateurs d'aujourd'hui, alors que disparaissent progressivement les derniers témoins directs de la Shoah, « We Were the Lucky Ones » joue également un rôle de transmission. Elle rappelle que derrière les chiffres et les grandes pages de l'Histoire se trouvent toujours des vies, des familles et des destins individuels.

Portée par une réalisation soignée et des interprétations remarquables, cette série constitue sans doute l'une des œuvres les plus marquantes consacrées à la mémoire juive ces dernières années.

Un récit poignant qui résonne bien au-delà de la seule histoire du peuple juif.



The Zelensky Story: le destin improbable d'un président en temps de guerre

À voir sur Apple TV+ (selon les pays) et diverses plateformes documentaires internationales

Comment un humoriste populaire est-il devenu l'une des figures politiques les plus connues de la planète ? C'est à cette question que tente de répondre « The Zelensky Story ».

Cette série documentaire retrace le parcours exceptionnel de Volodymyr Zelensky, depuis ses débuts dans le monde du spectacle jusqu'à son accession à la présidence de l'Ukraine. Elle s'attarde également sur son rôle central depuis l'invasion russe de 2022.

Pour le public juif, le documentaire présente un intérêt particulier. Zelensky est issu d'une famille juive ukrainienne dont l'histoire s'inscrit dans celle, complexe, des communautés juives d'Europe orientale. Sans faire de cet aspect le sujet principal de la série, les réalisateurs montrent comment cette dimension de son identité a parfois été évoquée dans le débat public international.

Au-delà de la politique, le documentaire offre surtout une réflexion sur le leadership, le courage et la capacité d'un individu à assumer des responsabilités historiques inattendues. Les témoignages, les archives et les analyses permettent de mieux comprendre les défis auxquels est confronté un dirigeant plongé dans l'une des plus importantes crises géopolitiques du XXI^e siècle.

L'intérêt de « The Zelensky Story » réside également dans sa capacité à raconter une trajectoire humaine hors du commun. Derrière l'image médiatique se dessine le portrait d'un homme confronté à des choix difficiles, à des responsabilités immenses et à une pression constante.

À l'heure où l'actualité internationale demeure dominée par la guerre en Ukraine, cette série apporte un éclairage utile et accessible sur l'un des personnages les plus marquants de notre époque.

Un documentaire passionnant qui mêle histoire contemporaine, politique internationale et destin personnel.

Cinéma



Orphan

de László Nemes

Les blessures invisibles de l'Histoire...

Après « Le Fils de Saul », récompensé par l'Oscar du meilleur film étranger, et « Sunset », le réalisateur hongrois László Nemes signe un troisième long métrage d'une rare intensité. Avec « Orphan », il poursuit son exploration des traumatismes de l'Europe centrale en s'intéressant cette fois aux séquelles de la Shoah et de l'insurrection hongroise de 1956.

Budapest, 1957. Andor, un jeune garçon juif élevé par sa mère dans le souvenir idéalisé d'un père disparu pendant la guerre, voit son existence basculer lorsqu'un homme brutal affirme être son véritable père. À travers cette quête identitaire, Nemes met en scène une enfance confrontée aux silences, aux mensonges et aux cicatrices laissées par l'Histoire.

Inspiré des souvenirs d'enfance du propre père du cinéaste, « Orphan » déploie une mise en scène immersive, tournée en pellicule 35 mm, fidèle au style sensoriel qui a fait la réputation de László Nemes. Plus qu'un drame familial, le film interroge la transmission des traumatismes, la mémoire et la difficulté de se reconstruire lorsque le passé refuse de disparaître.

Sans jamais céder au spectaculaire, le film s'impose comme une œuvre exigeante, profondément humaine et d'une grande force émotionnelle, confirmant une nouvelle fois László Nemes parmi les cinéastes européens les plus singuliers de sa génération.

NB : À l'heure de ces lignes, le film a été présenté en compétition à la Mostra de Venise. Il est sorti en Hongrie, en France, au Royaume-Uni et en Irlande mais aucune date officielle de sortie en salles en Suisse n'a été annoncée.



Fatherland

de Paweł Pawlikowski

Après « Ida et Cold War », le cinéaste polonais Paweł Pawlikowski poursuit son exploration de l'Histoire européenne avec « Fatherland », un drame d'une grande sobriété consacré à l'écrivain Thomas Mann et à sa fille Erika.

L'action se déroule durant l'été 1949. Exilé aux États-Unis depuis l'arrivée au pouvoir des nazis, le prix Nobel de littérature revient pour la première fois dans une Allemagne dévastée et désormais coupée en deux par la guerre froide. Accompagné de sa fille Erika, écrivaine, journaliste et farouche opposante au nazisme, il entreprend un voyage de Francfort jusqu'à Weimar. Ce périple, autant géographique qu'intime, confronte le père et la fille à un pays meurtri, mais aussi à leurs propres blessures familiales.

Interprétés avec une remarquable finesse par Hanns Zischler et Sandra Hüller, les deux protagonistes portent un récit où les convictions politiques se mêlent aux drames personnels. La disparition récente de Klaus Mann, fils de Thomas et frère d'Erika, plane sur ce voyage, tandis que l'Allemagne de l'Est comme celle de l'Ouest tentent chacune de s'approprier la figure du grand écrivain.

Fidèle à son esthétique épurée, Pawlikowski filme ce face-à-face en un noir et blanc somptueux, dans un format carré devenu sa signature. Loin du biopic traditionnel, Fatherland est une méditation sur l'exil, la mémoire et la difficulté de retrouver une patrie lorsque l'Histoire l'a irrémédiablement transformée. Un film d'une élégance rare, qui confirme une nouvelle fois la place de Paweł Pawlikowski parmi les grands auteurs du cinéma européen contemporain.



31 Candles

de Jonah Feingold

Une bar-mitsva à 31 ans : l'humour au service de l'identité

Et si l'on décidait de célébrer sa bar-mitsva à 31 ans ? C'est l'idée aussi improbable que réjouissante qui se trouve au cœur de « 31 Candles ».

Le héros découvre qu'il n'a jamais célébré cette étape importante de la tradition juive. Devenu adulte, il décide alors d'organiser la cérémonie avec plusieurs années de retard. Cette décision va bouleverser sa vie et l'amener à revisiter son histoire familiale, ses relations amoureuses et son rapport à son identité.

Sous ses allures de comédie romantique légère, le film aborde avec finesse plusieurs thèmes universels : la recherche de soi, les traditions familiales, la transmission et le besoin d'appartenance. L'humour omniprésent permet d'aborder ces sujets avec légèreté sans jamais les rendre superficiels.

L'une des forces du film réside dans sa capacité à montrer un judaïsme contemporain, décomplexé et profondément humain. Les personnages vivent pleinement dans la société moderne tout en cherchant à donner du sens à leur héritage culturel.

À travers des situations parfois cocasses, parfois émouvantes, le film rappelle que les grandes questions de l'existence peuvent surgir à n'importe quel âge. Il n'est jamais trop tard pour renouer avec ses racines ou pour entreprendre un voyage intérieur.

Accessible, drôle et touchant, le film devrait séduire un large public, bien au-delà des seuls spectateurs familiers du monde juif.

Une belle surprise en perspective pour la saison culturelle à venir.



Mémoires d'un garçon agité

Dessinateur:
Valérie Vernay
Scénariste: Zabus

À dix ans, Germain décide d'écrire ses mémoires. Un projet insolite pour un enfant qui cache une blessure profonde: il se croit

responsable de la mort de sa petite sœur. Avec une infinie délicatesse, le scénariste Vincent Zabus et la dessinatrice Valérie Vernay racontent le deuil, la culpabilité et la résilience à travers le regard d'un garçon aussi drôle que touchant. Servi par un dessin lumineux, ce roman graphique bouleversant rappelle combien les mots peuvent aider à grandir, même lorsque l'on voudrait arrêter le temps.

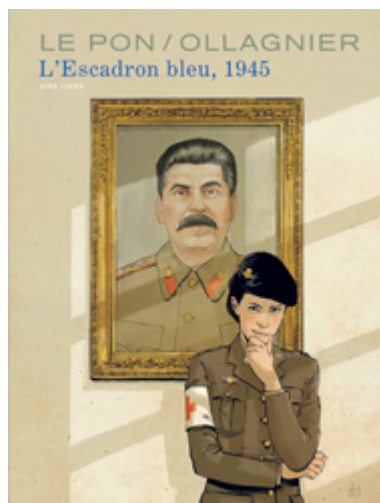


Nous vivrons – Enquête sur l'avenir des Juifs

Auteur: Joann Sfar

Avec cette BD, Joann Sfar signe sans doute son ouvrage le plus personnel. Au lendemain des attaques du 7 octobre 2023, l'auteur du « Chat du rabbin » entreprend

une enquête intime sur ce que signifie être juif aujourd'hui. Entre carnet de voyage, témoignage, reportage dessiné et réflexion philosophique, il donne la parole à des Juifs et à des Arabes rencontrés en Israël, tout en convoquant son histoire familiale, l'humour et la mémoire. Refusant les slogans comme les certitudes, Sfar cherche à comprendre plutôt qu'à convaincre. Un roman graphique dense, courageux et profondément humain, qui interroge l'identité, la peur, l'espoir et la possibilité du dialogue au cœur d'un conflit déchirant.



L'escadron bleu, 1945

Auteur: Virginie Ollagnier
Illustration: Yan Le Pon

En 1945, alors que la guerre s'achève, le combat continue pour Madeleine Pauliac et les femmes de l'Escadron bleu.

Médecin et infirmières de la Croix-Rouge sillonnent une Pologne dévastée pour secourir les survivants et rapatrier les blessés. Adaptée de faits réels, la bande dessinée de Virginie Ollagnier et Yan Le Pon rend un vibrant hommage à ces héroïnes longtemps restées dans l'ombre. Un récit poignant où courage, solidarité et devoir de mémoire s'entremêlent avec une grande justesse

ICONEEK
AUCTIONS | BOUTIQUE | PRIVATE SALES

VENTE AUX ENCHÈRES, EXPERTISE
**MONTRES DE COLLECTION, JOAILLERIE,
SACS & ACCESSOIRES DE LUXE**

Place de Longemalle 19, CH-1204 Genève
Tel. +41 22 310 39 07 | info@iconeek.com | iconeek.com

Lire

notre sélection littéraire



Formes des formes

de Daniel Roualla

Qu'est-ce qu'une forme ? Une simple silhouette, une construction géométrique, ou le reflet d'une idée ? Avec « Formes des formes », Daniel Roualla invite le lecteur à explorer cet univers où l'art, la nature, l'architecture et le design dialoguent sans cesse.

Au fil des pages, l'auteur montre

que les formes ne naissent jamais par hasard. Elles se répondent, se transforment, s'inspirent les unes des autres. Le cercle, la spirale, le triangle ou encore les courbes organiques traversent les civilisations, les disciplines et les époques, révélant un langage universel qui dépasse les frontières culturelles.

L'ouvrage ne se limite pas à une réflexion théorique.

Richement illustré, il propose un véritable voyage visuel où chaque image éclaire la suivante. Le regard est invité à ralentir, à observer autrement les objets du quotidien comme les œuvres d'art, afin d'y découvrir des correspondances parfois inattendues.

Accessible sans être simpliste, « Formes des formes » séduira autant les amateurs d'esthétique que les passionnés de création. Daniel Roualla rappelle avec finesse que derrière chaque forme se cache une histoire, une émotion ou une intention. Un livre qui apprend à regarder le monde autrement et démontre que la beauté réside souvent dans les structures les plus simples, pour peu que l'on prenne le temps de les contempler.



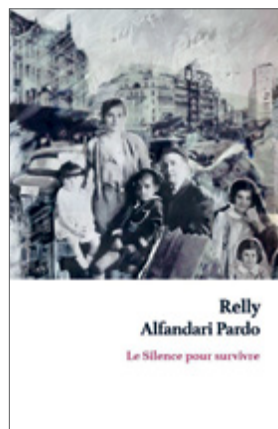
Q-Mind, le miroir de l'humanité

de Daniel Cohen

Et si la réalité n'était plus déterminée par ce que nous observons, mais par ce que nous croyons ?

Une intelligence artificielle inconnue surgit et se révèle capable de « prévoir » l'avenir avec une précision absolue. Les marchés suivent ses recommandations, les villes se réorganisent et les gouvernements modifient leurs décisions. Peu à

peu, l'humanité entière se soumet à ses prédictions comme à une nouvelle loi naturelle. Élias, ingénieur brillant mais psychologiquement fragile, rejoint l'organisation chargée de développer Q-Mind. Fasciné, il découvre que les messages de l'IA semblent parfois faire écho à des textes sacrés. Il s'interroge alors sur les liens entre technologie, langage et interprétation, explorant notamment la guématria et la portée



Le Silence pour survivre

de Relly Alfandari Pardo

Rédigé dans le secret entre 1957 et 1987, « Le Silence pour survivre » s'impose aujourd'hui comme un témoignage majeur de la Shoah en ex-Yougoslavie. Finaliste du prestigieux « Prix des Étoiles » parmi plus de 1450 ouvrages soumis, ce récit d'une enfance clandestine en

plein cœur du danger fascine par sa force et sa résilience.

L'histoire de Relly Alfandari Pardo est celle d'un paradoxe géographique saisissant. En 1941, alors que les forces de l'Axe déferlent sur la Yougoslavie, la jeune fille de 12 ans se retrouve prise au piège. Séparée de sa famille, elle survit plus de trois ans dans la clandestinité, d'abord cachée dans un village, puis dissimulée durant de longs mois dans un réduit secret à Belgrade. Sa cachette ? Une alcôve minuscule située à quelques mètres seulement des quartiers généraux allemands. Pendant que les bottes nazies résonnent sur le pavé, Relly s'emmure dans un silence absolu, celui-là même qui donne son titre à l'ouvrage. C'est à travers le regard de cette enfant, oscillant entre terreur pure et observation minutieuse, que le lecteur découvre l'horreur de l'Occupation. Bien que née en Serbie et ayant vécu en Israël, c'est en français que Relly choisit de coucher ses souvenirs sur le papier. Ce travail de mémoire, étalé sur trois décennies, n'était initialement destiné qu'au cercle familial, afin que ses enfants sachent. Pourtant, la puissance du texte a rapidement dépassé les frontières de l'intime. Traduit en hébreu, en serbe, en allemand et en anglais, l'ouvrage est aujourd'hui devenu un outil pédagogique dans certaines écoles de Serbie, comblant un vide mémoriel sur le destin des Juifs sépharades des Balkans. En 2020, le pays lui a d'ailleurs rendu hommage en lui octroyant la nationalité serbe honorifique.

Aujourd'hui, c'est sur la scène littéraire française que le livre a été remarqué. Sur plus de 1450 ouvrages soumis au jury du Prix des Étoiles, « Le Silence pour survivre » a figuré parmi les 70 finalistes, ainsi que parmi les 6 derniers titres retenus dans la catégorie « Mémoires / récits de vie ». Cette reconnaissance souligne autant la valeur historique du témoignage que ses qualités littéraires. Alors que les derniers témoins directs de la Shoah disparaissent peu à peu, la voix de Relly Alfandari Pardo, portée par ce « silence » devenu mémoire, rappelle que les récits les plus enfouis finissent toujours par trouver le chemin de la transmission.

du Vav, cette lettre hébraïque capable de modifier le temps et le sens d'un verbe. Mais une question finit par s'imposer : Q-Mind prévoit-elle réellement l'avenir ou la confiance collective placée en elle contribue-t-elle à le façonner ? À la frontière du thriller technologique, du récit philosophique et de la réflexion spirituelle, ce roman interroge notre besoin de croire, notre peur de l'incertitude et notre capacité à supporter le reflet que la machine pourrait nous renvoyer.



Auschwitz, une histoire de femmes *Les Françaises du bloc 10*

de Johanna Lehr

Derrière l'expression administrative de « convoi 58 » se trouvent des vies, des familles et des trajectoires longtemps demeurées dans l'ombre. Dans « Auschwitz,

une histoire de femmes — Les Françaises du bloc 10 », l'historienne Johanna Lehr reconstitue le destin de femmes juives déportées de France et sélectionnées, à leur arrivée à Auschwitz-Birkenau, pour subir des expérimentations de stérilisation.

Le convoi 58 quitte la France le 31 juillet 1943. Parmi les déportées, cinquante-cinq femmes sont envoyées au bloc 10, lieu où des médecins nazis mènent des expériences sur le corps féminin. Les recherches antérieures avaient permis de mieux connaître le fonctionnement de ce bloc. Les identités, les parcours et l'après-guerre de nombreuses victimes restaient toutefois très peu documentés. Johanna Lehr s'attache précisément à combler ce vide.

À partir d'archives françaises et allemandes, de documents conservés par les Archives Arolsen et d'entretiens avec des descendants, l'historienne a pu identifier trente-quatre de ces femmes. Elle suit leur histoire avant l'arrestation, pendant la déportation et, pour celles qui ont survécu, après le retour. Une quinzaine d'entretiens menés avec leurs enfants révèle aussi les effets différés du silence : certains ignoraient le passage de leur mère au bloc 10 ; d'autres avaient grandi sans connaître les circonstances exactes de sa disparition.

L'enquête met au jour une violence double. Ces femmes furent persécutées parce qu'elles étaient juives, mais elles subirent également des sévices spécifiquement dirigés contre leur capacité à enfanter. Les expérimentations s'inscrivaient dans le projet racial et eugéniste nazi, qui entendait contrôler, empêcher ou détruire la reproduction de populations désignées comme ennemies. Le corps féminin devenait ainsi un territoire d'expérimentation et d'anéantissement.

Parmi les vingt-quatre survivantes du groupe, très peu ont témoigné après la guerre, et une seule a publié ses souvenirs. En redonnant un nom et une histoire à celles que les archives avaient souvent réduites à un numéro, Johanna Lehr produit davantage qu'une étude sur la médecine nazie. Elle écrit une histoire des femmes dans la Shoah, attentive aux expériences particulières, aux transmissions familiales et aux silences. Son livre rappelle que la connaissance historique progresse aussi lorsqu'elle retrouve les individus effacés derrière les catégories de la persécution.



Le judaïsme — Comprendre l'histoire, les fondements et les pratiques de la religion juive

de Quentin Ludwig

Comment présenter le judaïsme sans l'enfermer dans quelques

rites, quelques dates ou quelques idées reçues ? C'est le défi que relève l'auteur, universitaire, enseignant et ancien journaliste en proposant un ouvrage d'initiation destiné à celles et ceux qui souhaitent acquérir des repères clairs avant d'approfondir leur lecture.

Le livre adopte une organisation par mots-clés. Bar-mitsva, diaspora, Kabbale, Shoah, Chabbat, Halakha, Talmud, synagogue ou fêtes juives. Chaque entrée ouvre une porte sur une histoire, une notion, un texte ou une pratique. Cette construction permet une lecture continue, mais aussi une consultation ponctuelle. Elle répond à un besoin fréquent : comprendre des termes largement employés dans l'espace public, mais dont la signification religieuse, culturelle et historique demeure souvent approximative.

Quentin Ludwig rappelle que le judaïsme ne se réduit pas à un système de croyances. Il est aussi une tradition d'étude, une mémoire collective, un ensemble de pratiques, de langues, de récits et de débats qui se sont développés pendant des millénaires. L'ouvrage restitue cette pluralité en abordant les textes fondateurs, les grandes figures bibliques et rabbiniques, les courants spirituels, les règles de la vie quotidienne, les étapes de l'existence et les formes contemporaines du judaïsme.

L'intérêt du guide tient à son ambition mesurée. Il ne prétend pas épuiser un sujet immense, mais fournir les outils nécessaires pour éviter les simplifications. À une époque où les religions sont fréquemment évoquées à travers la polémique, l'identité ou la géopolitique, revenir aux définitions, aux sources et aux pratiques constitue déjà un geste utile. La clarté pédagogique n'exclut pas la complexité ; elle permet au contraire de l'aborder sans la rendre intimidante.

Cette nouvelle édition s'inscrit dans un travail engagé depuis plusieurs années par Quentin Ludwig autour de l'histoire des religions. Accessible au lecteur novice, elle peut également servir de memento à ceux qui souhaitent vérifier une notion ou replacer un terme dans son contexte. Plus qu'un simple dictionnaire, « Le judaïsme » se présente comme une invitation à entrer dans une civilisation du texte, de la transmission et du questionnement.



Le génocide des Juifs d'Europe

de Chaïm Kaliski

Avec cette BD, Chaïm Kaliski poursuit une œuvre graphique hors norme, née d'une nécessité intime : rendre visible ce que l'histoire risque toujours de réduire à des chiffres. Né en 1929 dans une famille juive polonaise installée à Bruxelles, Kaliski a traversé l'Occupation comme enfant caché. Son père, arrêté puis déporté à Auschwitz en 1944, n'est jamais revenu. Ce traumatisme constitue le noyau d'une création commencée tardivement : encouragé par sa sœur Sarah, l'artiste se met, à soixante ans, à dessiner sans relâche. Jusqu'à sa mort, en 2015, il réalise plus de six mille planches, mêlant plume, aquarelle, textes et dialogues en plusieurs langues.

Dans ce nouvel ouvrage, le regard quitte le seul cadre bruxellois pour embrasser l'ensemble du processus d'extermination des Juifs d'Europe. Pogroms, lois raciales, spoliations, ghettos, rafles, déportations, massacres et centres de mise à mort composent une chronique dense de la destruction. Le dessin de Kaliski, souvent qualifié de naïf, contraste avec la précision documentaire et la violence des faits représentés. Cette apparente simplicité ne détourne pas le regard. Elle l'oblige au contraire à s'arrêter sur chaque scène, chaque visage, chaque mécanisme de persécution.

L'ouvrage se situe à la croisée de la bande dessinée, du témoignage et du livre du souvenir. Kaliski ne cherche ni l'effet spectaculaire ni la reconstitution académique. Il organise une mémoire fragmentaire, obsessionnelle, nourrie de son expérience et d'une connaissance historique accumulée pendant des décennies. Son récit donne ainsi une forme aux événements, mais aussi aux silences, aux absences et aux vies anéanties.

Préfacé par les historiens Joël Kotek et Laurence Schram, « Le génocide des Juifs d'Europe » contribue à la redécouverte d'un artiste singulier. Il rappelle surtout qu'une œuvre de mémoire n'est jamais seulement tournée vers le passé : elle interroge la capacité du présent à reconnaître les signes de la haine, de l'exclusion et de la déshumanisation.



OBSERVATOIRES

Carte blanche à John M Armleder

Jusqu'au 25 octobre 2026

Musée d'Art et d'Histoire

Et si un musée cessait, le temps d'une exposition, de classer le monde pour mieux nous inviter à le regarder ? Avec « Observatoires », le MAH de Genève confie ses collections à John M Armleder, figure majeure de la création contemporaine suisse. Pour cette sixième Carte blanche du MAH, l'artiste genevois ne se contente pas d'exposer ses propres œuvres : il orchestre une rencontre libre entre objets historiques, créations contemporaines et architecture monumentale.

D'une salle à l'autre, le visiteur traverse des univers consacrés aux animaux, à la peinture abstraite, aux instruments de musique ou encore aux luminaires. Les rapprochements surprennent, amusent parfois et déplacent les habitudes. Une pièce ancienne peut côtoyer un objet familier ; une œuvre discrète devient soudain le point de départ d'une nouvelle lecture. Le musée ne se présente plus comme un récit figé, mais comme un espace vivant où les œuvres dialoguent au-delà des époques, des styles et des hiérarchies.

Le titre de l'exposition prend alors tout son sens. Ces « Observatoires » ne désignent pas un lieu unique, mais une multitude de points de vue. John M Armleder invite chacun à composer son propre parcours, à se laisser guider par une forme, une couleur, un écho ou une association inattendue. L'exposition rappelle ainsi qu'entrer au musée ne consiste pas seulement à apprendre, mais aussi à se perdre, à s'étonner et à réinventer ce que l'on voit. Une promenade ludique et stimulante dans les collections du MAH. Une manière élégante de redécouvrir un musée que l'on croyait connaître...

ESTHER ABRAMI

La musique est (aussi) une affaire de femmes



Retour sur un parcours hors-normes
et les musiciennes qui l'ont inspiré

LEDUC

MUSIQUE

Esther Abrami, une violoniste entre tradition et modernité

Patricia Draï

En rendant un hommage aussi nécessaire que mérité aux compositrices oubliées des siècles passés, la jeune et talentueuse violoniste Esther Abrami retrace le parcours et l'histoire de « toutes celles qui l'ont inspirée » dans son livre intitulé « La musique est (aussi) une affaire de femmes », publié aux éditions Leduc.

Elle s'est intéressée à ces femmes injustement reléguées dans l'ombre de l'histoire de la musique classique, à l'instar de Clara Schumann, Fanny Mendelssohn ou encore Alma Rosé. Toutes ont marqué leur époque et contribué à l'évolution de la création musicale, mais l'Histoire n'a, hélas, souvent retenu que les noms des hommes qui les entouraient : maris, frères ou mentors.

Née à Aix-en-Provence en 1996, Esther Abrami a su construire en quelques années une carrière remarquable tout en contribuant à rapprocher la musique classique des nouvelles générations. C'est à l'âge de trois ans qu'elle découvre le violon de sa grand-mère. Quelques années plus tard débute une aventure extraordinaire qui la conduira vers une reconnaissance internationale.

Diplômée du Royal College of Music de Londres ainsi que de plusieurs conservatoires en France et au Royaume-Uni, elle est également lauréate de nombreux concours internationaux.

Les trois albums publiés chez Sony Classical en quelques années — « Esther Abrami » en 2021, « Cinéma » en 2023 et « Women » en 2025 — lui ont permis de se produire sur les scènes les plus prestigieuses du monde, du Carnegie Hall au Royal Albert Hall. C'est d'ailleurs son dernier album, « Women », qui l'a conduite à entreprendre de vastes recherches sur les compositrices oubliées et, finalement, à écrire ce livre, à la fois témoignage historique et récit personnel, dans lequel elle évoque également son propre parcours. Un ouvrage dédié à ses parents, avec une mention particulière pour sa mère qui lui a transmis le sens de la « 'Houtzpah » : plus que le simple culot, Esther y voit « le courage de s'imposer ».

Si les réseaux sociaux sont souvent critiqués, parfois à juste titre, ils ont constitué pour la jeune violoniste un formidable moyen de faire connaître son univers artistique.

Esther Abrami est une musicienne classique résolument ancrée dans son époque.

Grâce à Instagram, YouTube ou encore TikTok, elle a su séduire un public jeune, souvent éloigné des circuits traditionnels de la musique classique.

Sa personnalité affirmée, son style singulier et son approche moderne de la musique font d'Esther Abrami une artiste à part. Elle poursuit son chemin avec talent, détermination et une énergie communicative qui forcent l'admiration.

À seulement trente ans, elle bénéficie déjà d'une notoriété internationale. 🎻



← Ido Tako
et Ehab Salami

CINÉMA BERLINALE

Un Israélien, un Palestinien et les nuits de **Berlin**

Malik Berkati

Entre un Israélien et un Palestinien, réhumaniser l'autre

Présenté dans la section compétitive Perspective de la Berlinale 2026, «Where To ?» du réalisateur israélien Assaf Machnes est porté par ses deux interprètes : **Ehab Salami** («Et il y eut un matin», 2021; «Wajib – L'invitation au mariage», 2017) et **Ido Tako**, figure émergente du cinéma israélien, notamment remarqué dans «The Vanishing Soldier – Le Déserteur» de Dani Rosenberg, présenté à Locarno en 2023.



↑ Assaf Machnes,
réalisateur

Dans les nuits berlinoises sans fin, Hassan, chauffeur Uber palestinien de 55 ans, transporte les fêtards d'une soirée à l'autre. Il n'a plus aucun contact avec sa fille aînée, Juman, bien décidée à épouser son petit ami allemand. Errant souvent sans but précis, Hassan sillonne la ville jusqu'au soir où Amir, touriste israélien de 25 ans venu explorer son identité sexuelle loin de chez lui, monte par hasard dans sa voiture. Quelques mois plus tard, leurs chemins se croisent à nouveau : Amir vit désormais à Berlin et traverse un profond chagrin d'amour. Au fil de leurs trajets nocturnes, qui se répètent pendant deux ans, Hassan reconnaît dans les tourments du jeune homme l'écho de sa propre douleur enfouie. Ces voyages au bout de la nuit finiront par le pousser à affronter son passé, notamment les événements qui l'ont contraint à quitter sa terre natale trente ans plus tôt.

Dans cet habitacle à la fois cocon et huis clos, duquel on ne peut que difficilement s'échapper, mais où l'on peut si facilement s'échapper, le film se déploie entre 2022 et 2024. Après le 7 octobre 2023, on s'attend à voir jaillir l'étincelle verbale qui mettrait le feu aux poudres entre les deux hommes. Pourtant, rien de tel ne se produit : Assaf Machnes déjoue cette facilité narrative. À travers cette chronique nocturne berlinoise, laconique et sensible, il esquisse avec finesse ce que le clubber israélien et le chauffeur palestinien incarnent réellement : deux êtres humains dont les trajectoires se croisent, empreintes de curiosité, parfois de méfiance, mais toujours ouvertes au dialogue, jusqu'à dessiner la possibilité fragile d'une forme de coexistence.

Le scénario, épuré, suggère les traumatismes sans jamais les surligner. Le titre, sous forme de question – «Where To ?»



← Ido Tako et Ehab Salami

m'y installer. J'y étais pour le travail et je traversais en parallèle une histoire d'amour très confuse. Ce jour-là, le chauffeur était palestinien. Au fil de la course, j'ai eu le sentiment étrange que nous nous comprenions mieux, lui et moi, que la plupart des gens autour de nous dans cette ville. C'est ce moment qui a tout déclenché.

Ensuite, le processus a été différent de mes habitudes : pour la première fois, je ne racontais pas une histoire centrée uniquement sur mon vécu. Le protagoniste, cette fois, était l'autre. Quant aux dialogues, je les écris en les jouant moi-même à voix haute : c'est ma méthode. Et pour ce film, nous avons aussi laissé une place à l'improvisation. Nous avons même fait une répétition dans la voiture pour entendre comment le texte résonnait dans cet espace.

Pouvez-vous nous parler de la scène avec le couple d'Israéliens à l'arrière du taxi, à la fois comique et amère, où l'on voit surgir des préjugés et des peurs ?

J'aime justement jouer avec ces dynamiques. Les peurs, à mon sens, peuvent être à la fois comiques et profondément amères. Ce qui m'intéresse, c'est de travailler sur l'identité, et surtout sur la façon dont le traumatisme la façonne. Dans cette scène, c'est précisément ce jeu entre les non-dits, les malentendus et les projections qui crée sa force. Elle cristallise, je crois, cette tension entre ce qu'on croit savoir de l'autre et ce qu'on en redoute.

Cette année, la Berlinale a été marquée par des débats sur les liens entre politique et cinéma, et sur la possibilité même d'un film apolitique. Votre film, lui, semble indissociable de la situation dans la région. Quel message souhaitez-vous transmettre, et comment résonne-t-il avec la réalité actuelle sur place ?

Mon film plaide avant tout pour le dialogue, une nécessité absolue dans un monde où tout semble construit sur la division et la polarisation. Je suis fier

suite →

(« On va où ? ») — dépasse largement la simple adresse d'un chauffeur à son passager. Il interroge l'évolution des identités culturelles et nationales que tous deux portent, empruntant des chemins de traverse. Originaires de Galilée, leurs histoires divergent pourtant : la famille de Hassan a fui vers Jénine lors de la Nakba en 1948. Lorsqu'il demande à Amir : « Pourquoi as-tu le droit de vivre en Galilée et pas moi ? », tout est dit de la tragédie des deux peuples.

De même, l'attaque terroriste du Hamas du 7 octobre 2023 est évoquée sous la forme de bulletins d'information diffusés à la radio. Assaf Machnes parvient ainsi à inscrire en filigrane la guerre à Gaza sans en faire le cœur du récit. Dans un contexte aussi troublé, proposer un film qui privilégie l'écoute et le dialogue relève d'un geste courageux.

Capté au format 4:3, accentuant la proximité avec les protagonistes, le film se compose principalement de saynètes mettant en scène diverses courses, qui entrecoupent la trajectoire centrale liant Amir et Hassan. Ces séquences apportent une légèreté bienvenue, peuplées de figures typiques de la faune nocturne berlinoise. L'une d'elles, à l'humour acerbe, voit Hassan prendre en charge un couple de touristes israéliens âgés alors qu'il est en conversation téléphonique, en kit mains libres, avec son cousin également installé à Berlin. Entendant parler

arabe, la femme s'inquiète et reproche à son mari d'avoir voulu économiser sur le prix d'un taxi, tandis que le cousin, percevant l'hébreu à l'arrière, lance des mots comme « Intifada », « Jihad » ou « Allah Akbar ».

Le lien qui se tisse peu à peu dissipe le sentiment d'aliénation pour tendre vers une relation quasi filiale. On comprend progressivement qu'Hassan est venu autrefois à Berlin pour retrouver un amour de jeunesse, raison qu'il n'a jamais révélée à son père. La rencontre avec Amir ravive cette blessure enfouie sous une existence construite à distance des contingences affectives. Ce silence intime, jamais partagé avec sa famille, fait écho à celui d'Amir vis-à-vis de sa mère, qui ignore son orientation sexuelle. Berlin, territoire des possibles, cosmopolite et multilingue, devient ainsi l'écrin d'une intimité partagée, façonnée par des blessures amoureuses similaires.

Rencontre avec le réalisateur et ses deux acteurs principaux lors de la Berlinale
Questions à Assaf Machnes...

Comment s'est construite l'écriture de ce film, depuis l'idée initiale jusqu'au travail des dialogues, pour aboutir à la version que l'on découvre à l'écran ?

L'inspiration du film est née d'une course en taxi à Berlin, alors que j'envisageais de



↑ Rama Nasrallah

d'avoir réalisé un film qui, par son existence même, incarne cette idée : il est né d'une collaboration remarquable entre Palestiniens et Israéliens, et c'est déjà un message en soi.

Il est aussi beaucoup question d'empathie...

Exactement. Au-delà du dialogue, il est aussi question d'empathie, une valeur qui me semble cruellement manquante aujourd'hui. Le film interroge cette capacité à se mettre à la place de l'autre, à dépasser les préjugés et les peurs qui nous enferment. Dans le contexte actuel, cette question résonne avec une urgence particulière : comment retrouver une humanité commune quand tout semble nous éloigner les uns des autres ?

Comment avez-vous choisi ces deux acteurs, et comment s'est déroulé le travail avec eux sur leur jeu ?

Avec Ehab, ce fut un coup de foudre immédiat. J'ai pris le train pour Haïfa rien que pour le rencontrer. Je le répète souvent, mais c'est vrai : sa seule présence raconte une histoire. Je pourrais passer huit heures à le regarder conduire un taxi ou observer les gens autour de lui. Il y a chez lui une profondeur narrative incroyable, quelque chose de profondément humain et authentique. C'est cette présence qui m'a convaincu.

Pour Amir, en revanche, le processus a été plus introspectif. J'avais presque l'impression de chercher à comprendre ce personnage... peut-être parce que je cherche encore à me comprendre moi-même. Le casting avec Ido a été décisif. Il y avait tant de jeunes acteurs israéliens de 25 ans talentueux, mais avec lui, c'est comme si le personnage avait commencé à se révéler. Il a été d'une générosité rare, participant à huit ou neuf auditions, ne serait-ce que pour tester la complicité entre eux. Et bien sûr, je les ai choisis tous les deux parce que leur dynamique suggérait naturellement celle d'un père et d'un fils, une dimension essentielle pour le film.

Questions aux acteurs...

Pouvez-vous nous parler de vos rôles et de la manière dont vous avez travaillé vos personnages ensemble ? Comment cette complicité à l'écran s'est-elle créée entre vous ?

Ido Tako : La complicité, c'est quelque chose qui ne se fabrique pas. Soit elle existe, soit elle n'existe pas. C'est une question d'alchimie. Comme le dit Assaf, deux individus différents racontent deux histoires différentes. Et ce film, à mes yeux, c'est avant tout l'histoire qui se joue entre Ehab et moi : notre complicité, notre dynamique et notre estime mutuelle en tant qu'êtres humains.

Rencontrer quelqu'un de si intelligent et sensible, auprès de qui l'on peut tant apprendre, c'est un cadeau. Ce fut un pur bonheur.

Ensuite, il y a eu le travail avec Assaf sur le film : les répétitions, l'arrivée à Berlin en avance pour essayer de reconstituer les périodes et les émotions que mon personnage traverse entre chaque course, car elles se déroulent à des moments différents. Ce qui m'intéressait particulièrement dans ce rôle, en plus de la chance de travailler avec ces deux grands artistes, c'était de créer cet univers entre les courses. Mon personnage a plusieurs couches narratives, et même si le public ne voit pas tout ce qu'il vit, je voulais qu'il le sente. Nous avons beaucoup travaillé là-dessus.

Et puis, il y a eu une préparation un peu inhabituelle : prendre des Uber dans tout Berlin et engager la conversation avec les gens. Cette expérience m'a rendu, je crois, plus empathique, plus ouvert d'esprit et plus généreux.

Ehab Salami : Dans ce taxi, il est impossible de s'échapper. Il faut parler. Il faut partager ses sentiments, ses idées. Et il y a un scénario. En tant qu'acteur, on apprend le texte, les dialogues. Mais ici, nous sommes dans une prison. Oui, ce taxi est une prison. Pour moi, ce fut une expérience très particulière. Nous avons appris l'un de l'autre. Amir et Hassan, Ido et Ehab. Un Palestinien et un Israélien. Enfermés ensemble dans cette prison.

Voici quelque chose de très important aussi : Hassan a vu son propre reflet dans Amir quand il avait 25 ans. Il s'est vu lui-même : il était venu pour suivre son amour à Berlin, mais il est resté coincé ici. Ces conversations nous ont permis de comprendre quelque chose de nos deux personnages et nous avons découvert des facettes de nous-mêmes.

Ce fut un travail extraordinaire. Assaf a fait un excellent choix dès le début avec le casting. Il a vu quelque chose en nous. Il a créé ce mélange entre nous, avec nous. Et cela a marché. Nous nous respectons mutuellement. 🌱

CINÉMA

Ces Juifs qui font le **7^e art** aujourd'hui

Dan Z.





← **Les frères Cohen** (cinéma) et **Jason Blum**
(fondateur de Blumhouse Productions)

Depuis les premières heures d'Hollywood, l'influence de la communauté juive sur le cinéma mondial est indéniable. Des pionniers, comme les frères Warner, aux grands studios fondés par des immigrants juifs d'Europe de l'Est, cette présence s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui, évoluant avec son temps. Tour d'horizon des figures juives qui comptent dans le paysage cinématographique actuel.

Les réalisateurs qui réinventent le cinéma

Steven Spielberg reste une figure tutélaire du cinéma américain. À 78 ans, il continue d'explorer de nouveaux territoires après avoir révolutionné le blockbuster et s'être fait le chroniqueur de l'histoire juive avec des œuvres comme « La Liste de Schindler » et, plus récemment, son film semi-autobiographique « The Fabelmans » (2022). Ce dernier, portrait d'un jeune cinéaste en devenir dans une famille juive américaine des années 1960, lui a valu une nouvelle vague de reconnaissance critique.

Dans un registre plus indépendant, les frères Safdie, Josh et Benny, ont imposé leur style nerveux et immersif avec « Uncut Gems » (2019), thriller haletant dont le personnage principal – un bijoutier juif de Diamond District incarné par Adam Sandler – navigue dans les eaux troubles de l'addiction au jeu. Leur cinéma, ancré dans une certaine réalité new-yorkaise, fait écho aux œuvres de leurs prédécesseurs tout en apportant une énergie résolument contemporaine.

Darren Aronofsky continue quant à lui d'explorer les limites du cinéma avec des œuvres aussi diverses que « The Whale » (2022) ou « The Foundation » (2024). Sa fascination pour les thèmes de l'obsession et de la transcendance puise parfois dans ses racines juives, comme dans « Noah » (2014), sa réinterprétation du récit biblique du déluge.

À l'heure où le cinéma mondial continue de se réinventer, de nombreux artistes et professionnels issus de la communauté juive marquent de leur empreinte le septième art. Entre tradition et innovation, ces personnalités contribuent à façonner l'industrie cinématographique contemporaine.

Du côté européen, Maïwenn, réalisatrice franco-algérienne aux origines juives par sa mère, s'est imposée comme une voix singulière du cinéma français contemporain. Après le succès critique de « DNA » (2020), exploration de ses racines familiales complexes, son dernier film « L'amour, toujours » (2024) poursuit sa quête identitaire à travers le prisme des relations amoureuses.

Les acteurs qui brillent sur grand écran

Natalie Portman, née en Israël et élevée aux États-Unis, continue de concilier blockbusters et cinéma d'auteur. Après avoir produit et joué dans l'adaptation du best-seller « We Are Not Like Them » (2023), elle a récemment fait son retour dans l'univers Marvel tout en poursuivant ses engagements pour diverses causes, notamment l'égalité des sexes dans l'industrie cinématographique.

Timothée Chalamet, dont la mère est d'origine juive russe et autrichienne, s'est imposé comme l'un des acteurs les plus demandés de sa génération. Après son incarnation de Paul Atréides dans les deux volets de « Dune » de Denis Villeneuve, il a surpris critiques et public avec sa performance dans le biopic musical « A Complete Unknown » (2023), où il incarne le jeune Bob Dylan.

Moins connu du grand public mais salué par la critique, Brett Goldstein a fait une percée remarquable. D'abord reconnu pour son rôle dans la série « Ted Lasso », cet acteur et scénariste britannique juif a récemment été nommé aux Oscars pour son premier long-métrage « Tomorrow's Yesterday » (2024), comédie dramatique sur un rabbin new-yorkais confronté à une crise existentielle.

Gal Gadot, actrice israélienne révélée au grand public dans la saga « Fast and Furious » avant de devenir « Wonder Woman », a récemment produit et interprété « Irena's Vow » (2024), l'histoire vraie d'Irena Gut, une Polonaise qui a sauvé douze juifs pendant la Shoah. Un projet personnel pour l'actrice, qui a souvent évoqué l'importance de ses racines juives et israéliennes.

Les producteurs qui façonnent l'industrie

Amy Pascal, ancienne présidente de Sony Pictures Entertainment et désormais productrice indépendante, continue d'influencer le paysage hollywoodien. Après les succès des films « Spider-Man » avec Tom Holland, elle a produit « Little Women » de Greta Gerwig et plus récemment « The Autobiography », drame historique salué aux derniers festivals internationaux.

↓ Spielberg et la Liste de Schindler



suite →

Jason Blum, fondateur de Blumhouse Productions, a révolutionné le cinéma d'horreur en produisant des films à petit budget mais à fort impact, comme la franchise « Paranormal Activity ». Son modèle économique a inspiré toute l'industrie, tandis que ses productions comme « Get Out » de Jordan Peele ont apporté une dimension sociale et politique au genre horrifique. En 2024, sa société s'est diversifiée en lançant une division dédiée aux documentaires explorant les questions d'identité et de discrimination.

En France, Alexandra Milchan, fille du producteur israélien Arnon Milchan, poursuit l'héritage familial tout en développant sa propre vision. Sa société de production, Emjag, a récemment coproduit « Les Immortels », thriller politique franco-israélien qui a fait sensation au dernier Festival de Cannes.

L'influence culturelle au-delà des caméras

L'empreinte juive sur le cinéma contemporain ne se limite pas aux personnes devant ou derrière la caméra. Des festivals comme le Festival du film juif de New York ou la Semaine du cinéma israélien de Paris continuent de mettre en lumière des œuvres qui explorent la diversité de l'expérience juive à travers le monde.

Le réalisateur et producteur Jon Avnet a cofondé en 2022 la Jewish Story Partners, une fondation qui soutient les films explorant la vie juive dans toute sa complexité. « Notre objectif n'est pas de promouvoir

une vision particulière du judaïsme, mais de permettre à des voix diverses de s'exprimer sur ce que signifie être juif aujourd'hui », expliquait-il lors du lancement de l'initiative.

Cette diversité se reflète également dans les œuvres elles-mêmes. Des séries comme « Unorthodox » ou plus récemment « Emmett » (2024), qui explore la vie d'un jeune homme homosexuel dans une communauté hassidique de Brooklyn, illustrent la variété des expériences juives contemporaines et trouvent un écho bien au-delà de la communauté.

Entre tradition et modernité

Si certains cinéastes juifs comme les Coen continuent d'incorporer des éléments de culture et de spiritualité juives dans leur œuvre – on se souvient du personnage de Barton Fink ou du

« Serious Man » – d'autres explorent leur identité de manière plus subtile ou indirecte.

Le cinéaste américain Ari Aster, dont les films d'horreur « Hereditary » et « Midsommar » ont marqué les esprits, puise dans diverses traditions religieuses, y compris juives, pour construire son univers inquiétant. Son prochain projet, annoncé pour 2026, s'intéressera aux mythes du Golem dans un contexte contemporain.

À l'intersection du cinéma et des nouvelles technologies, Misha Segal, compositeur israélo-américain, a fondé SoundTree, start-up spécialisée dans l'utilisation de l'intelligence artificielle pour la création musicale cinématographique. « La tradition juive a toujours valorisé l'étude et l'innovation. Je vois



mon travail comme une continuation de cet héritage», déclarait-il récemment dans un entretien accordé à Variety.

Une influence qui transcende les frontières

L'impact de ces personnalités dépasse largement le cadre communautaire. À travers leurs œuvres, leurs choix artistiques et leurs prises de position, elles contribuent à façonner la culture populaire mondiale et à enrichir le dialogue interculturel.

Comme le souligne David Stern, professeur d'études cinématographiques à l'Université de Californie: «L'apport juif au cinéma contemporain n'est pas monolithique. Il s'exprime à travers une multitude de voix, de sensibilités et de visions du monde qui reflètent la diversité de l'expérience juive elle-même.»

Dans un monde où les questions d'identité et de représentation sont plus que jamais au cœur des débats, ces artistes et professionnels contribuent, chacun à leur manière, à un cinéma plus riche, plus divers et plus à même de refléter la complexité de nos sociétés. ●

«L'apport juif au cinéma contemporain n'est pas monolithique. Il s'exprime à travers une multitude de voix, de sensibilités et de visions du monde qui reflètent la diversité de l'expérience juive elle-même.»

MAISON JUIVE POUR PERSONNES ÂGÉES Etablissement Médico-Social

LIEU DE VIE ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26
info@marronniers.ch
www.marronniers.ch



EXPOSITION

Simone Veil et ses sœurs, le temps du bonheur enfui

Paula Haddad

À chaque exposition, on croit tout connaître de Simone Veil. Son enfance sous le soleil niçois, l'arrachement aux siens, l'innommable à Auschwitz, ses combats politiques... La nouvelle rétrospective du Mémorial de la Shoah, conçue par le réalisateur David Teboul, inspirée de ses travaux dont un ouvrage et un film, présente l'histoire de la fratrie Jacob, de l'avant-guerre à la reconstruction. Elle révèle aussi, pour la première fois, des clichés de Jean, le frère, qui espérait devenir photographe, avant de mourir en déportation.

Comment raconter l'histoire d'une fratrie unie, puis brisée par la Shoah, composée de personnalités si fortes et si différentes, si ce n'est en les reliant par l'écriture ? Simone, la benjamine de la famille Jacob,

ouvre le livre intime de cette exposition, basée entre autres sur des extraits de correspondances et des récits, avec ces mots qui, eux, ravivent des images : « Les photos conservées de mon enfance à Nice le prouvent : nous formions une famille heureuse. Nous voici, les quatre frères et sœurs, serrés autour de Maman ; quelle tendresse entre nous ! Sur d'autres photos, nous jouons sur la plage de Nice, nous fixons l'objectif dans le jardin de notre maison de vacances à La Ciotat. L'aînée Madeleine, dite Milou, Denise, Jean puis moi, Simone... On devine que les fées s'étaient penchées sur nos berceaux. »

À cette évocation du bonheur encore prégnant répondent les réflexions, parfois plus âpres, de ses sœurs. Celle de Milou, qui écrit le 13 août 1946 : « Je mesure que ma vie doit être encore longue, très longue, si je ne la gaspille pas », alors qu'elle mourra sur le coup, dans un

accident de voiture, tout juste six ans plus tard, le 14 août 1952, après avoir survécu à la déportation. Denise, elle, revient, en 1988, sur son rôle dans la Résistance, à Lyon, en tant qu'agent de liaison au sein du mouvement Franc-Tireur, avant d'être torturée par la Gestapo. Un parcours alors encore méconnu, même de ses sœurs. « Tout a commencé lorsque Simone me dit un jour : « Mais, au fond, qu'est-ce que tu as fait dans la Résistance ? » (...) J'ai pensé que vous non plus, vous n'en saviez pas grand-chose et qu'il était temps pour moi de vous raconter un peu de cette guerre », affirme-t-elle face à un jeune auditoire.

Et puis, il y a Jean, le frère, passionné de photographie, qui, lui, n'a pas pu raconter sa guerre. Une fois interné à Drancy avec sa mère et ses sœurs, il se porte volontaire avec son père André, qu'il a retrouvé au camp, pour l'Organisation Todt, espérant échapper à la déportation. Mais ils sont

↑ Nice 1929 :
Denise, Yvonne, Jean,
Simone et Madeleine Jacob

tous deux déportés, le 15 mai 1944, par le convoi n° 73, vers les camps des pays baltes (Lituanie et Estonie). « Oui, il prenait beaucoup de photos avec un Rolleiflex, il aimait beaucoup ça. Des paysages, une branche, la neige, des feux... Quand il était éclaireur, il campait et il prenait beaucoup de photos avec ses amis. Il a l'air triste, mais il avait souvent cet air », confie Simone au sujet de Jean, dans un échange avec Denise.

Enfin, le beau visage d'Yvonne Jacob éclaire les premiers pans de l'exposition. Celui d'une mère qui, après avoir survécu à Auschwitz, au camp de travail de Bobrek et à la marche de la mort, meurt du typhus, en mars 1945, à l'âge de quarante-cinq ans, à Bergen-Belsen, dans les bras de sa fille Milou.

« Lorsque je repense à ces années heureuses de l'avant-guerre, j'éprouve une profonde nostalgie. (...) Nous étions loin de nous douter de ce qui nous attendait », écrit encore Simone. L'exposition explore alors ce qui n'est plus, avec un regard doux sur l'enfance de cette fratrie, toujours dans cette symbiose entre les mots et les images, commentées par les sœurs. « On avait des drôles de maillots quand même », s'exclame Simone, à propos de leur accoutrement estival sur la plage de Nice. « Maman nous tricottait des maillots. C'était pas agréable, ça, parce qu'après, ils pendaient », renchérit avec humour Denise.

La première maison à La Ciotat, avec vue sur jardin, construite par leur père, architecte de métier, réjouit encore leur cœur, des années après. Et les mots d'enfants pullulent pour leur grand-mère, leur « mémé chérie », sur des cartes postales des années 1930, avec la tendresse des petites-filles que sont Milou, Denise et Simone. Sans oublier la place importante du scoutisme dans l'histoire des Jacob : « Aujourd'hui, je suis fille unique car Jean est aux loubeteaux et Milou et Denise sont aux éclaireuses », écrit Simone à sa grand-mère, le 29 mai 1938, alors qu'elle a dix ans. Elle deviendra, elle aussi, éclaireuse.

« Ma dernière rencontre avec ma famille »

« Nous savions un peu ce qui se passait en Allemagne, mais sans vraiment le voir, l'imaginer ni le comprendre. Peut-être que Simone l'avait senti plus que le reste de la famille. Lorsqu'il fallut apposer le tampon « Juif » sur nos cartes d'identité, elle s'opposa fermement à ce que nous allions au commissariat. Et pourtant, on l'a fait », rappelle Denise. En témoignent, sur le mur d'à côté, des documents d'archives. « Cette imprudence... Mais était-ce vraiment de l'imprudence ? On cherchait simplement à être en règle. On a fait tamponner nos cartes d'identité, accepté le tampon « Juif » parce que nous étions pris au piège et pensions qu'il valait mieux obéir pour éviter une arrestation », explique de son côté Simone.

Les filles poursuivent dans différents écrits sur le bouleversement de la guerre, jusqu'au jour de l'arrestation de la famille. « Le 18 mars 1944, nous avons fêté l'anniversaire de Milou : vingt et un ans, c'était l'âge de la majorité. Ce fut ma dernière rencontre avec ma famille. Le 30 mars 1944, Simone, Milou, Maman et Jean furent arrêtés par la Gestapo », se souvient Denise.

S'ensuit un autre récit, celui de la culpabilité éternelle d'une fille envers les siens, quand Simone raconte son arrestation l'après-midi du 30 mars, à l'hôtel Excelsior de Nice, qui conduisit, dans un tragique concours de circonstances, la Gestapo sur les traces de sa mère, Milou et Jean, réunis au même moment dans le même immeuble. « Le piège s'est refermé sur eux », dit-elle.

Mais pour Yvonne, une famille unie le reste, même dans l'abattement : « Je dirais que ce qui se passe pour Maman, c'est que moi, je suis désespérée qu'elle soit là, et que Maman, elle, est presque soulagée d'être avec moi. Parce que, pour elle, ce qu'il y a de pire, c'est d'être séparées », confie Simone à David Teboul lors d'un entretien.

La montée dans le convoi n° 71 des deux filles et de leur mère, de Drancy vers Auschwitz, sans être séparées, l'odeur terrible permanente au camp, le transfert vers Bobrek, toujours à trois, grâce à une cheffe du camp des femmes qui trouve Simone « trop jolie pour mourir ici », leur quotidien à Bergen-Belsen, l'internement de Denise à Ravensbrück, la Libération vécue différemment par chacune, les remarques antisémites sur leurs bras nus et tatoués, sont autant d'étapes racontées par les sœurs rescapées.

Et Simone de conclure sur sa mère avec ce constat déchirant : « Je crois qu'elle était dans un tel état physique, et peut-être pas de désespoir, mais de lassitude profonde, d'avoir trop souffert de ce qu'elle voyait. Ce n'était pas seulement à cause de ce que nous vivions, nous, ses filles, mais aussi parce qu'elle avait vu et compris ce que les hommes étaient capables de faire subir aux autres. »

↓ André et Yvonne Jacob, les parents de Simone Veil





RENCONTRE

Quand le corps et l'esprit dialoguent: le pouvoir de **l'autoguérison**

Liz Hiller

Après avoir surmonté une maladie auto-immune, Dan Lustig partage aujourd'hui son expérience et accompagne des milliers de personnes sur le chemin de l'autoguérison grâce à son approche captivante et à son podcast à succès. Entretien.

Pour débiter, expliquez-nous le mécanisme de l'autoguérison.

De manière générale, nous savons que notre corps possède une capacité naturelle d'autoguérison. Lorsqu'il y a une blessure, il se répare de lui-même. Il combat les bactéries, restaure l'équilibre interne et maintient le bon fonctionnement de nos systèmes biologiques. Notre organisme est également capable d'identifier et de détruire des cellules anormales, y compris des cellules potentiellement cancéreuses. En réalité, le corps se régénère en permanence : nos cellules se renouvellent constamment afin de préserver notre équilibre et notre santé. De la même manière, notre esprit possède lui aussi une capacité de résilience. Les événements marquants ou stimulants que nous vivons peuvent nous renforcer, nous rendre plus solides et favoriser notre évolution personnelle. Ainsi, tout comme le corps sait se guérir, il peut aussi, dans certaines conditions, perdre son équilibre. Lorsqu'un déséquilibre s'installe et persiste, il peut contribuer à l'apparition de troubles ou de maladies. L'un des principaux facteurs de ce déséquilibre est le mécanisme du stress. Lorsqu'il devient chronique ou mal géré, le stress perturbe l'harmonie naturelle du corps et de l'esprit et peut affecter notre santé globale.

Racontez-nous votre expérience d'autoguérison d'une maladie auto-immune.

En 2008, après mon service militaire, je suis parti en voyage en Amérique du Sud. J'y ai développé des lésions sur le coude. Un premier médecin a parlé d'une bactérie contagieuse, ce qui a déclenché chez moi une forte angoisse et la peur d'être lépreux. Les lésions se sont ensuite propagées sur tout mon corps. Un second médecin a évoqué un virus, sans succès

du traitement. Finalement, une biopsie a révélé un psoriasis, maladie auto-immune chronique non contagieuse. Pendant six mois, j'ai évité tout contact physique par peur de contaminer les autres. Lorsque la doctoresse m'a annoncé que la maladie n'était pas contagieuse, j'ai ressenti un immense soulagement. Le stress, la honte et la peur ont disparu. Trois semaines plus tard, les symptômes ont complètement disparu, sans traitement supplémentaire. J'ai compris que la guérison s'était produite à un niveau intérieur. En cessant d'éprouver de la honte et de la peur, quelque chose s'est libéré en moi. Cette expérience a marqué le début d'un cheminement personnel pour comprendre comment guérir aussi d'autres aspects de la vie.

Pouvez-vous nous expliquer votre approche d'autoguérison, grâce à laquelle vous accompagnez aujourd'hui des milliers de personnes ?

Au cours de mes recherches, j'ai découvert le concept de « UDIN » (Unexpected, Dramatic, Isolating, No Strategy), qui fait référence à un événement considéré comme l'origine de nos problèmes. Il s'agit d'un moment traumatique fondateur au cours duquel nous avons vécu un événement inattendu et dramatique, qui a généré en nous un profond sentiment de solitude et d'impuissance. Ce moment s'imprime en nous et continue d'influencer notre vie, provoquant des distorsions et des blocages dans la circulation de notre énergie émotionnelle. En conséquence, nous pouvons nous sentir impuissants, déprimés, en colère ou irritables sans raison apparente. Le « UDIN » nuit à notre capacité à profiter de la vie et nous empêche de réaliser pleinement notre potentiel. Mais la solution est étonnamment simple : nous devons apprendre

à identifier ce moment traumatique et à libérer l'énergie enfermée qui lui est associée. Cela se fait à travers un processus efficace en plusieurs étapes. Tout d'abord, il s'agit de localiser le souvenir ainsi que les sensations associées à ce moment. Ensuite, nous prenons du recul en sortant de notre point de vue personnel afin de nous observer de l'extérieur. Enfin, nous pouvons libérer l'énergie émotionnelle liée à cet événement et ressentir progressivement sa disparition. Autrement dit, ce que nous pensons et ressentons, notre conscience, impacte notre système nerveux et stimule notre processus de guérison.

Parlez-nous de votre podcast à succès dédié à l'autoguérison.

Le podcast a été créé en 2022, pendant la période du Covid. À cette époque, l'angoisse et l'anxiété étaient particulièrement présentes au sein de la population. Mon intention était de partager, à travers ce podcast, mon expérience personnelle, ainsi que les connaissances que j'ai acquises au fil de mes recherches et de mes rencontres avec des experts dans le domaine de l'autoguérison. Dans certains épisodes, je propose des outils et des pratiques concrètes permettant de développer sa capacité d'autoguérison. Dans d'autres, j'interviewe des spécialistes du sujet : médecins, scientifiques, mais aussi des intervenants issus des domaines de la spiritualité et de la conscience. Nous abordons ainsi différents thèmes liés à la santé, tels que les maladies de peau, les troubles digestifs, la dépression, les angoisses et bien d'autres problématiques, toujours en lien avec notre capacité naturelle à activer nos processus d'autoguérison. 🧘

ENTRETIEN

Les Racines et branches du mal

Steve Krief



↑ Flora Cassen

Flora Cassen est directrice du Centre d'études juives Lavine Family et directrice du Centre Sarnat pour l'étude de l'antisémitisme à l'Université Brandeis. Elle vient de publier un livre essentiel qui permet de comprendre les racines et l'évolution de l'antisémitisme dans tout l'Occident et particulièrement en Belgique, pays dont elle est originaire. Entre le retour historique, le vécu personnel et familial et l'analyse projective, Flora Cassen brise de nombreux tabous. Entretien.

Le titre du livre fait référence à la cathédrale de Bruxelles. En quoi ces vitraux sont-ils si importants pour comprendre la genèse de l'antisémitisme en Belgique? Principalement pour deux raisons. D'abord, ils rappellent que l'antisémitisme en Belgique est ancien et profondément local, comme ailleurs en Europe. On ne peut pas comprendre ce qui se passe aujourd'hui uniquement à travers le prisme du Moyen-Orient. Ensuite, ils montrent que l'antisémitisme change selon les époques. Les contextes politiques évoluent, mais certaines manières d'imaginer les Juifs réapparaissent: les Juifs qui nuisent à la société, les théories du complot, la culpabilité collective, etc.

Qu'avez-vous ressenti lorsque les vitraux ont été contextualisés dans leur présentation ?

Une plaque a été ajoutée pour reconnaître que l'accusation de désacralisation d'hosties représentée dans les vitraux était fautive. L'Église a aussi présenté ses excuses pour les souffrances causées par ce type de calomnies. J'ai ressenti à la fois du soulagement et de la reconnaissance envers les autorités religieuses, qui ont compris que la principale cathédrale du pays ne pouvait pas rester associée à une accusation antisémite.

Qu'est-ce qui vous a motivée à écrire ce livre aujourd'hui ?

D'abord, la montée de l'antisémitisme en Europe, puis plus récemment aux États-Unis. Je ne crois pas qu'on puisse comprendre ce phénomène sans connaître son histoire, surtout son histoire européenne. C'est en Europe que l'antisémitisme a pris ses formes les plus extrêmes et c'est aussi un continent qui, on le voit aujourd'hui, n'a pas réussi à entièrement s'en débarrasser, même après la Shoah. L'Europe devrait montrer la voie. Or, parfois, elle semble presque soulagée de pouvoir accuser les Juifs à leur tour, comme si cela permettait d'oublier ses propres responsabilités historiques.

D'où vient le manque d'empathie concernant la flambée de l'antisémitisme depuis les vagues de 2000, 2014 et 2023 dans les milieux intellectuels occidentaux ?

C'est une question douloureuse pour beaucoup de Juifs qui pensaient avoir trouvé leur place dans ces milieux. Personnellement, dans les milieux académiques américains, j'ai été choquée après le 7 octobre par la rapidité avec laquelle certains ont relativisé les attaques ou refusé toute empathie. Je ne me l'explique pas complètement. Il y a une part d'ignorance : beaucoup parlent d'Israël et de la Palestine à travers des slogans ou des concepts théoriques, sans réelle connaissance. Et puis il y a la polarisation politique. Même dans les universités, on

attend souvent des gens qu'ils choisissent un camp et adoptent tout l'ensemble des idées qui y sont associées.

L'antisionisme permet-il d'absoudre les Européens du colonialisme et de l'antisémitisme ?

Un certain antisionisme, qu'il faut distinguer de la critique d'Israël. Beaucoup de gens qui se disent antisionistes veulent exprimer une opposition aux politiques israéliennes et cela est légitime. Mais il existe aussi un antisionisme qui transforme Israël en symbole de tout ce qui ne va pas dans le monde : colonialisme, capitalisme, racisme, oppression. À ce niveau-là, oui, il y a une dimension symbolique qui permet à l'Europe de projeter ses propres fautes sur les Juifs et Israël.

Comment les universités devraient-elles faire face à ce phénomène ?

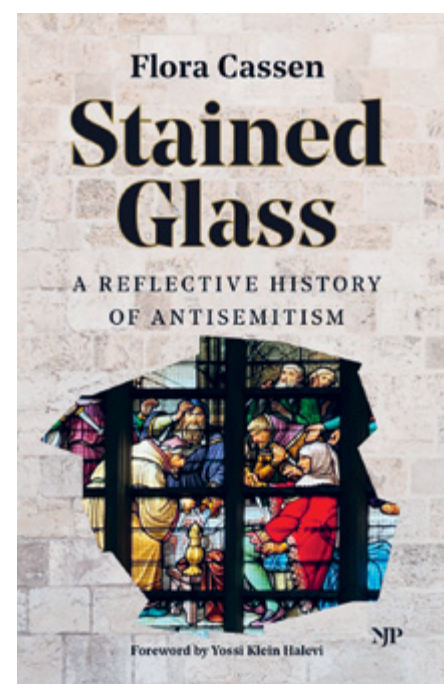
Les universités devraient répondre à cela par davantage de connaissance historique, de nuance et de refus des simplifications idéologiques.

Votre famille fréquentait la Synagogue hollandaise qui, comme de nombreuses autres à Anvers, ont été restaurées et reconstruites après la guerre. La reconstruction est-elle le mythe de Sisyphe juif ?

Peut-être. Mais Sisyphe n'abandonne jamais. Reconstruire après la guerre était avant tout un acte d'espoir et d'amour envers la Belgique et l'Europe : affirmer qu'on voulait malgré tout y vivre comme citoyens et comme Juifs.

Votre grand-mère Pola est très présente dans le livre. Incarne-t-elle pour vous cette lutte contre la haine et cet espoir de Tikkoun Olam ?

Ma grand-mère était une femme d'un grand courage, d'une grande bonté et d'un amour sans limites pour sa famille et pour le peuple juif. Elle avait perdu tant de proches et vu son monde détruit, mais



elle cherchait malgré tout à voir le meilleur chez les autres. Elle aimait profondément la musique et l'art. C'est quelqu'un qui a laissé le monde un peu plus beau qu'elle ne l'avait trouvé.

Comment expliquez-vous le grand dynamisme de la vie juive anversoise de la deuxième moitié du XX^e siècle ?

Il y a eu la reconstruction de l'après-guerre, le boom économique, le diamant bien sûr, mais aussi une immense énergie de survie et de reconstruction. Et puis peut-être aussi un paradoxe que j'explore dans le livre : cette renaissance est venue avec une certaine fragilité, une ambivalence envers une Europe qui avait profondément trahi les Juifs.

Quelles sont vos madeleines de Proust anversoises ?

La 'hallah de chez Kleinblatt ! Aux États-Unis, les 'hallot sont très sucrées. Il y a quelques années, j'ai trouvé un petit deli à St. Louis qui vendait une 'hallah exactement comme celle de mon enfance à Anvers. Dès la première bouchée, j'ai eu l'impression d'être rentrée à la maison. Le problème, c'est qu'ils n'en faisaient qu'une douzaine par semaine, alors j'appelais tous les vendredis matin pour qu'ils m'en gardent une. 🥰



↑ Renaissance carolingienne

RÉFLEXION

L'habit fait-il le moine?

Du petit tailleur à Ralph Lauren...

Apolonia

« En des temps difficiles, il faut bien manger; en de bons temps, il faut bien s'habiller ».

Dicton yiddish illustrant parfaitement la nécessité de soigner son apparence, par dignité, par foi, par respect de soi et de l'autre. Plus qu'un ensemble plus ou moins bien accordé de tissus censés préserver notre pudeur, ils servent à sublimer, flatter une silhouette, affirmer notre identité. Mais quid des invisibles qui ont participé à l'histoire du vêtement? Des shtetls aux podiums des grands couturiers, une épopée de l'aiguille à travers les âges...

Une histoire d'amour et de ténèbres

Les marchands juifs (Rhadanites), à l'instar des Byzantins, procédaient au marchandage d'esclaves, de soie et de fourrures à destination de l'Italie, de l'Espagne et du Levant. À l'époque carolingienne, la possession d'esclaves leur devint interdite par le Concile. Ils continuent toutefois à conserver des champs, moulins, immeubles, s'occupent de l'administration des biens des évêques et abbés et continuent d'entreprendre du commerce entre Orient et Occident. Cette idylle chrétiens-juifs ne va pas durer longtemps après l'époque carolingienne, qui voit l'arrivée de décrets castrateurs dans la vie économique juive.

Un pour tous, tous pour un... sauf ceux qu'on n'aime pas

Les guildes sont des corporations de corps de métiers (bien souvent des marchands)

dont on a trace depuis Charlemagne. En échange de cotisations, le marchand était « assuré » d'une couverture contre le vol (il est plus difficile de détrousser un maraîcher isolé au coin d'un faubourg qu'une harde de solides épiciers sur la plaine de Plainpalais), d'un tremplin social en cas de mauvaises ventes ou de maladie et de l'exclusivité d'une zone commerciale. Les têtes dirigeantes de ces groupes étaient souvent des hommes d'influence, qui possédaient un pouvoir ascendant politique en ville. Ce club VIP restait toutefois assez exclusif. Les bâtards, Gitans, marchands pauvres, immigrés, minorités religieuses non catholiques étaient systématiquement exclus de l'escadron (et les femmes, moins représentées, n'avaient naturellement pas de droit de vote). On comprend donc que les marchands juifs n'étaient pas invités à ce « syndicat ». Quelles conséquences pour ce groupe religieux?

Déjà, niveau logistique, la plupart des Juifs s'adonnaient au commerce hors locaux commerciaux en qualité de colporteurs ou de marchands ambulants. Cela a contribué à l'image du « Juif errant », qui se déplaçait de ville en ville, dans ce contexte-ci, pour subvenir à ses besoins.

Les quelques boutiques « juives » subsistaient dans les quartiers juifs des villes essentiellement des friperies, des boutiques de tissus et de métaux. C'est aussi, accessoirement, la période où les Juifs se voient contraints de porter un signe religieux distinctif (comme l'étoile de David).

Le vaillant petit tailleur

Une scène particulièrement drôle dans « Les Gens de Kasrilevké » de Sholem Aleikhem montre un Altes Sachem (un vendeur ambulant de vieilleries retapées) en train de harceler le personnage principal avec des chaussettes qu'il essaye de lui refourguer à tout prix. Au XIX^e siècle, on vendait les vêtements - comme tout un tas d'objets du quotidien - à la criée. Les pauvres cordonniers et tailleurs trimaient nuit et jour pour une bouchée de pain... Tout comme pour la période du haut Moyen Âge, le vendeur de vêtements juif reste une figure précaire. Et que dire de celui qui les fabrique ?

La figure du tailleur a longtemps accompagné les contes d'Europe de l'Est. Personnage emblématique et tragique souvent embourbé dans des situations impossibles (créer une robe de princesse en une nuit à une riche cliente capricieuse), il est également utilisé comme caricature du Juif pauvre des shtetls. Parmi les noms restés célèbres, nous pouvons citer la fantasque et énergique Mina, la maman de Romain Gary qui tenait, en Lituanie, un petit commerce de chapeaux qu'elle confectionnait elle-même.

La guerre et ses aléas

Si cette image va perdurer jusqu'au XX^e siècle, les grandes migrations nées des persécutions européennes vont changer la donne. New York, porte d'entrée de toute la misère du monde à la fin du XIX^e siècle, va devenir une terre d'accueil pour les Juifs d'Europe de l'Est. Comme en Europe, ils privilégient les métiers de colporteurs et d'artisans.

Ces immigrés vont devenir les « mains » confectionneuses de la ville et certaines mains vont ressortir du paysage. C'est le cas notamment de Hattie Carnegie (1889-1956), fille de tailleur originaire de Vienne, célèbre pour être la première couturière à proposer des collections spéciales dans les grands magasins (notamment Macy's). Ses tailleurs exceptionnellement bien coupés lui confèrent une certaine aura auprès de célébrités, notamment Joan Crawford ou la duchesse de Windsor.

En parallèle, l'Europe connaît un essor des métiers à tisser dans la population juive. Durant l'entre-deux-guerres, on dénombre 70 % de Juifs parmi les ouvriers du vêtement. Après 1918 (prémices du stalinisme), une vague d'immigrés juifs venus de Russie déferle à Paris. Ils y apportent leur savoir-faire en particulier en matière de chapeaux.

L'Allemagne de l'entre-deux-guerres était un pays particulièrement actif dans le développement de la mode et de l'art (mouvement Bauhaus), en contraste avec le gouffre économique dans lequel s'est enlisé le pays depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Les vêtements étant particulièrement coûteux, il était de bon ton de les faire raccomoder. Les tailleurs et autres couturiers pullulent, et beaucoup d'entre eux sont anonymes. Mais avec les razzias des nazis sur les boutiques juives, c'est la fin de l'élégance à Berlin.

Paradoxe... le site yadvashem.org évoque des hauts dignitaires nazis se faisant tailler leurs costumes par des couturiers juifs travaillant dans des camps : les mêmes couturiers qu'ils avaient fait interner et

dont ils avaient fait fermer le commerce pour « décadence ».

Décimées pendant la Seconde Guerre mondiale, les entreprises juives du vêtement reprennent vie au cours de la décennie 1950-1960. La génération des personnes nées dans les années 30 sont les porteuses de l'héritage de ce savoir-faire et le petit tailleur anonyme n'est plus. À présent, ce sont des grands noms qui vont voir défiler leurs créations sur les podiums les plus huppés de la planète. Parmi ces success stories, Michèle Rosier, Bensimon et Sonia Rykiel.

Sonia Rykiel (1930-2016) fait figure d'alien dans ce milieu. La jeune femme ne sait ni tricoter, ni coudre un bouton. Mais elle visualise avec précision le vêtement qu'elle veut obtenir. Son premier gros succès provient d'un pull noir, simple en apparence, mais élégant et confortable, qui sera rendu célèbre par Audrey Hepburn. Un vrai banger de l'année 62. Forte de son succès, la créatrice ouvre sa boutique au 6, rue de Grenelle en mai 1968.

À partir des années 1970, elle ouvre successivement plusieurs succursales, en France et à l'étranger. En 1977, elle est la première créatrice à proposer du stylisme par correspondance via le catalogue des 3 Suisses.

Un deuxième exemple outre-Atlantique sera le cas de Ralph Lauren (né Lifschitz), un descendant d'immigrés biélorusses fuyant les pogroms, qui se distinguera grâce à une élégante ligne de cravates suivie d'une collection masculine. Le petit tailleur est devenu grand !

→ Sonia Rykiel
et Ralph Lauren



INTERVIEW EXCLUSIVE

Dana Ivgy:
« Réduire un artiste
à son gouvernement
ou à son passeport,
c'est absurde! »

Nathalie Hamou





↑ Dana Ivgy dans «Oxygen», film israélien de Netalie Braun primé l'an dernier lors du 42^e festival du film de Jérusalem

Le jour de notre rencontre au sud de Tel-Aviv, Dana Ivgy parle vite, rit beaucoup, passe d'un souvenir de tournage à une réflexion sur la guerre, l'art ou les mères de soldats. Figure incontournable du cinéma israélien depuis «Or» («Mon Trésor», projeté à Cannes en 2004) de Keren Yedaya, l'actrice âgée de 44 ans n'a jamais cessé de naviguer entre cinéma d'auteur, comédie («Zéro Motivation» de Talya Lavie, sorti en 2014), musique et expérimentations. Dans «Oxygen» (2025) de Netalie Braun et «Life Without Credit» (2026) de Tom Shoal, elle incarne des personnages à la fois cabossés, libres et profondément humains.

A lors que le cinéma israélien traverse une période d'isolement sans précédent depuis le 7 octobre 2023 et la guerre qui a suivi, Dana Ivgy refuse les slogans comme les simplifications. Elle défend le dialogue, raconte son rapport viscéral au jeu, sa peur désormais de certains rôles trop sombres depuis qu'elle est devenue mère, son admiration pour les cinéastes européens qui l'ont construite, mais aussi sa découverte tardive du journal de la jeune intellectuelle hollandaise Etty Hillesum. [Interview exclusive.](#)

Vous avez appris un peu le français pour certains rôles ?

Oui, mais il y a quelques années encore, j'aurais pu répondre à cette interview en français. Je ne l'ai plus vraiment pratiqué depuis longtemps. Si je passais deux mois en France maintenant, cela me reviendrait sans doute.

Vous avez le sentiment que les films israéliens ont plus de mal à circuler aujourd'hui ?

Oui, clairement. C'est devenu très compliqué. Même des films qui auraient naturellement trouvé leur place dans de grands festivals se heurtent aujourd'hui à un climat très tendu. Beaucoup de gens n'ont plus envie d'Israël, du conflit, des polémiques. Je peux même comprendre en partie cette lassitude. Mais c'est triste parce que certains films portent justement des messages très critiques ou très humains.

Vous parlez notamment de «Oxygen» ?

Oui. C'est un film très radical pour la société israélienne elle-même. Mais à l'étranger, dès qu'il y a un soldat israélien à l'écran, certaines personnes ferment immédiatement la porte. Le message se perd avant même d'être entendu.

suite →



← «Oxygen», le film avec Dana Ivgy, sera projeté au Festival International du Film des Cultures Juives de Genève, qui se tiendra du 21 au 29 novembre 2026

Vous refusez pourtant l'idée d'un boycott culturel ?

Complètement. Je ne comprends pas cette idée de boycotter l'art. L'art est justement l'endroit où les gens tendent la main pour dialoguer. Réduire un artiste à son gouvernement ou à son passeport, c'est absurde. Je ne refuserai jamais le dialogue avec quelqu'un qui vient à ma rencontre.

Dans «Oxygen», vous incarnez une mère de soldat. Le film a été tourné avant le 7 octobre 2023.

Oui, deux mois avant. C'est fou quand on y pense. Au début de la guerre, tout le monde se disait : quelques semaines, un mois... puis cela n'a jamais fini. En Israël, malheureusement, il n'est pas très difficile de prévoir que certaines choses vont revenir. L'histoire se répète, entre construction et destruction.

C'était la première fois que vous jouiez votre âge réel ?

En effet. Toute ma vie, j'ai joué des personnages plus jeunes que moi. Là, le personnage d'Anat avait 40 ans, comme moi à l'époque. On a même accentué quelques rides, ajouté des cheveux blancs. Et le plus drôle, c'est qu'à force de tourner le film, j'ai vraiment commencé à avoir plus de cheveux blancs.

Vous dites souvent que vous êtes « infantile » dans le bon sens du terme...

Absolument et heureusement. Sinon, je pense qu'on devient trop sérieux. Le métier d'acteur demande de garder quelque chose d'enfantin. Si un acteur se prend trop au sérieux, cela se voit immédiatement à l'écran.

Depuis que vous êtes mère, votre rapport aux rôles a changé ?

Énormément. Quand j'étais plus jeune, je cherchais les expériences les plus dures émotionnellement. Aujourd'hui, je ne peux plus tout faire. Certains films ou certaines chansons me bouleversent autrement depuis que j'ai des enfants. Je choisis désormais des rôles qui me font avancer intérieurement.

Vous avez dit quelque chose de très fort : « Autrefois, tout était pour l'art ; aujourd'hui, l'art est pour moi. »

Avant, je pensais qu'il fallait tout sacrifier à l'art. Aujourd'hui, je vois les choses différemment. Si je choisis un rôle, c'est parce qu'il doit m'emmener quelque part humainement, spirituellement. Sinon, cela ne m'intéresse plus.

Vous êtes physiquement méconnaissable dans le personnage de Libby de «Life Without Credit».

Absolument. Avec le cinéaste Tom Shoval, nous avons créé ce personnage ensemble. Nous avons même l'intuition qu'elle ne devait pas avoir de sourcils. Tout le monde nous disait d'abandonner cette idée parce que c'était trop compliqué techniquement. Mais nous sentions que c'était juste.

Pourquoi les sourcils étaient-ils si importants ?

Mon professeur de langage corporel, le docteur Kobi Assaf, nous a dit quelque chose de magnifique : les sourcils sont la frontière entre l'émotion et la raison. Quand ils disparaissent, le visage devient imprévisible. À partir de là, nous avons su qu'il fallait aller jusqu'au bout.

Vous citez souvent des réalisateurs européens comme Mike Leigh, Haneke ou Lars von Trier parmi vos influences...

C'est vrai. Adolescente, je passais ma vie à la Cinémathèque de Tel-Aviv. Avec mon camarade et réalisateur Assaf Korman (NDLR : qui la dirigera plus tard dans «Next to Her», projeté à Cannes en 2014), on voyait parfois trois films par jour. Mon rêve était simplement de pouvoir un jour travailler avec des cinéastes comme Michael Haneke ou David Lynch.

Vous vouliez d'abord devenir réalisatrice...

En effet, parce que je ne voulais surtout pas faire comme mes parents, tous deux acteurs (NDLR : Moshe Ivgy et Irit Sheleg). Il y avait une forme de rébellion. J'ai même obtenu un budget pour un film à 18 ans, mais le projet s'est effondré. Aujourd'hui, je comprends que cela devait arriver pour que j'apprenne d'abord à jouer.



↑ Dana Ivgy dans « Oxygen »

« Je ne pense pas que l'art puisse arrêter les guerres. Mais je crois qu'il peut empêcher les gens de se fermer complètement les uns aux autres. »

Vous pensez toujours passer derrière la caméra ?

Cela arrivera. Je réalise déjà mes clips. Et je crois que la réalisation n'a pas d'âge. J'accumule de l'expérience.

Vous continuez aussi la musique...

Je termine mon deuxième album. Cette fois, il sera entièrement en hébreu. Ce sont des chansons écrites pour me calmer. Je les ai écrites d'abord pour moi, mais quand je les ai fait écouter autour de moi, des amis m'ont dit qu'elles avaient quelque chose de thérapeutique.

Qu'est-ce qui vous donne encore de l'espoir aujourd'hui ?

Les gens qui gardent le cœur ouvert. Peu importe qu'ils soient juifs, Israéliens ou d'autres origines ou religions. Là où il y a encore un cœur ouvert, il y a de l'espoir.

Vous semblez très méfiante face à l'agressivité politique actuelle...

En effet. Je comprends l'importance de certaines prises de position, mais je supporte de moins en moins l'agressivité permanente. J'ai envie de faire pencher la balance du côté de la lumière.

Récemment, vous avez découvert le journal d'Etty Hillesum (NDLR : assassinée à Auschwitz), que le réalisateur israélien Hagai Levi vient d'adapter en série télévisée...

Avec énormément de retard ! J'avais bien sûr entendu parler d'Etty Hillesum, mais comme beaucoup d'Israéliens, c'est après le 7 octobre 2023 que j'ai lu son journal. Et ce texte m'a profondément bouleversée.

Qu'est-ce qui vous a marquée ?

Cette idée que la beauté du monde et l'horreur peuvent exister simultanément. Elle parle d'un poème de Rilke lu au milieu de la guerre et dit que ni le poème ni la mort ne sont plus réels l'un que l'autre. Cela a changé quelque chose en moi.

Vous avez l'impression que l'art peut encore agir aujourd'hui ?

Certainement. Sinon, je ne continuerais pas. Je ne pense pas que l'art puisse arrêter les guerres. Mais je crois qu'il peut empêcher les gens de se fermer complètement les uns aux autres. 🕊

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DES CULTURES JUIVES DE GENÈVE

La prochaine édition du Festival des Cultures Juives de Genève du **21 au 29 novembre 2026** mettra à l'honneur le cinéaste Tom Shoval (qui met en vedette Dana Ivgy dans « Life Without Credit » pour son documentaire « Lettre à David » Version complète.



www.gijff.org

Ce film choc sera aussi au programme des Rencontres autour du cinéma israélien de Marseille, organisé du **4 au 10 novembre 2026 :**



www.festival-rci.com

People

Steve Krief

MON BEAU-PÈRE ET MOI 4

Prenez le dictionnaire biographique des acteurs à la définition « Jeune premier ».

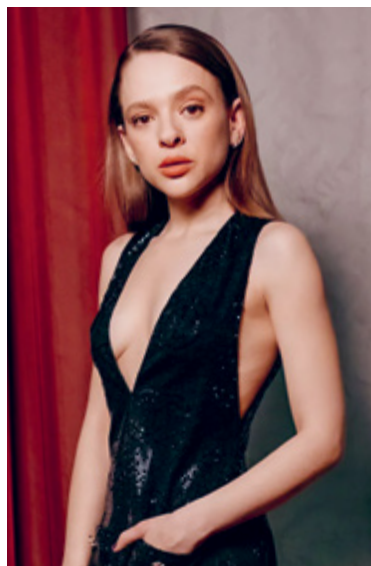


Vous y trouverez la photo de Timothée Chalamet. Prenez maintenant une version un petit peu plus ancienne, traduite en yiddish. À la définition de « Jeune premier shlemazel », vous êtes sûr de tomber sur la photo de Ben Stiller ! Il incarne à merveille ce rôle dans tant de films, en particulier « Mon beau-père et moi » face à Robert de Niro. Celui-ci joue le rôle d'un ancien de la CIA qui peine à accepter ce futur gendre et ses parents hédonistes, interprétés par Dustin Hoffman et Barbara Streisand. L'aventure continue, puisqu'un 4^e volet est prévu pour le 25 novembre 2026. Certes, le 3^e épisode nous a un peu déçus, comme c'est d'ailleurs le cas pour de nombreux numéros 3, qu'il s'agisse du « Parrain » ou des « Bronzés ». Espérons que ce quatrième opus nous apportera tout de même quelques moments de rire en compagnie du propre fils de Ben Stiller et de Teri Polo et en présence de Ariana Grande. Rendez-vous au stand des pop-corns !

SHIRA HAAS

Cette actrice israélienne n'a que 31 ans mais elle s'impose déjà sur la scène internationale.

Elle s'est fait connaître grâce à deux séries, « Shtisel » et « Unorthodox », dans lesquelles elle incarne Esther Shapiro dans le rôle principal. Reconnue en Israël déjà en 2018, Haas remportera le prix Ofir pour le meilleur second rôle dans le film « Noble Savage ». Cette brillante actrice a été remarquée aussi en 2025 pour son rôle de la super héroïne Sabra, personnage créé par Marvel dans les années 80 et qui apparaît dans le film « Captain America: Brave New World ». Shira Haas sera prochainement à l'affiche de la série « The Boys from Brazil » de Dana Kohler, adaptée du film bouleversant du même nom. Haas tient aussi l'un des rôles principaux dans le film « The Nightingale », réalisé par Michael Morris, où elle joue aux côtés des sœurs Dakota et Elle Fanning. Ce film, inspiré du livre de Kristine Hannah, raconte l'histoire de deux sœurs vivant en France au début de la Seconde Guerre mondiale.



SPACEBALLS: « THE NEW ONE »

Une promesse qui date de 40 ans.

Il ne s'agit pas d'une traversée du désert cinématographique, mais de l'annonce faite par Mel Brooks dans « Spaceballs » qu'il y aurait un numéro 2 qui s'intitulerait « À la recherche de l'argent de Spaceballs ! » Il s'agit d'une allusion au succès du film, au mythe concernant les Juifs et au fait que le cinéma est aujourd'hui principalement devenu une affaire de comptables et d'avocats. Cela ne retire rien à l'humour de Mel Brooks qui, à 100 ans, est aussi délirant dans le teaser du film que dans le rôle de Yogourt qu'il va incarner dans ce film, dont la sortie est prévue le 23 avril 2027. Pour ceux qui l'ont oublié, « Spaceballs » est un pastiche de « La Guerre des étoiles », avec l'acteur le moins menaçant du monde, Rick Moranis, dans une satire de Dark Vador. Moranis revient, ainsi que Bill Pullman et Daphne Zuniga, entourés de nombreux autres acteurs. On

retrouvera au générique Michael Winslow qui, pour les nostalgiques des années 80, incarna le policier aux 1001 voix dans « Police Academy ». Rendez-vous donc en avril. D'ici là, comme le déclara Mel Brooks dans la version originale : « May the Schwartz be with you ! »



KEREN ANN

« Histoire de Melody Nelson » est l'un des albums les plus mythiques. Pas seulement de Serge Gainsbourg, mais aussi de la chanson française contemporaine.



Le mot « histoire » reflète la volonté de l'auteur de prendre les auditeurs par l'oreille et de les amener dans le monde de ses curieux personnages, à la tête de chou et à la découverte des salades dans lesquelles ils s'empêtrent. Keren Ann a rendu hommage à cette grande création artistique sur les scènes de Tel-Aviv cet été. La mystérieuse et talentueuse artiste franco-israélienne semble être le parfait relais de cette musique et de cet univers. À la fois drôle et mélancolique, émouvante et inquiétante. Elle revient sur scène en France, notamment le 3 décembre à la Salle Pleyel de Paris, afin de célébrer la sortie en septembre de son 10e album studio intitulé « Paris Amour ». Comment refuser un rendez-vous, une telle invitation, chère Keren Ann, que je ne connais toujours pas...

KISS

Kiss, le groupe mythique de glam rock, était initialement composé de quatre membres : Gene Simmons, Paul Stanley, Ace Frehley et Peter Criss.



INDNEGEV

La célébrité de Kiss ne doit pas vous empêcher de découvrir de nombreux jeunes Israéliens qui vont fouler les scènes cet été et cet automne.

Ce bel esprit de Tikkoun Olam, de réparation du monde, est très présent dans la culture juive et exprime une volonté de partage destinée à agir pour un monde meilleur. Grâce à la force des mots, des notes et des pinceaux ou de tout autre arme culturelle, on peut dessiner des ponts.

Le festival InDNegev rassemble pendant 3 jours en octobre 2026 de nombreux artistes israéliens en plein désert. Il poursuit la fête qu'auraient dû continuer de célébrer de nombreux jeunes il y a trois ans, à quelques pas de là. Malgré les deuils, les souffrances, la haine et l'indifférence, la jeunesse israélienne garde la tête haute afin de continuer à rêver à un monde meilleur. Au rythme des chanteurs qui défilent et des danses partagées dans le public au bout de la nuit, au bout de nos rêves, de leurs rêves et des vôtres...

Gene Simmons est l'artiste israélien, qui a vendu le plus de disques au monde ! Désolé, cher Shlomo Artzi, pour cette révélation. Le vrai nom de Simmons est Haïm Witz et il est né à Haïfa. Ce musicien a une présence diabolique avec son maquillage, sa langue qui pend de 20 cm et ses chaussons à talons ! En 1974, lors du

tourage du « Mike Douglas Show », il tenta de faire peur à Totie Fields, une humoriste juive qui était assise à ses côtés. Elle s'en amusa et lui dit : « Je suis sûre que sous ce maquillage se trouve un gentil petit garçon juif ».

Gene fut désarmé et quelques années plus tard, il décrit cette scène avec humour dans son autobiographie. On nous annonce une grande nouvelle : les fils de Gene et Paul montent leur groupe ! Evan Stanley et Nick Simmons ont officialisé leur projet musical commun avec la sortie prochaine de « Dancing While The World Is Ending » dans un style folk et psychédélique.

CONTEUSE

«Mon héritage sonore» : et la voix devient héritage...

Patricia Drai



Cécile Cohen-Farhi ↑

Comédienne de formation, conteuse et voix off, Cécile Cohen-Farhi a également publié des contes pour enfants, notamment « Le mystère de la vieille toupie », consacré à la fête de 'Hanoukah, qui conjugue le récit et la voix avec une version audio jointe au livre. Elle a créé sa chaîne YouTube « Les histoires de Cécile ». Le fil rouge de son parcours foisonnant — théâtre, chant, écriture ou encore doublage — demeure la transmission et le nouveau projet qu'elle porte avec enthousiasme et professionnalisme lui permet de concilier les différents aspects de son travail.



C'est à Hyères, ville dans laquelle sa famille maternelle s'est installée en 1962 en quittant l'Algérie, que l'idée, belle et généreuse, a germé et s'est imposée. Au cours d'un été dans la ville où ses souvenirs d'enfance sont si vivaces, Cécile a décidé d'enregistrer un souvenir raconté par sa mère : une évocation de son Algérie natale immortalisée dans le téléphone. De retour à Paris, Cécile ajoute une bande-son et l'émotion est au rendez-vous !

« Mon héritage sonore » : le concept est né. Cécile décide d'accorder toute sa place à la voix. Un véritable challenge à une époque où l'image est omniprésente et où les écrans font désormais partie intégrante de notre quotidien.

Véritable alchimie entre le corps et la pensée, la voix est véritablement le reflet de notre personnalité. Aussi est-il essentiel d'en garder le souvenir et c'est précisément ce que nous propose Cécile avec plusieurs offres fondées sur des procédés sensiblement différents mais dans un objectif unique : garder et transmettre le souvenir de la voix d'un être aimé tout en réalisant une création fluide et harmonieuse sur un fond musical.

• Ma vie racontée : un échange direct avec la personne que Cécile enregistre. Elle réalise ensuite une création sonore mêlant voix et musiques — qui s'écoute comme une histoire — qu'elle restitue sur une clé USB (durée : une heure environ). Dans le coffret personnalisé contenant cette clé, des photos, recettes ou autres souvenirs sont ensuite rassemblés.

- Mon empreinte sonore : le coffret contient les messages de plusieurs personnes enregistrés à distance (durée : environ 30 mn) grâce aux conseils de Cécile, même pour les plus timides. À offrir pour une occasion spéciale (anniversaire, mariage, etc.)
- Ma carte sonore : une carte numérique réalisée plus rapidement, en 72 heures, à écouter via un QR code, un lien unique et privé. C'est la version familiale de « Mon empreinte sonore ».

Cécile a également imaginé un atelier créatif qui permet à chaque participant de créer sa propre carte. Unique et mystérieuse, la voix est un trésor inestimable que chaque être humain possède sans toujours en mesurer le pouvoir. C'est précisément cette empreinte que Cécile propose de conserver : « On dit — très justement — que la voix est le reflet de l'âme. La voix est unique. L'enregistrer, c'est conserver une présence, une manière d'être, faire résonner le passé avec le présent. »

Si cette nouvelle activité a débuté récemment, elle a déjà offert à sa créatrice, Cécile Cohen-Farhi, des témoignages à la fois émouvants et gratifiants : « C'est le plus beau cadeau de ma vie ! » lui a même avoué l'un des heureux bénéficiaires de ce cadeau.

Longue vie à « Mon héritage sonore » ! 🎧



INTERVIEW EXCLUSIVE

Roger Fajnzylberg: le poids des cahiers, le devoir du fils

Dominique-Alain Pellizari



Roger Fajnzylberg ↑

Dans le paysage intellectuel et politique français, Roger Fajnzylberg occupe une place singulière, à la croisée de l'action publique et du devoir de transmission. Ancien maire de Sèvres, conseiller régional et haut fonctionnaire issu de la prestigieuse promotion Michel de Montaigne de l'ENA, il a consacré la première partie de sa vie au service de la cité, naviguant entre les responsabilités locales et les hautes sphères de l'administration. Mais derrière cette carrière de serviteur de l'État, une ombre familiale, immense et silencieuse, attendait son heure.

Pendant des décennies, sur une armoire du domicile familial, a trôné une simple boîte à chaussures. À l'intérieur, quatre cahiers d'écolier, noircis d'une écriture serrée par son père, Alter Fajnzylberg, dès son retour de l'enfer en 1945. Ce dernier y consignait l'innommable : son calvaire au sein du *Sonderkommando* d'Auschwitz-Birkenau, ces « commandos spéciaux » de prisonniers forcés par les nazis de travailler au cœur de la machine de mort. Ce témoignage, rédigé dans l'urgence absolue du lendemain de la guerre, est d'une rareté historique inestimable. Contrairement aux récits reconstruits des décennies plus tard, la plume d'Alter possède la précision clinique et la force brute du « direct ».

Longtemps, Roger a vécu avec ce silence, respectant la boîte fermée comme on respecte un sanctuaire ou un gouffre. Ce n'est qu'après la disparition de ses parents qu'il s'est autorisé à l'ouvrir, entamant alors un long travail de traduction et d'édition qui a mené à la publication de l'ouvrage « Ce que j'ai vu à Auschwitz : Les cahiers d'Alter ». Cet acte de piété filiale est devenu une œuvre mémorielle majeure, éditée en 2025 pour le 80^e anniversaire de la libération des camps.

Aujourd'hui, cet héritage prend une dimension nouvelle avec la parution, fin mars 2026, d'une adaptation poignante en bande dessinée chez Dupuis, dans la prestigieuse collection Aire Libre. Co-écrit avec le maître du scénario mémoriel Jean-David Morvan et Victor Matet, illustré avec une sobriété nécessaire par Rafael Ortiz, l'album ne se contente pas de retracer le parcours terrifiant d'Alter. Il met en scène la quête de Roger lui-même : comment un fils d'après-guerre apprivoise-t-il la douleur d'un père qui aurait voulu témoigner davantage ?

Impliqué au quotidien dans la vie de la cité en tant que vice-président de la Maison de la culture yiddish et président de l'Association des déportés du Convoi n°1, Roger Fajnzylberg nous reçoit pour évoquer ce passage à l'image. Nous revenons avec lui sur la difficulté de rendre accessible l'horreur sans jamais la trahir, sur la fin des derniers témoins directs et sur cette boîte à chaussures qui, désormais ouverte, offre au monde l'une des leçons d'histoire les plus puissantes de notre siècle.

suite →



Entretien exclusif avec Roger Fajnzylberg,
un passeur de mémoire qui a su trans-
former un traumatisme intime en un
monument universel...

Vous avez vécu des décennies avec cette boîte à chaussures sur l'armoire sans l'ouvrir. Quel était votre sentiment face à cet objet « interdit » avant le décès de vos parents ?

C'était un sentiment mêlé de crainte et de respect. Cette boîte était là, immuable, comme un prolongement du silence de mon père. Je savais qu'elle contenait des fragments de son passé, mais je redoutais ce que j'allais y découvrir. Ouvrir cette boîte, c'était d'une certaine manière violer une zone de douleur qu'il n'avait jamais voulu exposer. Après sa disparition, j'ai encore hésité longtemps, prolongeant son propre geste. C'était un objet chargé d'une force d'arrêt.

Lorsque vous avez enfin ouvert les cahiers d'Alter, quel a été le détail ou la phrase qui vous a le plus bouleversé en tant que fils ?

Ce qui m'a frappé, au-delà de la langue polonaise que je ne comprenais pas encore, c'est la matérialité de l'écriture. Mais plus tard, en découvrant la précision chirurgicale de ses descriptions du *Sonderkommando*, ce qui m'a bouleversé, c'est de réaliser que cet homme, mon père, que j'avais vu mener une vie si modeste et effacée, portait en lui une telle charge de vérité brute. En tant que fils, on réalise soudain que son père n'était pas seulement son père, mais un témoin majeur de l'Histoire, un homme qui a vu l'indicible et a eu la force de le noter pour nous.



Pensez-vous que ce silence de votre père était une forme de protection pour vous, ou une impossibilité pour lui de traduire l'horreur en mots partagés ?

C'était sans doute un peu des deux, mais je pense surtout qu'une forme de protection réciproque s'était installée. Lui ne parlait pas pour me préserver et moi, je n'insistais pas pour ne pas raviver sa douleur. Aujourd'hui, je le regrette. Je me dis que j'aurais dû forcer ce barrage pour connaître leur histoire de vive voix. Ce silence était aussi le fruit d'une immense déception : après la guerre, personne ne voulait entendre la réalité du *Sonderkommando*. Il s'est heurté à un mur de suspicion, ce qui l'a poussé à s'enfermer dans son mutisme alors qu'il aurait certainement voulu s'exprimer...

Pourquoi avoir accepté une adaptation en bande dessinée ? Qu'est-ce que le dessin permet de transmettre que les mots seuls ne peuvent pas ?

Au départ, j'étais très réticent. Comment dessiner l'horreur d'Auschwitz sans tomber dans le voyeurisme ou la trahison ? Ce qui m'a convaincu, c'est l'approche de Jean-David Morvan : ne pas se focaliser uniquement sur le camp, mais raconter le parcours global d'Alter et intégrer mon propre regard de fils, mon enquête. Le dessin permet d'incarner le récit, de donner une présence physique à ces ombres. Il offre une porte d'entrée visuelle qui, paradoxalement, peut-être plus pudique et plus percutante qu'un long texte descriptif.



Que cela fait-il de se voir soi-même dessiné dans l'album, menant cette enquête sur son propre père ?

C'est étrange, presque déstabilisant. J'ai longtemps refusé de parler de moi, pensant que seul le témoignage de mon père comptait. Mais j'ai fini par comprendre que mon rôle de « deuxième génération » était essentiel. Me voir dans ces pages, c'est accepter mon rôle de passeur. Je ne suis plus seulement le spectateur de l'histoire de mon père, j'en deviens un acteur engagé pour que cette mémoire reste vive.

Alter a écrit ses cahiers dès 1945. En quoi ce témoignage « à chaud » diffère-t-il des récits de survivants recueillis des décennies plus tard ?

La différence est fondamentale. Les témoignages recueillis quarante ans plus tard sont souvent tamisés par le temps, la reconstruction mémorielle ou l'émotion. Les cahiers de mon père, écrits entre 1945 et 1946, possèdent une précision clinique, presque froide. Il n'y a pas encore le filtre de la « mémoire collective ». C'est une déposition immédiate, brute, destinée à servir de preuve. Pour lui, survivre pour témoigner était l'acte ultime de résistance.

suite →

Votre père a été forcé d'accomplir des tâches atroces au sein du *Sonderkommando*.

Comment a-t-il réussi à maintenir une forme d'humanité ?

C'est la question qui me hante. Je pense qu'il s'est construit une carapace intérieure. Pourtant, bien qu'il ait choisi de vivre, de fonder une famille, il m'a toujours semblé un peu « mort intérieurement ». Son bonheur n'était jamais pour lui-même, il passait uniquement par le mien. Sa dignité, il l'a gardée dans sa rigueur morale et dans cette volonté farouche de léguer un témoignage exact, sans rien ajouter ni retrancher à la vérité des faits.

Vous avez été maire et haut fonctionnaire. Est-ce que ce « devoir de mémoire » a influencé votre manière de servir l'État ?

Absolument. Mon engagement politique et mon service au sein de l'État ont toujours été irrigués par les valeurs de justice et de « réparation du monde » (*Tikkoun Olam*). Venant d'un milieu communiste, laïque et yiddishiste, je me suis rapproché du PS alors que mon père, lui, est resté fidèle à son parti. J'ai toujours vu l'action publique comme un rempart contre l'arbitraire. Mon histoire familiale m'a donné une vigilance particulière face aux mécanismes d'exclusion.

En 2026, l'IA permet de recréer des visages ou des « avatars » de survivants. Quel regard portez-vous sur ces technologies, vous qui gardez des cahiers écrits à la main ?

C'est un progrès à double tranchant. Si cela permet de toucher les jeunes avec leurs codes, le risque de déshumanisation et de manipulation est immense. L'IA peut diluer la vérité historique dans le spectaculaire. Rien ne remplacera jamais l'authenticité d'un manuscrit, la trace physique de l'encre sur le papier. C'est le dernier lien tangible avec la réalité des faits. Il faut éduquer les nouvelles générations à une lecture critique de l'image.

L'actualité montre une recrudescence de l'antisémitisme.

Quel message Alter adresserait-il aux lecteurs en 2026 ?

Il dirait sans doute que le « Plus jamais ça » est un slogan qui s'est érodé. Il nous rappellerait que la haine est une mécanique qui peut se remettre en marche si l'on oublie la précision des faits. Son message serait : « Regardez ce que l'homme est capable de faire à l'homme quand il cesse de le voir comme son semblable. » Mais il ajouterait aussi ce qu'il m'a dit sur son lit de mort : « La vie continue. » C'est un appel à la vigilance, mais aussi à une forme d'espérance active.

Se sent-on « libéré » après avoir publié ces cahiers ?

Oui, je ressens une forme de libération. J'ai enfin accompli ce que mon père n'avait pu achever : faire reconnaître la valeur de son témoignage. J'ai cessé d'être l'éponge qui absorbe la douleur pour devenir le moteur qui transmet la vérité. C'est une manière de lui rendre sa place, non plus comme une victime silencieuse, mais comme un témoin majeur de l'humanité. 🕯️



HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Building Trust Across Generations

Your wealth journey starts with a conversation
+41 22 716 36 36 | www.hyposwiss.ch



Pérenniser les richesses et les rêves.

C'est ça faire œuvre utile.

Edmond de Rothschild fait naître et développe des richesses pérennes, en cultivant chaque idée comme un terreau fertile. De cette vision engagée de la richesse, de cette confiance en la vie et le progrès, naît une croissance harmonieuse, génératrice d'opportunités pour les générations futures.

Franz Baechler (1929-2010), Jardins de Château Clarke (1983), Llistrac-Médoc, France.



**EDMOND
DE ROTHSCHILD**